Numéro 1078 1er Juin 1953

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étrange
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3° andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

ADIEU A RACHILDE

par GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française.

Il y aura bientôt dix-huit ans, les familiers du Mercure de France étaient réunis à cette place pour accompagner et saluer pieusement celui que j'avais longtemps appelé « Monsieur », comme il est d'usage dans les milieux où j'ai passé ma jeunesse, celui que, pour la première fois, j'appelais « mon ami » en me penchant vers sa tombe.

Rachilde aura donc attendu dix-huit ans pour venir rejoindre l'homme qu'elle considérait comme « son bon compagnon ». Elle a passé ces années d'attente dans la vieille et illustre maison qu'elle a si longtemps animée. C'est là que la mort est venue la saisir, cette mort qu'elle semblait honnir et tenir en respect, avec sa voix vibrante et sa prodigieuse vitalité.

Alors qu'Alfred Vallette avait, de bonne heure, abandonné la littérature militante pour conseiller et servir la pléiade qui se groupait autour de lui, Rachilde, elle, était demeurée dans l'action. Elle a continué longtemps de travailler, de célébrer les lettres, de publier ces romans hardis qui ont attiré sur elle l'attention de tout le monde lettré, de propager le message d'une génération variée, riche d'hommes remarquables, d'une génération qu'il faut connaître si l'on veut comprendre l'histoire littéraire de la France entre 1885 et 1930.

Alfred Vallette disait parfois, avec une souriante modestie : « Nous représentons un anneau de la chaîne.

Que si l'on ne veut pas nous voir, la vie de la littérature française se trouve interrompue. » En fait, la génération du Mercure de France a su nouer les parnassiens et les naturalistes à la riche et vigoureuse cohorte des symbolistes. Elle a fait ce miracle de rallier tous les grands Flamands, qui avaient bien quelque raison d'hésiter, à ce point des controverses linguistiques. C'est au *Mercure de France* que Verhaeren, Maeterlinck et Rodenbach ont publié leurs premières œuvres. Ils y ont retrouvé Moréas, Paul Fort, Jammes, Claudel, Gide, Gourmont, Bloy, Tailhade, Gustave Kahn, Léautaud, Herold et beaucoup d'autres. Ils y ont rencontré les fantômes de Rimbaud, de Laforgue, de Villiers de l'Isle-Adam. Ils ont fait alliance avec d'illustres maîtres étrangers : Kipling, Wells et Nietzsche, dont le Mercure publiait de bonnes traductions. Rachilde a régné sur ce domaine pendant un demi-siècle. Elle fut et demeure la figure de proue de notre beau navire. Nous la saluons ici avec émotion et reconnaissance.

Eprise de toutes les audaces verbales, tourmentée par le paradoxe et les prestiges de l'imagination, cette femme étrange était, pour les familiers de la maison, une « dame » qui savait marier la réserve et l'autorité, la courtoisie et la franchise, la clairvoyance et l'humanité. Elle a retenu près d'elle, jusqu'à la suprême minute, de belles amitiés. Mme Robert Fort, fille de notre Rachilde, a trouvé, pour l'assister dans ses tâches filiales, des personnes dévouées, au premier rang desquelles il me plaît de saluer notre chère Mme Manceron et Mme Castellier.

Le Mercure de France ne ressemble à aucune autre maison d'édition et de librairie. Ce fut toujours et c'est encore une grande famille où le talent et l'amitié savent s'unir selon les conseils de la sagesse. Au nom de tous ceux qui travaillent rue de Condé pour le service des belles-lettres, je dis adieu, aujourd'hui, avec affection et respect, à celle qui fut, pendant si longtemps, la magicienne de notre clan, la bonne fée de notre demeure.

“ Tout smouales étaient les borogoves... ”

Par LEWIS PADGETT
Traduit de l'américain par Boris Vian.

Petit à petit — non sans les délais de rigueur — ce que la Saturday Review of Literature *appelait, dès 1949, « le phénomène de la Science-Fiction en littérature » recueille quelques miettes de l'attention des subtils d'Europe. Mais quel fut, quel est donc l'obstacle à une évaluation rapide, équitable d'un courant littéraire en pleine crue? C'est l'identification communément faite de toute cette littérature de l'anticipation et de l'hypothèse avec ses sous-produits, les « comics », les pauvres films à grande mise en scène et les plats romans d'aventure pour l'enfance de l'âge ou de l'esprit.*

*Or le genre, en ses réussites tout au moins, s'apparente bien plutôt (toutes proportions gardées) à certaines productions de Swift, Butler, Poe, Carroll, Jarry et Roussel, entre autres. On commence tout juste à s'en rendre compte. On ne se doute pas encore que de ce côté, sans doute, se trouve le point d'*engrènement *tout trouvé de notre vertigineuse réalité, de plus en pis scientifique, sur l'art, peut-être même sur l'affectivité même de l'espèce. Mais des revues connues consacreront sous peu des « frontons » à ce que l'on pourrait baptiser le roman de science, ou roman d'hypothèse. On parle même d'une petite exposition sur ce thème des mythes de l'âge atomique. Et depuis la parution du* Fictions *de Borges, on a pu cons-*

tater une floraison encore un rien timide de titres de cette sorte, à prétentions littéraires plus ou moins justifiées.

Quoi qu'il en soit, nul doute quant à la qualité d'écriture de la nouvelle qui suit. L'auteur, Lewis Padgett — de son vrai nom Henry Kuttner —, né à Los Angeles en 1914, est l'un des plus jeunes et des plus originaux promoteurs de la science-fiction « adulte ». Il fait partie du peloton de tête où figurent nommément l'ami de Truman Capote, Ray Bradbury, dont les Chroniques martiennes *vont bientôt paraître, Murray Leinster, Theodore Sturgeon, Isaac Asimov, A. E. van Vogt et Robert Heinlein. Ils ont tous des œuvres parues ou à paraître ici. Un très singulier et fascinant roman de Lawrence O'Donnell, autre pseudonyme de Kuttner,* Fury, *est actuellement en cours de traduction.*

Il est à noter que les deux pays où l'anticipation remporte le plus de suffrages sont les U.S.A. et l'U.R.S.S, De coïncidence il n'est pas question, et l'on en vient à se demander si, d'aventure, assurée d'une avance toute faite de passé, notre culture ne progresserait plus guère qu'à reculons, les yeux indécollables de tant de nécropoles du savoir et du goût. Tandis que les deux plus jeunes et deux plus puissants Empires de ce siècle, eux, regardent et foncent du côté de la vie future. La vie future... Ne la modèle jamais que qui se l'était déjà figurée.

STEPHEN SPRIEL

Il est inutile de tenter une description d'Unthahorsten ou de son environnement, parce que d'une part un bon nombre de millions d'années s'étaient écoulées depuis 1952 et que d'autre part, techniquement parlant, Unthahorsten ne se trouvait pas sur terre. Il occupait l'équivalent de la station debout dans l'équivalent d'un laboratoire. Il se préparait à essayer sa chronomachine.

L'ayant mise en marche, Unthahorsten se rendit compte, soudain, que la Boîte était vide. Ce qui n'allait pas du tout. L'engin nécessitait un témoin, un solide tridimensionnel susceptible de réagir aux conditions d'un autre âge. Sans quoi Unthahorsten se trouverait incapable de dire, au retour de la machine, où et à quelle époque elle s'était transportée. Tandis qu'un solide placé dans

la boîte se trouverait automatiquement affecté par l'entropie et les bombardements de particules cosmiques de l'autre ère, et Unthahorsten pourrait mesurer les modifications qualitatives et quantitatives subies dès le retour de la machine. Les Calculateurs seraient alors en mesure de se mettre au travail et de faire savoir à Unthahorsten que la Boîte s'était rendue un bref laps de temps en l'an 1.000.000, 1.000, 1 ou tout autre éventuellement.

Non que cela pût importer, sinon à Unthahorsten. Mais à bien des égards il était un peu infantile.

Guère de temps à perdre. La Boîte commençait à luire et à frissonner. Unthahorsten jeta autour de lui un regard égaré, se rua dans le glossatch voisin et farfouilla dans un casier. Il en extirpa un lot de matériel d'aspect particulier. Hum. Quelques-uns des vieux jouets de son fils Snowen, apportés par le gosse à son arrivée de la Terre, une fois la technique nécessaire assimilée. Bon, Snowen n'avait plus besoin de ce fatras. Il était conditionné, et se passait de ces jouets enfantins. En outre, bien que la femme d'Unthahorsten conservât ces objets pour des raisons sentimentales, l'expérience était bien plus importante.

Unthahorsten quitta le glossatch et flanqua le tout dans la Boîte, dont il claqua le couvercle juste avant la flambée du signal de départ. La Boîte disparut. D'une façon qui lui fit mal aux yeux.

Il attendit.

Et il attendit encore.

Il finit par abandonner et construisit une seconde chronomachine, avec un résultat identique. La perte de ses vieux jouets n'ayant troublé ni Snowen ni sa mère, Unthahorsten nettoya le casier et entassa le reste des reliques de l'enfance de son fils dans la Boîte de la seconde machine.

Selon ses calculs, cette dernière aurait dû apparaître sur terre dans la dernière part du XIXe siècle après J.-C. Si cela se produisit réellement, l'objet resta là-bas.

Dégoûté, Unthahorsten décida de ne plus construire

de chronomachines. Mais le mal avait été fait. Il en existait deux — et la première...



La première fut découverte par Scott Paradine un jour qu'il faisait l'école buissonnière, fuyant sa classe de Glendale. Ce jour-là avait lieu la composition de géographie et Scott ne voyait aucun intérêt à retenir des noms d'endroits — ce qui en 1952 constituait une fort estimable théorie. En outre, c'était ce genre de tiède journée de printemps où la brise traîne une touche de fraîcheur bien propre à inciter un garçon à s'étendre dans un pré pour regarder passer les nuages avant de s'endormir. Zut pour la géo! Scott fit la sieste.

Vers midi, il eut faim, aussi ses jambes grassouillettes le menèrent-elles jusqu'à une boutique voisine. Là, il investit son modeste patrimoine avec un soin parcimonieux et un mépris sublime pour ses sucs gastriques. Il descendit jusqu'au ruisseau pour se restaurer.

Ayant fini ses réserves de fromage, de chocolat et de biscuits, ayant épuisé la bouteille de soda jusqu'au verre, Scott attrapa des têtards et les étudia avec une certaine dose de curiosité scientifique. Il ne persévéra point. Quelque chose roula sur la rive et atterrit avec un bruit sourd dans la vase du bord de l'eau, et Scott, après un regard attentif alentour, se dépêcha d'aller voir.

C'était une boîte. C'était, de fait, la Boîte. Les bidules adjoints n'avaient guère de sens pour Scott, qui se demanda cependant pourquoi c'était tout fondu et tout brûlé. Il médita. Avec son couteau de poche, il sonda et éprouva, un bout de langue au coin de la bouche. Hum... m... m... Personne aux environs. D'où venait donc cette boîte? Quelqu'un a dû la laisser là, et le terrain meuble vient de la déloger de sa position précaire.

« C'est une hélice », décida Scott, tout à fait à tort. C'était hélicoïdal, mais pas une hélice, vu la torsion dimensionnelle que cela présentait. La chose eût-elle été

le plus compliqué des modèles réduits d'avion, elle aurait présenté peu de mystères pour Scott. Telle quelle, elle posait un problème. Quelque chose disait à Scott que l'engin recélait beaucoup plus de complications que le moteur à ressort habilement démantelé vendredi dernier.

Mais jamais garçon au monde n'a laissé une boîte sans l'ouvrir, à moins qu'on ne l'y force. Scott s'efforça de plus belle. Les angles de ce machin étaient bizarres. Un court-circuit, sans doute. C'était pour ça que — ouille! Le couteau glissa. Scott suça son pouce et émit quelques blasphèmes de professionnel.

Peut-être une boîte à musique?

Scott n'aurait pas dû se sentir déprimé. L'engin avait de quoi donner la migraine à Einstein et rendre Steinmetz complètement dingo. Ce qui n'allait pas, c'est, naturellement, que la boîte n'avait pas encore complètement pris sa place dans le continuum spatiotemporel où existait Scott, et, par suite, ne pouvait être ouverte. En tout cas pas avant que Scott ait martelé au moyen d'un caillou commode cette non-hélice hélicoïdale pour lui faire prendre une position plus convenable.

En fait, il la sépara de son point de contact avec la quatrième dimension, rompant la torsion espace-temps qu'elle conservait encore. Il y eut un claquement sec. La boîte vibra légèrement et resta immobile, cessant d'être en existence seulement partielle. Maintenant elle était facile à ouvrir.

Le casque de tissu velouté lui accrocha d'emblée le regard, mais il l'écarta, guère intéressé. Simple chapeau. Dessous, il y avait un bloc cubique de cristal transparent — assez petit pour disparaître dans sa main — beaucoup trop pour contenir le dédale d'appareils qu'il recélait. En un instant, Scott eut résolu ce dernier problème. Le cristal était une sorte de verre grossissant, amplifiant considérablement les choses de l'intérieur. Etranges, ces choses. Ces gens tout petits, par exemple...

Ils remuaient. Comme des automates mécaniques, mais beaucoup plus souples. On croyait plutôt voir jouer une pièce. Leurs costumes intéressèrent Scott, mais leurs

actions le fascinèrent. Les petits bonshommes construisaient habilement une maison. Scott souhaita qu'elle s'enflammât pour pouvoir les voir l'éteindre.

Des flammes jaillirent le long du bâtiment à moitié terminé. Les automates, avec un grand nombre d'appareils bizarres, éteignirent l'incendie.

Il ne fallut pas longtemps à Scott pour saisir. Mais ça l'ennuyait un peu. Les mannequins obéissaient à ses pensées. Quand il s'aperçut de cela, il eut peur, et jeta le cube.

A mi-talus, il réfléchit et revint. Le bloc de cristal gisait à demi immergé, brillant dans le soleil. C'était un jouet : Scott le perçut avec l'instinct infaillible de l'enfant. Mais il ne le ramassa pas tout de suite. Il préféra revenir à la boîte et examiner le reste de son contenu.

Il découvrit quelques trucs vraiment remarquables. L'après-midi passa trop vite. Scott finit par remettre les jouets dans la boîte et la véhicula jusque chez lui, grognant et haletant. Il avait la figure très rouge quand il parvint à la porte de la cuisine.

Ses découvertes, il les cacha au fond d'un placard dans sa chambre en haut. Il glissa le cube de cristal dans sa poche, déjà gonflée d'une ficelle, d'un rond de fil de fer, de deux sous, d'une boule de papier d'argent, d'un timbre de la Défense, saignant, et d'un bout de feldspath.

Emma, la sœur de Scott, âgée de deux ans, tituba, un peu incertaine, depuis le vestibule et lui dit bonjour.

— Bonjour, Prune, fit Scott de sa hauteur de sept ans et des mois. Il était outrageusement protecteur, mais ça ne faisait pas de différence pour elle. Petite, potelée, avec ses grands yeux, elle s'affala sur le tapis et regarda piteusement ses chaussures.

— 'Tache-les, Scotty, tu veux?

— Gourdifle, dit affectueusement Scott qui noua les lacets. Le dîner est prêt?

Emma acquiesça.

— Fais voir tes mains.

Chose étonnante, elles étaient raisonnablement propres, quoique sans doute non septiques. Scott scruta ses

propres pattes pensivement, et, avec une grimace, passa dans la salle de bains où il fit une esquisse de toilette.

Les têtards laissaient des traces.

Dennis Paradine et sa femme Jane prenaient un cocktail avant de dîner, en bas, dans le living-room. Lui, un homme encore jeune, aux cheveux marqués de gris, avait un visage mince aux lèvres ironiques; il enseignait la philosophie à l'Université. Jane était petite, nette, brune et très jolie. Elle savoura son Martini et dit :

— Tu aimes mes nouvelles chaussures?

— A la santé du crime... murmura Paradine distraitement. Quoi? Des chaussures? Pas encore regardées. Attends que j'aie fini ça. J'ai eu une journée pénible.

— Examens?

— Oui. Jeunesse ardente aspirant à l'état adulte. J'espère qu'ils mourront. Après une agonie conséquente. In'ch Allah!

— Donne-moi ton olive, exigea Jane.

— Je sais, dit Paradine, découragé. Ça fait des années que je n'en ai pas eu une. Dans le Martini, je veux dire. Même si j'en colle six dans ton verre, tu n'es pas encore satisfaite.

— Je veux la tienne. Fraternité du sang. Symbolisme. C'est pour ça.

Paradine regarda sa femme avec férocité et croisa ses longues jambes. « Je croirais entendre un de mes étudiants. »

— Comme cette horrible Betty Dawson, peut-être? Elle ricane toujours de façon aussi provocante?

— Oui. Cette gosse présente un joli problème psychologique. Heureusement que ce n'est pas la mienne. Si c'était ma fille...

Paradine hocha la tête, significatif. « La puberté et trop de cinéma. Je suppose qu'elle s'imagine encore pouvoir être reçue en me montrant ses genoux, qui sont, entre nous, plutôt osseux. »

Jane rajusta sa jupe d'un air complaisamment orgueilleux. Paradine se déroula de son fauteuil et composa de nouveaux Martinis.

— Honnêtement, je ne vois pas l'intérêt d'apprendre la philosophie à ces singes. Ils sont tous au mauvais âge. Leurs habitudes, leurs méthodes de pensée sont déjà établies. Ils sont horriblement conservateurs, sans vouloir l'admettre. Les seules personnes qui puissent comprendre la philosophie sont les adultes mûrs ou les bébés comme Emma et Scotty.

— Eh bien, n'enrôle pas Scotty dans ton cours quand même, ordonna Jane. Il n'est pas encore prêt pour l'agrégation. Je n'ai aucun goût pour les enfants prodiges, encore moins si ce sont les miens.

— Scotty se défendrait mieux que Betty Dawson, je crois, grogna Paradine.

— Il mourut gâteux à l'âge de cinq ans, déclama rêveusement Jane. Je veux ton olive.

— Tiens. A propos, les chaussures me plaisent.

— Merci. Voilà Rosalie. Le dîner?

— L'est tout p'êt, M'ame Pa'adine, dit Rosalie, monumentale. J'appelle Mlle Emma et M. Scotty.

— Je vais les appeler.

Paradine passa la tête dans la pièce voisine et rugit :

— Les enfants! A table!

De petits pieds galopèrent dans l'escalier. Scott jaillit au premier plan, récuré et luisant, un épi rebelle braqué vers le zénith. Emma sourit, se déhalant prudemment d'une marche à l'autre. A mi-escalier, elle abandonna ses essais de descente debout et se retourna, achevant le trajet comme un singe, son petit derrière donnant une merveilleuse impression de diligence. Paradine, qui l'observait, fasciné par le spectacle, fut rejeté en arrière sous l'impact du corps de son fils.

— Salut, papa! glapit Scott.

Paradine se ressaisit et regarda Scott avec dignité.

— Salut, toi. Aide-moi à marcher, maintenant. Tu m'as disloqué au moins une hanche.

Mais déjà Scott se ruait dans la salle à manger, où, dans une affectueuse extase, il piétina les souliers neufs de Jane, bafouilla une excuse et courut gagner sa place.

Paradine levait un sourcil en le suivant, la main potelée d'Emma désespérément accrochée à son index.

— Je me demande ce qu'a fricoté ce jeune diable aujourd'hui.

— Rien de bon, probablement, soupira Jane. Te voilà, ma chérie? Fais voir ces oreilles...

— Elles sont propres. Mickey les a léchées.

— Il est certain que la langue de ce chien est beaucoup plus propre que tes oreilles, estima Jane, faisant un bref examen. Et au fond, tant que tu entends, c'est que ça reste superficiel.

— Ficelle?

— Ça veut dire juste un petit peu.

Jane souleva sa fille et lui introduisit les jambes dans la haute chaise. C'est récemment seulement qu'Emma s'était élevée à la dignité du repas en commun avec le reste de la famille, et elle était, comme Paradine le remarqua, pénétrée d'orgueil à ce sujet. Seuls les bébés renversent leurs aliments, avait-on dit à Emma. Résultat, elle convoyait sa cuiller à sa bouche avec un soin si pénible que Paradine en frissonnait chaque fois qu'il regardait.

— Un transporteur à courroie, c'est ça qu'il faudrait à Emma, suggéra-t-il, avançant une chaise à Jane. Des petits baquets d'épinards qui lui arriveraient à intervalles déterminés.

Le dîner se déroula sans incidents jusqu'à ce que Paradine regardât par hasard l'assiette de Scott.

— Dis-moi, toi. Tu es malade? Tu t'es gavé au déjeuner?

Scott examina pensivement la nourriture qui restait devant lui.

— J'ai pris tout ce qu'il me faut, papa, expliqua-t-il.

— D'habitude, tu prends tout ce que tu peux tenir, et encore bien plus, dit Paradine. Je sais fort bien que les garçons qui grandissent ont besoin de plusieurs tonnes de matières nutritives par jour; mais toi, ce soir, tu es en dessous de la moyenne. Tu te sens bien?

— Ben oui. Vraiment, p'pa, j'ai tout ce qu'il me faut.

— Tout ce que tu *veux?*

— Oui, oui. Je mange autrement.

— Quelque chose qu'on t'a appris à l'école? s'enquit Jane.

Scott secoua solennellement la tête.

— Personne me l'a appris. J'ai trouvé ça moi-même. Je me sers de ma crache.

— Voyons, voyons, proposa Paradine... essaie de trouver un autre mot.

— Euh... s.... salive. C'est ça?

— Oui. Plus de pepsine? Il y a de la pepsine dans les sucs salivaires, Jane?

— Il y a du poison dans les miens, remarqua Jane. Rosalie a encore laissé des grumeaux dans la purée.

Mais Paradine était intéressé.

— Tu veux dire que tu tires tout ce qu'il est possible de tirer de ta nourriture — sans pertes — et en mangeant moins?

Scott réfléchit à ça.

— Je crois que oui. C'est pas seulement la cr... la salive. C'est comme si je mesurais combien je mets dans ma bouche d'un coup, et ce qu'il faut mettre avec. Je sais pas. Je fais juste comme ça.

— Hummmmm... dit Paradine, notant de vérifier ça plus tard. C'est une idée plutôt révolutionnaire.

« Les gosses ont souvent des idées bizarres, mais celui-là n'est peut-être pas tellement loin du vrai. » Il pinça les lèvres.

— Je suppose qu'un jour les gens mangeront tout à fait autrement. Je veux dire que leur façon de manger sera différente, tout autant que ce qu'ils mangeront. Jane, notre fils donne des signes de génie précoce.

— Oui?

— Il vient de marquer un point pas mauvais en diététique. Tu as trouvé ça tout seul, Scott?

— Oh, oui! assura l'enfant, qui le croyait en vérité.

— Où en as-tu eu l'idée?

— Oh, je... Scott se tortilla. Je sais pas. C'est pas une chose bien importante, je crois.

Paradine fut anormalement désappointé.

— Mais tout de même...

— Crrrrache! vociféra Emma, saisie d'une crise soudaine de « vilaineté ». Crache!

Elle tenta une démonstration mais ne réussit qu'à inonder son bavoir.

D'un air résigné, Jane vint au secours de sa fille, tandis que Paradine considérait Scott avec un intérêt plutôt troublé. Mais ce n'est qu'après dîner, dans le vivoir, qu'autre chose se produisit.

— Pas de devoirs?

— N...on, dit Scott, avec une rougeur coupable.

Pour couvrir son embarras, il tira de sa poche un appareil trouvé dans la boîte, et commença de le déplier. Le résultat ressemblait à une tessère garnie de perles. Paradine, d'abord, ne le vit pas; mais Emma, si. Elle voulut jouer.

— Non, laisse ça, Prune, ordonna Scott. T'as le droit de me regarder.

Il tripota les perles, émettant des murmures faibles et intéressés. Emma approcha un index boudiné et glapit.

— Scotty! avertit Paradine.

— Je ne lui ai pas fait mal!

— Ça m'a mordu! Si, si! gémit Emma.

Paradine regarda. Il écarquilla les yeux, le front étonné. Que diable...

— C'est un abaque? demanda-t-il. Voyons un peu cet engin.

Légèrement à regret, Scott tendit l'instrument à son père. Paradine cilla. L' « abaque », déplié, mesurait plus de trente centimètres au carré, et se composait de fils minces et rigides entrecroisés çà et là. Des perles de couleur étaient liées aux fils. On pouvait les faire glisser d'avant en arrière, et d'un fil à l'autre, même aux points de jonction. Mais, une perle percée ne pouvait tout de même pas passer à un *croisement* de fils...

Aussi, apparemment, n'étaient-elles pas percées. Para-

dine regarda de plus près. Chaque petite sphère comportait une profonde rainure périsphérique, de telle sorte qu'elle pouvait pivoter et glisser le long du fil en même temps. Paradine essaya d'en libérer une. Elle tenait comme magnétiquement. Du fer? Ça ressemblait plutôt à du plastique.

La carcasse elle-même — Paradine n'était pas mathématicien. Mais les angles formés par les fils étaient vaguement choquants dans leur ridicule manque de logique euclidienne. Un vrai labyrinthe. Peut-être que c'était ça... un puzzle.

— Où as-tu pêché ça?

— C'est oncle Harry qui me l'a donné, dit Scott sous l'inspiration du moment. Dimanche dernier, quand il est venu.

Oncle Harry ne se trouvait pas en ville, circonstance bien connue de Scott. A l'âge de sept ans, un garçon apprend vite que les extravagances des adultes suivent certaines règles définies et qu'ils sont un peu tatillons question origine des cadeaux. En outre, oncle Harry ne serait pas là de plusieurs semaines — l'expiration de cette période semblait inimaginable à Scott — ou du moins, le fait que son mensonge dût finir par être découvert signifiait moins pour lui que l'avantage de pouvoir garder le jouet.

Paradine se sentit plongé dans une légère confusion lorsqu'il tenta de manipuler les perles. Les angles étaient vaguement illogiques. Comme un puzzle. Cette perle rouge, si on la glissait le long de *ce* fil vers *ce* croisement, devrait arriver *ici* — mais elle arrivait ailleurs. Un labyrinthe — bizarre, mais sans doute instructif. Paradine sentait avec une profonde certitude qu'il n'aurait lui-même guère la patience de manœuvrer cet objet.

Scott, au contraire, se retira dans un coin et fit coulisser les perles à grand renfort de tâtonnements et de grognements. Les perles *piquaient* vraiment quand Scott prenait la mauvaise ou tentait de les mouvoir dans la mauvaise direction. A la fin, il coquerica, exultant :

— Ça y est, papa!

— Eh? Quoi? Fais voir?

L'appareil parut identique à Paradine, mais Scott montra, rayonnant, un point du labyrinthe.

— Je l'ai fait disparaître.

— Mais elle est encore là?

— Cette perle bleue. Elle est partie maintenant.

Paradine ne le crut pas et se borna donc à grogner. Scott s'attela, de nouveau au réseau. Il acquérait de l'expérience. Cette fois, il ne ressentit plus de chocs, même légers. L'abaque lui avait indiqué la méthode correcte. Les angles bizarres des fils semblaient maintenant, en quelque sorte, un peu moins déroutants.

C'était un jouet extrêmement instructif.

Ça marchait, pensa Scott, plutôt comme le cube de cristal. Rappelé à ce souvenir, il le tira de sa poche et abandonna l'abaque à Emma, qui resta muette de joie. Elle se mit à faire glisser les billes, cette fois sans protester contre les chocs — des chocs en vérité fort légers — et, douée de l'instinct d'imitation, elle réussit à faire disparaître une perle presque aussi vite que Scott. La perle bleue réapparut, mais Scott ne remarqua rien. Il s'était, prévoyant, retiré dans l'angle formé par le divan et un fauteuil superrembourré, et s'amusait avec le cube.

Il y avait des petits bonshommes dans le cube, de minuscules mannequins très grossis par les vertus amplifiantes du cristal, et ils remuaient toujours. Ils construisirent une maison. Elle prit feu, avec des flammes d'aspect réaliste, et elle resta là à flamber. Scott insista fortement. « Eteins ça! »

Mais rien ne se produisit. Où était donc cette bizarre pompe à bras tournants apparue précédemment? Ah! La voilà! Elle entra dans le champ et s'arrêta. Scott la mit en branle. Ça, c'était drôle. Comme de jouer une comédie, mais en plus vrai. Les petites personnes faisaient ce que leur disait Scott dans sa tête. S'il commettait une erreur, elles attendaient qu'il eût trouvé la solution. Même, elles lui posaient de nouveaux problèmes.

Le cube constituait, lui aussi, un instrument très instructif. Il instruisait Scott, avec une rapidité alarmante —

et de façon très amusante. Mais de fait, ça ne lui donnait pas vraiment encore des connaissances nouvelles. Il n'était pas prêt. Plus tard... plus tard...

Emma se fatigua de l'abaque et se mit en quête de Scott. Elle ne put le trouver, même dans sa chambre; mais une fois chez lui, elle fut intriguée par le contenu du placard. Elle découvrit la boîte. Qui contenait — véritable trésor! — une poupée, remarquée déjà mais abandonnée par Scott avec mépris. Gloussante, Emma descendit la poupée, s'établit au milieu du plancher et se mit à la démonter.

— Chérie! Qu'est-ce que c'est que ça?

— Monsieur Ours!

Visiblement, ce n'était pas monsieur Ours, un pauvre aveugle, sans oreilles, mais réconfortant dans sa douce rondeur. Mais pour Emma, toutes les poupées se nommaient monsieur Ours. Jane Paradine hésita.

— As-tu pris ça à une autre petite fille?

— Oh non. Elle est à moi.

Scott sortit de sa cachette, fourrant le cube dans sa poche.

— Euh... c'est de oncle Harry.

— C'est oncle Harry qui t'a donné ça, Emma?

— Il me l'a donné pour Emma, ajouta Scott hâtivement, ajoutant une pierre à son édifice de protection. Dimanche dernier.

— Tu vas la casser, chérie.

Emma apporta la poupée à sa mère.

— Elle se démonte. Tu vois?

— Ah? Elle... Seigneur!

Jane eut le souffle coupé. Paradine leva le nez aussitôt.

— Que se passe-t-il?

Elle lui apporta la poupée, mais hésita, et passa dans la salle à manger, lançant à Paradine un regard significatif. Il la suivit, ferma la porte. Jane avait déjà placé la poupée sur la table nettoyée.

— Ce n'est pas très beau à voir, dis, Denny?

— Heu, Heu...

C'était plutôt désagréable, au premier coup d'œil. On

peut s'attendre à trouver un écorché démontable à la Faculté de Médecine, mais une poupée d'enfant...

La chose se démontait en sections — la peau, les muscles, les organes — le tout miniature mais tout à fait parfait, autant que put en juger Paradine. Il fut intéressé.

— Sais pas. Des choses comme ça n'ont pas les mêmes résonances chez un enfant.

— Regarde ce foie. C'est un foie, oui?

— Bien sûr... Dis donc... ça c'est drôle.

— Quoi?

— Ce n'est pas anatomiquement parfait, après tout.

Paradine attira une chaise à lui.

— Le tube digestif est trop court. Pas de gros intestin. Pas d'appendice, non plus.

— Est-ce qu'Emma doit garder une chose comme ça?

— Ça ne m'ennuierait pas de l'avoir moi-même, dit Paradine. Où diable Harry a-t-il déniché ça? Non... Je ne vois aucun danger à ça. Les adultes sont conditionnés de telle sorte que leurs « intérieurs » leur sont désagréables. Pas les enfants. Ils se figurent qu'en dedans, ils sont solides comme une pomme de terre. Emma peut tirer de cette poupée une bonne connaissance de l'anatomie.

— Mais ça qu'est-ce que c'est? Les nerfs?

— Non, c'est ceux-là les nerfs. Ici, les artères; là, les veines. Drôle d'aorte.

Paradine paraissait dérouté.

— Ce... quel est le mot latin pour réseau... qu'importe, hein? Rita... Rata...

— Rales, suggéra Jane au hasard.

— Mais non, c'est respiratoire, ça, dit Paradine définitif. Je ne me rends pas compte ce que ça peut être, cette espèce de filet lumineux. Ça passe dans tout le corps, comme des nerfs...

— Le sang?

— Non! Ce n'est ni circulatoire, ni nerveux... c'est drôle... Ça semble connecté aux poumons...

Ils s'absorbèrent, intrigués par l'étrange poupée. Elle était établie avec une remarquable perfection de détail, et cela en soi-même était étrange, à considérer sa dévia-

tion physiologique de la norme. « Attends que je retrouve mon vieux Gould », dit Paradine; et il compara la poupée à des tableaux anatomiques. Il apprit peu... juste de quoi le dérouter un peu plus.

Mais c'était plus amusant qu'un jeu de patience.

Pendant ce temps-là, dans la pièce voisine, Emma déplaçait les perles de l'abaque. Leurs mouvements ne lui paraissaient plus si étranges maintenant. Même quand elles disparaissaient, elle voyait presque cette nouvelle direction; presque...

Scott peinait, l'œil fixé sur le cube de cristal, et dirigeait mentalement, avec maint faux départ, la construction d'un édifice plutôt plus compliqué que celui détruit par le feu. Lui aussi s'instruisait... peu à peu conditionné.

L'erreur de Paradine, d'un point de vue purement anthropomorphique, fut de ne pas se débarrasser immédiatement des jouets. Il ne se rendit pas compte de leur signification, et quand il y parvint, les choses avaient considérablement progressé. L'oncle Harry n'étant toujours pas revenu, Paradine ne pouvait pas contrôler les dires de son fils. En outre, les examens de fin d'année se déroulaient, ce qui signifiait un effort mental ardu et un épuisement complet le soir; et Jane fut légèrement souffrante durant près d'une semaine. Emma et Scott eurent le champ libre avec les jouets.

— Qu'est-ce que c'est qu'une loirbe? demanda Scott à son père un soir.

— Une larve?

Il hésita.

— Je... ne crois pas. Loirbe, c'est pas ça?

— Un loir, c'est un petit rongeur. C'est ça?

— Je ne vois pas comment, marmotta Scott, et le sourcil froncé, il alla s'amuser avec l'abaque. Maintenant, il le manœuvrait assez habilement. Mais, avec l'instinct qu'ont les enfants pour éviter les gêneurs, Emma et lui, d'ordinaire, se servaient des objets quand ils étaient seuls.

Sans ostentation, naturellement — toujours est-il que les expériences les plus compliquées n'avaient jamais lieu sous l'œil d'un adulte.

Scott apprenait vite. Ce qu'il voyait maintenant dans le cube de cristal avait peu de rapports avec les simples problèmes du début. Mais c'était d'une technicité fascinante. Scott se fût-il rendu compte que son éducation se trouvait guidée et supervisée, — quoique purement mécaniquement — il eût sans doute cessé de s'intéresser à la chose. En l'espèce, jamais ses initiatives ne se trouvaient entravées.

L'abaque, le cube, la poupée, et d'autres jouets découverts par les enfants dans la boîte.

Ni Paradine, ni Jane ne purent deviner l'importance de l'effet que le contenu de la chronomachine pouvait exercer sur les enfants. Et comment? Les jeunes sont des comédiens-nés, et ceci dans un but d'auto-protection. Ils ne sont pas encore adaptés aux exigences — pour eux partiellement inexplicables — d'un monde adulte. Qui plus est, leurs vies sont compliquées par les variances humaines. Quelqu'un leur dit qu'on a le droit de jouer avec la boue à condition de ne déraciner ni les fleurs ni les arbustes. Un autre adulte arrive et interdit la boue *per se*. Les Dix Commandements ne sont pas gravés dans le roc; ils varient, et les enfants sont sans recours à la merci du caprice de ceux qui leur donnent le jour, les nourrissent et les habillent. Et les tyrannisent. Le jeune animal ne souffre pas de cette tyrannie bénévole, car elle est une part essentielle de la nature. Cependant, il est individualiste et conserve son intégrité grâce à une lutte subtile et passive.

Sous l'œil de l'adulte, il se modifie. Comme l'acteur en scène, lorsqu'il se le rappelle, il tente de plaire, et d'attirer sur lui-même l'attention. Telles tentatives ne sont point étrangères à la maturité. Mais les adultes — pour les autres adultes — sont moins transparents.

Il est difficile d'admettre que les enfants manquent de subtilité. Les enfants sont différents de l'animal développé parce qu'ils pensent d'une autre façon. Nous

perçons plus ou moins facilement les apparences dont ils se drapent — mais ils agissent de même à notre égard. Sans merci, un enfant détruit le masque d'un adulte. L'iconoclastie est sa prérogative.

La mondanité, par exemple. Les aménités des fréquentations sociales, exagérées pas tout à fait jusqu'à l'absurdité. Le gigolo.

— Ce charme! Et il est si bien élevé!

La douairière et la jeune machine blonde sont souvent impressionnées. Les hommes font des commentaires moins plaisants. Mais l'enfant va au fond des choses.

— T'es idiot!

Comment un humain non adulte peut-il comprendre le système compliqué des relations sociales? C'est impossible. Pour lui, une exagération de la courtoisie naturelle est idiote. Selon sa structure fonctionnelle et ses processus vitaux, c'est rococo. Il est un petit animal égoïste qui ne peut se transposer par l'imagination à la place d'un autre — certainement pas d'un adulte. Unité autonome, presque parfaitement naturelle, ses désirs satisfaits par les autres, l'enfant est très analogue à une créature unicellulaire flottant dans le sang, qui lui apporte sa nourriture, entraîne ses résidus.

Du point de vue de la logique, un enfant est plutôt horriblement parfait. Un bébé peut même l'être encore plus, mais il est alors si étranger à l'adulte que seules des normes superficielles de comparaison s'appliquent. Les processus mentaux d'un nouveau-né sont parfaitement inimaginables. Mais les bébés pensent, et dès avant la naissance. Dans la matrice, ils s'agitent et dorment, non entièrement soumis à l'instinct. Nous sommes conditionnés de telle sorte que nous réagissons de façon plutôt particulière à cette idée qu'un embryon près de sa viabilité puisse penser. Nous sommes surpris, nous rions et nous trouvons ça répugnant. Rien d'humain n'est pourtant étranger...

Mais un bébé n'est pas humain. Un embryon encore bien moins.

C'est pour ça, peut-être, que les jouets en apprenaient

plus à Emma qu'à Scott. Naturellement, lui pouvait communiquer ses pensées. Pas Emma, sinon en fragments mystérieux. La question des gribouillages, par exemple.

Donnez à un jeune enfant du papier et un crayon, il dessinera quelque chose qui n'aura pas le même aspect pour lui que pour un adulte. Ce grotesque gribouillis n'a que peu de ressemblance avec une voiture de pompiers, mais *c'est* une voiture de pompiers pour l'enfant. Peut-être même que ça a trois dimensions. Les enfants pensent et voient autrement.

Paradine réfléchissait à tout cela un soir, lisant son journal tout en regardant Emma et Scott communiquer. Scott questionnait sa sœur. Parfois il le faisait en anglais. Plus souvent, il avait recours à un sabir inarticulé et à des signes. Emma essayait de répondre mais le handicap était trop grand.

Finalement, Scott alla chercher du papier et un crayon. Cela plut à Emma. La langue dans la joue, laborieusement elle écrivit un message. Scott prit le papier, l'examina, fronça le sourcil.

— C'est pas ça, Emma! dit-il.

Emma hocha vigoureusement le chef. Elle ressaisit le crayon et ajouta quelques tirebouchons. Scott resta perplexe un instant, sourit enfin, plutôt hésitant, et se leva. Il disparut dans le couloir. Emma revint à l'abaque.

Paradine se leva et jeta un coup d'œil sur le papier, saisi de la folle idée qu'Emma venait de découvrir, d'un coup, la calligraphie. Mais non. Le papier était couvert d'un gribouillage sans nom, comme en connaissent tous les parents. Paradine pinça du bec.

Cette courbe aurait pu traduire les variations d'humeur d'un cancrelat schizophrène, évidemment... pourtant, ça avait sans nul doute une signification pour Emma. Peut-être que ce labyrinthe représentait Monsieur Ours. Scott réapparut, l'air charmé. Il rencontra le regard d'Emma et acquiesça. Paradine se sentit titillé par la curiosité.

— Des secrets?

— Oh, non! Emma me demandait juste de faire quelque chose pour elle.

— Oh! Bon.

Paradine, se rappelant des cas de bébés qui s'étaient mis à parler dans des langues inconnues à la déconfiture des linguistes, nota d'empocher le papier quand les enfants seraient couchés. Le lendemain, il montra les gribouillis à Elkins à l'Université. Elkins possédait une connaissance saine et active de maint langage peu catholique, mais il s'esclaffa devant les tentatives littéraires d'Emma.

— Voilà une traduction libre, Dennis. Ouvre les guillemets : « Je ne sais pas ce que ça signifie mais je vais faire monter papa à l'échelle avec ça. » Ferme les guillemets.

Les deux hommes rirent et se rendirent à leurs classes. Mais plus tard, Paradine devait se remémorer l'incident. Surtout lorsqu'il eut rencontré Holloway. Auparavant, cependant, des mois allaient passer, et la situation progresser encore vers son dénouement. Peut-être Paradine et Jane avaient-ils manifesté trop d'intérêt pour les jouets. Emma et Scott prirent l'habitude de les garder cachés et ne s'amusèrent avec que lorsqu'ils étaient seuls. Jamais cela ne fut formulé — ils procédèrent avec une espèce de prudence discrète. Néanmoins, Jane surtout était assez troublée.

Elle en parla un soir à Paradine.

— Cette poupée que Harry a donnée à Emma.

— Oui?

— J'ai été en ville aujourd'hui et j'ai essayé de découvrir d'où ça venait. Rien à faire.

— Peut-être que Harry l'a achetée à New-York.

Jane n'était pas convaincue.

— Je leur ai demandé aussi pour les autres choses. Ils m'ont montré tout ce qu'ils ont. C'est un grand bazar, tu sais, chez Johnson. Mais il n'y a rien qui ressemble à l'abaque d'Emma.

— Hum...

Paradine n'était pas très intéressé. Ils avaient des billets

pour le théâtre, ce soir-là et il se faisait tard. Aussi laissa-t-on le sujet tomber pour l'instant.

Il revint sur le tapis plus tard, quand une voisine eut téléphoné à Jane.

— Dennis, Scotty n'a jamais été comme ça. Mme Burns me dit qu'il a fait une peur terrible à son Francis.

— Francis? Cette espèce de petit voyou gras, non? comme son père? J'ai cassé le nez de Burns une fois quand on était édudiants.

— Te vante pas et écoute, dit Jane en préparant un whisky-soda. Scott a montré à Francis quelque chose qui lui a fichu la frousse. Ne ferais-tu pas bien de...

— Je suppose que si.

Paradine prêta l'oreille. Des bruits dans la pièce voisine le renseignèrent sur les coordonnées de son fils.

— Scotty!

— Bang! dit Scott en apparaissant. Je les ai tous tués. Des pirates de l'Ether. Tu me cherchais, papa?

— Oui, si tu ne vois pas d'inconvénients à laisser les pirates de l'éther sans sépulture pendant quelques minutes. Qu'est-ce que tu as fait à Francis Burns?

Les yeux bleus de Scotty reflétaient une incroyable candeur.

— Hein?

— Cherche. Tu vas te souvenir. J'en suis sûr.

— Ah! ah, oui... ça... Je lui ai rien fait.

— Je *ne* lui ai rien fait, corrigea distraitement Jane.

— Je ne lui ai rien fait. Je te jure. Je l'ai juste laissé regarder dans ma télévision et... ça... ça lui a fait peur.

— Ta télévision?

Scott produisit le cube de cristal.

— C'est pas vraiment une télévision, tu comprends?

Paradine examina l'objet, surpris par le grossissement. Cependant, il n'y vit qu'un labyrinthe de couleurs sans signification.

— Oncle Harry...

Paradine décrocha le téléphone. Scott déglutit.

— Heu... Oncle Harry est revenu?

— Oui...

— Je crois que je vais prendre mon bain... dit Scott en se dirigeant vers la porte.

Paradine rencontra le regard de Jane et hocha la tête de façon significative.

Harry était chez lui mais nia toute connaissance des étranges jouets. Plutôt férocement, Paradine ordonna à Scott de descendre de sa chambre tous les objets. Ils reposèrent sur la table, le cube, l'abaque, la poupée, le chapeau-casque, et plusieurs autres mystérieux bidules. Scott fut contre-interrogé. Il mentit vaillamment d'abord mais s'effondra enfin et fondit en larmes, hoquetant sa confession.

— Va chercher la boîte où étaient ces choses, ordonna Paradine. Et au lit.

— Tu vas... hup... tu vas me punir, papa?

— Pour l'école buissonnière et le mensonge, oui. Tu connais la règle. Pas de cinéma pendant quinze jours. Pas de limonade pendant la même période.

Scott avala ses larmes.

— Tu vas garder mes choses?

— Je ne sais pas encore.

— Eh bien... bonsoir, p'pa... bonsoir, m'man.

Lorsque la petite silhouette eut gagné l'étage, Paradine attira à lui une chaise et observa soigneusement la boîte. Il tripota pensivement les machins fondus. Jane le regardait.

— Qu'est-ce que c'est, Denny?

— Sais pas. Qui laisserait une caisse de jouets près du ruisseau?

— Elle aurait pu tomber d'une voiture.

— Pas à cet endroit-là. La route ne rencontre pas le ruisseau au nord du viaduc du chemin de fer. Des terrains vagues — rien d'autre.

Paradine alluma une cigarette.

— Tu as un verre, mon chou?

— Je te le prépare.

Jane se mit à l'œuvre, les yeux inquiets. Elle apporta

un verre à Paradine et resta derrière lui, lui passant ses doigts dans les cheveux.

— Il y a quelque chose qui ne va pas?

— Bien sûr que non. Seulement... d'où sont venus ces jouets?

— Johnson ne savait pas, et ils s'approvisionnent à New-York.

— J'avais vérifié aussi, admit Paradine ennuyé. Boulot sur mesure, peut-être — mais je voudrais bien savoir qui les a faits.

— Un psychiatre? Cet abaque... On ne fait pas passer aux gens des tests avec des choses comme ça?

Paradine claqua des doigts.

— C'est vrai! et dis-moi... il y a un type qui vient parler à l'Université la semaine prochaine... un certain Holloway, spécialiste de psychologie enfantine. C'est un pontife... il a une certaine réputation. Peut-être qu'il saurait quelque chose.

— Holloway?... Je ne...

— Rex Holloway. Il... Tiens... il n'habite pas loin de notre ville. Tu crois qu'il aurait pu faire lui-même ces engins?

Jane examinait l'abaque. Elle grimaça et recula.

— Si oui, je ne l'aime pas. Mais vois si tu peux vérifier, Denny.

Paradine acquiesça.

— Je n'y manquerai pas.

Il but son highball, le front plissé. Vaguement inquiet. Mais pas effrayé. Pas encore.

Rex Holloway était un homme gras, luisant, chauve, avec d'épaisses lunettes au-dessus desquelles ses sourcils touffus et noirs s'allongeaient comme des chenilles velues. Paradine l'invita à dîner une semaine plus tard. Holloway ne sembla pas observer les enfants, mais rien de ce qu'ils firent ou dirent ne lui échappa. Ses yeux gris, aigus et clairs, ne manquaient pas grand-chose.

Les jouets le fascinèrent. Dans le vivoir, les trois adultes

s'étaient réunis autour de la table sur laquelle reposaient les jouets. Holloway les étudia avec soin tout en écoutant ce qu'avaient à dire Jane et Paradine. Enfin il rompit le silence.

— Je suis heureux d'être venu ce soir. Mais pas complètement. C'est très troublant vous savez.

— Hein?

Paradine écarquilla les yeux et le visage de Jane trahit la consternation. La suite du discours d'Holloway ne la soulagea guère.

— Nous avons affaire à la folie.

Il sourit au regard choqué des deux autres.

— Tous les enfants sont fous, du point de vue d'un adulte. Jamais lu *Un Cyclone à la Jamaïque*, de Hughes?

— Je l'ai, dit Paradine en prenant le petit livre sur une étagère.

Holloway tendit la main, le saisit et feuilleta les pages jusqu'à ce qu'il trouve l'endroit cherché. Il lut à voix haute :

« Les bébés, naturellement, ne sont pas humains — ce sont des animaux et ils possèdent une culture très ancienne et ramifiée, comme les chats, les poissons, et même les serpents; de la même espèce que celles-ci, mais beaucoup plus compliquée et colorée, car les bébés sont, après tout, une des espèces les plus développées parmi les vertébrés inférieurs. En bref, les bébés ont des mentalités qui opèrent selon des termes et des catégories propres, impossibles à transposer selon les termes et les catégories de l'esprit humain. »

Jane tenta de prendre ça avec calme mais ne le put.

— Vous ne voulez pas dire qu'Emma...

— Pourriez-vous penser comme votre fille? demanda Holloway. Ecoutez : « On ne peut pas plus penser comme un bébé qu'on ne peut penser comme une abeille. »

Paradine mélangea des cocktails. Par-dessus son épaule, il lança :

— Vous faites un peu de théorie, non? Si je comprends bien, vous sous-entendez que les bébés ont une culture à eux et même un haut niveau d'intelligence.

— Pas nécessairement. Il n'y a pas d'étalon de comparaison, voyez-vous. Tout ce que je dis, c'est que les bébés pensent d'une autre façon que nous. Pas nécessairement *mieux;* ceci est une question de valeur relative. Mais selon une... extensivité différente...

Il cherchait ses mots, grimaçant.

— Délirant! dit Paradine, plutôt brutalement, mais ennuyé à cause d'Emma. Les enfants n'ont pas des sens différents des nôtres.

— Qui a dit ça? interrogea Holloway. Ils font fonctionner leur esprit de façon différente, c'est tout. Mais c'est très suffisant!

— J'essaie de comprendre... dit lentement Jane. Tout ce que je peux trouver, c'est mon atomixer. Ça peut faire de la crème fouettée ou du jus de carottes, mais ça peut presser aussi les oranges.

— Quelque chose comme ça. Le cerveau est un colloïde, une machine très compliquée. Nous ne savons pas grand-chose de ses possibilités. Nous ne savons même pas sa... tessiture. Mais on *sait* que l'esprit se conditionne au fur et à mesure que l'animal humain devient adulte. Il suit certains théorèmes familiers, et toute pensée, par la suite, est établie selon des trajets implicitement acceptés. Regardez ça. (Holloway toucha l'abaque.) Vous avez essayé?

— Un peu, dit Paradine.

— Mais pas beaucoup, hein?...

— Eh bien...

— Pourquoi pas?

— Ça n'a pas de sens, protesta Paradine. Même un puzzle respecte une certaine logique. Mais ces angles invraisemblables...

— Votre esprit a été conditionné selon Euclide, dit Holloway. Aussi cette... cette chose... nous ennuie et nous paraît dénuée de sens. Mais un enfant ne connaît rien d'Euclide. Une géométrie d'une espèce différente de la nôtre ne lui paraîtrait pas illogique. Il croit ce qu'il voit.

— Essayez-vous de me faire entendre que ce machin

a un prolongement dans la quatrième dimension? demanda Paradine.

— Pas visuellement, en tout cas, nia Holloway. Tout ce que je dis, c'est que nos esprits, conditionnés selon Euclide, ne peuvent voir en ceci qu'un illogique réseau de fils. Mais un enfant — un bébé surtout — peut y voir plus. Pas d'emblée. Ça se présente comme un puzzle, évidemment. Mais un enfant ne sera pas handicapé par trop d'idées préconçues.

— Artériosclérose de la pensée — interrompit Jane.

Paradine n'était pas convaincu.

— Alors un bébé pourrait être plus fort en calcul qu'Einstein? Non, ce n'est pas ça que je veux dire. Je vois votre position plus ou moins clairement. Seulement...

— Ecoutez. Supposons qu'il y ait deux espèces de géométrie... limitons-nous à deux pour prendre un exemple. Notre géométrie, l'euclidienne, et une autre que nous nommerons x. X n'a guère de parenté avec celle d'Euclide. Elle est basée sur des théorèmes différents. Deux et deux n'ont pas besoin de faire quatre. Cela pourrait faire y^2, ou même *ne pas faire*. L'esprit d'un bébé n'est pas encore conditionné si ce n'est par certains facteurs mal connus d'hérédité et d'environnement. Faites débuter l'enfant par Euclide...

— Pauvre petit, dit Jane.

Holloway lui lança un regard rapide.

— Les bases euclidiennes. Des cubes. Les maths, la géométrie, l'algèbre — cela vient bien plus tard. Ce développement nous est familier. D'un autre côté, éduquez le bébé selon les principes de base de notre logique x.

— Quel genre de cubes aura-t-il?...

Holloway regarda l'abaque.

— Ils ne signifieraient pas grand-chose pour nous. Mais nous avons été conditionnés selon Euclide...

Paradine se versa un solide whisky.

— C'est assez horrible. Vous ne limitez pas ça aux maths...

— Exact. Je ne limite rien du tout. Comment le pour-

rais-je? Je ne suis pas conditionné selon la logique x.

— Voilà la réponse, dit Jane avec un soupir de soulagement. Qui l'est? Il faudrait des gens comme ça pour fabriquer ce que vous avez l'air de prendre pour des jouets de cette espèce.

Holloway acquiesça, les yeux clignotants derrière ses verres épais.

— Des gens comme ça peuvent exister.

— Où?

— Ils peuvent préférer rester cachés.

— Des surhommes?

— Je voudrais le savoir. Vous comprenez, Paradine, c'est encore une question d'étalon. Selon nos normes, ces gens pourraient paraître des super-bonshommes à certains égards. Selon d'autres, ils seraient peut-être idiots. Ce n'est pas un problème quantitatif mais qualitatif. Ils *pensent* autrement. Et je suis sûr que nous pouvons faire des choses qu'ils ne peuvent pas faire.

— Peut-être qu'ils ne voudraient pas non plus, dit Jane.

Paradine tapota le mécanisme fondu de la Boîte.

— Et ça? Cela implique...

— Un but, certes.

— Transport?

— C'est à ça qu'on pense tout de suite. Si oui, la boîte a pu venir de n'importe où.

— Où les choses sont... *différentes?* demanda lentement Paradine.

— Exactement. Dans l'espace, ou même dans le temps. Je ne sais pas. Je suis un psychologue. Et conditionné aussi selon Euclide, malheureusement.

— Ça doit être un drôle d'endroit, dit Jane. Denny, débarrasse-toi de ces jouets.

— J'en ai l'intention.

Holloway saisit le cube de cristal.

— Vous avez interrogé longuement les enfants?

Paradine répondit :

— Oui. Scott m'a dit qu'il y avait des gens dans le cube la première fois qu'il a regardé. Je lui ai demandé ce qu'il y voyait maintenant.

— Qu'a-t-il raconté ?

Les yeux du psychologue s'agrandirent.

— Il a dit qu'ils construisaient un endroit. Ce sont ses propres paroles. Je lui ai demandé qui — quels gens. Il n'a pas pu expliquer.

— Non, je m'en doute, marmonna Holloway. Ça doit être progressif. Combien de temps les enfants ont-ils eu ces jouets ?

— A peu près trois mois, je pense...

— Suffisant. Le jouet parfait, comprenez-vous, est à la fois instructif et mécanique. Il doit faire des choses, pour intéresser l'enfant, et l'instruire, de préférence sans ostentation. De simples problèmes d'abord. Plus tard...

— La logique x... dit Jane, très pâle.

Paradine jura en sourdine.

— Emma et Scott sont parfaitement normaux.

— Vous savez comment travaille leur cerveau, maintenant ?

Holloway laissa tomber. Il tripota la poupée.

— Ça serait intéressant de connaître l'endroit d'où sont venus ces objets. L'induction, cependant, n'est pas d'un grand secours ici. Il manque trop de facteurs. Nous ne pouvons imaginer un monde basé sur le facteur x, un milieu adapté aux esprits fonctionnant selon ces concepts. Ce réseau lumineux, à l'intérieur de la poupée... ça peut être n'importe quoi. Ça peut exister en nous et ne pas avoir encore été découvert. Quand nous trouverons le colorant approprié...

Il haussa les épaules.

— Que dites-vous de ça ?

C'était un globe écarlate de cinq centimètres de diamètre à la surface duquel apparaissait une protubérance.

— Que peut-on faire de ça ?

— Scott ? Emma ?

— Je n'ai vu cet engin qu'il y a trois semaines à peine, quand Emma a commencé à jouer avec.

Paradine se mordilla les lèvres.

— Après quoi Scott s'y est intéressé.

— Qu'est-ce qu'ils en font ?

— Ils le tiennent devant eux et le font évoluer d'avant en arrière. Pas de processus défini.

— Pas de processus euclidien, corrigea Holloway. Au début, ils n'ont pas compris la destination de l'objet. Il a fallu qu'ils arrivent à être assez instruits.

— C'est horrible, dit Jane.

— Pas pour eux. Emma est probablement plus prompte à saisir x que Scott, car elle n'est pas encore conditionnée selon son milieu.

Paradine dit :

— Mais je me rappelle des tas de choses que j'ai faites quand j'étais enfant. Même tout petit.

— Alors ?

— Alors, j'étais... fou, à ce moment-là ?

— Les choses que vous avez oubliées sont le critère de votre folie, rétorqua Holloway. Mais j'utilise le mot « folie » uniquement parce que c'est un symbole exprimant commodément la variation par rapport aux normes humaines connues. Au standard arbitraire de raison.

Jane reposa son verre.

— Vous disiez que l'induction était malaisée, Monsieur Holloway. Mais il semble que vous vous y plongez à partir de bien peu de chose. Après tout, ces jouets...

— Je suis un psychologue, et un spécialiste des enfants. Je ne suis pas le premier venu. Ces jouets ont une grosse signification pour moi, surtout parce qu'ils ont si peu de sens.

— Vous pourriez vous tromper.

— Eh bien... je l'espère plutôt. Je voudrais examiner les enfants.

Jane se leva, agressive :

— Quoi ?

Lorsque Holloway se fut expliqué, elle acquiesça, encore un peu hésitante.

— Bon... Je veux bien. Mais ce ne sont pas des cobayes.

Le psychologue tapota l'air d'une main potelée.

— Ma chère enfant ! Je ne suis pas Frankenstein ! Pour moi c'est l'individu qui passe avant tout et c'est naturel

puisque je travaille sur les esprits. S'il y a quelque chose qui cloche chez ces petits, je désire les en débarrasser.

Paradine reposa sa cigarette et regarda la fumée bleue monter lentement en spirale, oscillant dans un courant d'air imperceptible.

— Pouvez-vous faire un pronostic?

— J'essaierai. C'est tout ce que je puis dire. Si ces esprits non encore développés se sont égarés sur la voie x, il est nécessaire de les ramener en arrière. Je ne dis pas que ce soit la chose la plus sage, mais ça l'est sans doute d'un point de vue humain. Après tout, Emma et Scott sont destinés à vivre sur cette terre.

— Oui, oui... Je ne puis croire qu'ils soient si égarés. Ils ont l'air vraiment tout à fait normaux.

— Ils peuvent le paraître superficiellement. Ils n'ont aucune raison d'agir anormalement, non? Et comment pouvez-vous voir s'ils... pensent autrement?

— Je vais les appeler, dit Paradine.

— N'ayez l'air de rien, alors. Je ne voudrais pas qu'ils soient sur leurs gardes.

Jane fit un signe en direction des jouets.

— Laissez-les là, dit Holloway.

Mais le psychologue, Emma et Scott une fois convoqués, ne tenta pas de les questionner directement. Il s'arrangea pour attirer Scott, sans en avoir l'air, dans la conversation, émettant ça et là un mot-appât. Bien plus discret qu'un test d'association de mots; car il faut à celui-ci la coopération du sujet.

Le résultat le plus intéressant survint lorsque Holloway saisit l'abaque.

— Tu veux me montrer comment ça marche?

Scott hésita.

— Oui, monsieur. Comme ça.

Il fit adroitement glisser une perle à travers le labyrinthe, selon un trajet complexe, si rapidement que nul ne put dire si oui ou non elle avait fini par disparaître. Ç'aurait pu être uniquement prestidigitation. Pourtant...

Holloway essaya. Scott l'observa, fronçant le nez.

— C'est ça?

— Heu... Il faut qu'elle vienne *là*.

— Là? pourquoi?

— Ben, c'est la seule façon pour que ça marche.

Mais Holloway était conditionné selon Euclide. Pas de raison apparente pour que la perle dût glisser de ce fil-ci à celui-là. Cela lui semblait purement arbitraire. Et Holloway remarqua soudain que ce n'est pas ce trajet qu'avait suivi la perle la fois précédente quand Scott manœuvrait le puzzle. Du moins pour autant qu'il pouvait en juger.

— Tu veux me montrer encore?

Scott le fit et le refit deux fois. Holloway clignotait derrière ses verres. Le hasard, oui... et une variable. Scott faisait suivre à la perle un trajet différent chaque fois.

En quelque sorte, aucun des adultes ne pouvait dire si oui ou non la perle disparaissait. S'ils s'étaient attendus à la voir disparaître, leur réaction eût pu être différente.

Au bout du compte, rien ne fut résolu. Holloway, en prenant congé, semblait mal à l'aise.

— Pourrai-je revenir?

— J'en serai ravie, lui dit Jane. Quand vous voudrez. Vous pensez encore...

Il acquiesça. « L'esprit des enfants ne fonctionne pas normalement. Ils sont loin d'être bêtes, mais j'ai l'impression très extraordinaire qu'ils parviennent à leurs conclusions d'une façon que nous ne comprenons pas. Comme s'il utilisaient l'algèbre et nous la géométrie. La même conclusion, mais atteinte suivant une autre méthode. »

— Et les jouets? demanda soudain Paradine.

— Evitez qu'ils les aient. J'aimerais vous les emprunter, si je puis...

Cette nuit-là, Paradine dormit mal. La comparaison de Holloway avait été fâcheusement choisie. Cela aboutissait à des théories troublantes. Le facteur x... Les enfants suivaient l'équivalent d'un mode de raisonnement algébrique tandis que les parents en restaient à la géométrie. Ouais... pas mal. Mais...

8

L'algèbre peut donner des solutions que la géométrie est impuissante à atteindre, puisque certains termes et symboles ne peuvent être exprimés géométriquement. Et si la logique x faisait apparaître des conclusions inconcevables pour l'esprit d'un adulte?

— Zut... murmura Paradine.

Jane s'agita à côté de lui.

— Chéri? Tu ne peux pas dormir non plus?

— Non.

Il se leva et se rendit dans la chambre voisine. Emma dormait, pacifique comme un chérubin, son petit bras grassouillet encerclant M. Ours. Par la porte ouverte, Paradine apercevait la tête noire de Scott immobile sur l'oreiller.

Jane vint le rejoindre. Il l'entoura de son bras.

— C'est des si braves gens... murmura-t-elle. Et ce Holloway qui dit qu'ils sont fous. Je crois que c'est nous qui sommes fous, Denny.

— Ma foi... on gâtifie un peu...

Scott s'agita dans son sommeil. Sans s'éveiller, il lança ce qui était visiblement une question, bien que ce ne semblât point s'exprimer en langage connu. Emma poussa un petit miaulement qui changea brusquement de modulation.

Elle n'était pas sortie du sommeil. Les enfants reposaient, immobiles.

Mais Paradine pensa, avec une nausée qui lui saisit soudain le ventre, que c'était exactement comme si Scott demandait quelque chose à Emma, et comme si elle répondait.

Leur esprit avait-il changé au point que même le sommeil était différent, pour eux?

Il écarta cette idée.

— Tu vas prendre froid. Retournons nous coucher. Tu veux un verre?

— Je crois que oui, dit Jane, observant Emma.

Sa main se tendit aveuglément vers l'enfant; elle se reprit.

— Viens, on va réveiller les petits.

Ils burent ensemble un peu de cognac, mais sans rien dire. Jane pleura dans son sommeil, plus tard.

Scott n'était pas éveillé, mais sa conscience travaillait lentement, soigneusement.

...Ils prendront les jouets... Le gros homme... lestiva dangereux peut-être... mais ne verront pas la direction ghorique... n'ont pas l'évankrus-done... Intransdection... brillant et clair. Emma. Elle est plus haut-khopranik maintenant que... Je ne vois toujours pas comment... savarar lixéridist...

On comprenait encore une partie des pensées de Scott. Mais Emma avait été conditionnée beaucoup plus vite selon x.

Elle pensait, elle aussi.

Pas comme un adulte, ni comme un enfant. Pas même comme un être humain. Si ce n'est, peut-être, un humain d'un type étonnamment étranger au *genus homo*.

Parfois Scott lui-même avait du mal à la suivre.

Sans Holloway, la vie se fût peut-être rétablie selon une routine presque normale. Les jouets n'étaient plus là pour servir de repères actifs. Emma se plaisait toujours avec ses poupées et son tas de sable, y trouvant des délices parfaitement explicables. Scott se contentait de son base-ball et de sa boîte de chimiste. Ils faisaient tout ce que font les autres enfants et manifestaient en vérité peu de symptômes anormaux. Mais Holloway paraissait être un alarmiste.

Il fit essayer les jouets, avec des résultats plutôt idiots. Il traça des graphiques sans fin, des diagrammes, correspondit avec des mathématiciens, des ingénieurs, d'autres psychologues, et devint tranquillement dingo à tenter de trouver rime et raison à la construction des objets. La boîte elle-même, avec son énigmatique mécanisme, ne dit rien. La fusion avait liquéfié trop de ses éléments en scories. Mais les jouets...

C'est l'élément hasard qui défiait l'investigation. Cela même tombait sous le coup de la sémantique. Car

Holloway était convaincu qu'il n'y avait pas là réellement hasard. Il manquait simplement le nombre voulu de facteurs connus. Nul adulte, par exemple, ne pouvait manœuvrer l'abaque. Et Holloway eut l'esprit de ne pas laisser la chose entre les mains des enfants.

Le cube de cristal restait aussi énigmatique. On y voyait un réseau inorganisé de couleurs, qui se mouvaient parfois. En quoi cela rappelait un kaléidoscope. Mais non influençable par le déplacement ou la rotation. Toujours le facteur incertitude.

Ou plutôt l'inconnu. Le facteur x...

Paradine et Jane, à la longue, finirent par retrouver quelque chose comme la tranquillité, et le sentiment que les enfants avaient été guéris de leur distorsion mentale, maintenant que la cause agissante n'existait plus. Certains des actes d'Emma et de Scotty leur donnaient toutes raisons de cesser de s'inquiéter.

Car les enfants adoraient la nage, la promenade, le cinéma, les jeux, les jouets fonctionnels normaux du secteur espace-temps que nous habitons. Il est vrai qu'ils ne réussissaient pas à venir à bout de certains systèmes mécaniques plutôt troublants qui mettaient en jeu certains calculs. Une petite sphère-puzzle démontable que trouva Paradine, par exemple. Mais lui-même estima ça assez difficile.

Par-ci, par là il y avait des rechutes. L'après-midi d'un beau samedi, Scott se baladait avec son père et tous deux se reposèrent au sommet d'une colline. En bas s'étendait une vallée plutôt jolie.

— Pas mal, hein?... remarqua Paradine.

Scott examina gravement la scène.

— C'est tout faux, dit-il.

— Quoi?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'il y a de faux là dedans?

— Oh...

Scott tomba dans un silence embarrassé.

— Je sais pas.

Les jouets avaient manqué aux enfants, mais pas long-

temps. Emma se reprit la première, mais Scott restait rêveux et rassotté. Il tenait avec sa sœur des conversations inintelligibles et étudiait les gribouillages informes qu'elle écrivait sur le papier qu'il lui apportait. Presque comme s'il la consultait relativement à des problèmes qui le dépassaient.

Si Emma comprenait mieux, Scott avait plus d'intelligence réelle et d'habileté manuelle en même temps. Il construisit un objet avec son mécano, mais n'en fut pas satisfait. La cause apparente de cette non-satisfaction était exactement celle qui soulagea Paradine lorsqu'il aperçut le montage. Bien le genre d'objet que construira un gamin, rappelant vaguement un bateau cubiste.

Un peu trop normal pour plaire à Scott. Il posa à Emma de nouvelles questions, mais pas devant les autres. Elle réfléchit un moment, et fit de nouveaux traits avec un crayon maladroitement empoigné.

— Tu peux lire ça? demanda Jane à son fils un matin.

— Pas exactement le lire... Je peux dire ce qu'elle veut dire. Pas tout le temps, mais presque.

— C'est de l'écriture?

— N... non. Ça ne veut pas dire de quoi ça a l'air.

— Symbolisme, suggéra Paradine par-dessus son café. Jane le regarda, l'œil écarquillé.

— Denny...

Il lui fit un clin d'œil et hocha la tête. Plus tard, lorsqu'ils furent seuls, il dit :

— Ne te laisse pas impressionner par Holloway. Je ne veux pas dire que les gosses correspondent dans un langage inconnu. Si Emma dessine un huit et dit que c'est une fleur, c'est là une règle arbitraire, Scott se la rappelle, et la prochaine fois qu'elle dessine — ou essaie de dessiner le même huit —, voilà.

— Oui, dit Jane, incertaine. Tu as remarqué que Scott n'arrête pas de lire, ces temps-ci?

— J'ai remarqué. Rien d'inhabituel, pourtant. Ni Kant ni Spinoza.

— Il s'abrutit, c'est tout.

— Ben, moi aussi à son âge, dit Paradine.

Et il s'en fut à ses cours du matin. Il déjeuna avec Holloway, ce qui devenait une habitude quotidienne, et lui parla des tentatives littéraires d'Emma.

— J'avais raison de parler de symbolisme, Rex?

Le psychologue acquiesça.

— Tout à fait raison. Notre propre langage n'est plus qu'un symbolisme arbitraire. Tout au moins dans ses applications. Regardez.

Sur la nappe, il dessina une ellipse très étroite.

— Qu'est-ce que c'est?

— Vous voulez dire qu'est-ce que ça représente?

— Oui. Qu'est-ce que cela vous suggère? Cela pourrait être une représentation grossière de quoi?

— Des tas de choses, dit Paradine. Le bord d'un verre. Un œuf sur le plat. Un pain. Un cigare.

Holloway ajouta à son dessin un petit triangle, la pointe accolée à une extrémité de l'ellipse. Il regarda Paradine.

— Un poisson, dit l'autre instantanément.

— Notre symbole familier du poisson. Sans nageoires, sans yeux, sans bouche, il est reconnaissable, parce que nous avons été conditionnés de façon à identifier cette forme particulière avec notre image mentale du poisson. La base d'un rébus. Un symbole, pour nous, signifie bien plus que ce que nous voyons effectivement sur le papier. Qu'y a-t-il dans votre esprit lorsque vous regardez ce dessin?

— Eh bien... un poisson.

— Continuez. Que voyez-vous?... Allez-y!...

— Ecailles... dit lentement Paradine, l'œil dans le vague. Eau. Ecume. Un œil de poisson. Les nageoires. Les couleurs.

— Ainsi le symbole représente beaucoup plus que le concept poisson. Notez qu'il s'agit d'un nom, non d'un verbe. Il est plus difficile d'exprimer des actions par des symboles, vous savez. Quoi qu'il en soit, retournez le processus. Supposez que vous vouliez symboliser quelque nom concret... disons *oiseau*. Dessinez-le.

Paradine dessina deux arcs liés, la concavité vers le bas.

— Le dénominateur commun, approuva Holloway. La tendance naturelle à simplifier. Surtout quand un enfant voit quelque chose pour la première fois et dispose de peu de modèles de comparaison. Il tente d'identifier la chose nouvelle à ce qui est déjà familier. Vous avez remarqué comment les enfants dessinent l'Océan ?

Sans attendre une réponse, il poursuivit :

— Une série de pointes aiguës. Comme la ligne oscillante d'un sismographe. La première fois que j'ai vu le Pacifique, j'avais à peu près trois ans. Je me le rappelle très clairement. Ça avait l'air... incliné. Une plaine plate, inclinée. Les vagues étaient des triangles réguliers, la pointe en l'air. C'est-à-dire, je ne les *voyais* pas stylisées de cette façon, mais plus tard, en me les rappelant, il fallait que je trouve quelque standard familier de comparaison. Ce qui est la seule façon de former le concept d'une chose entièrement nouvelle. L'enfant moyen tente de dessiner ces triangles réguliers, mais sa coordination est faible. Il obtient un sismogramme.

— Et tout ça signifie que ?

— Un enfant voit l'Océan. Il le stylise. Il dessine une certaine représentation, symbolique, pour lui, de la mer. Les gribouillis d'Emma peuvent être, eux aussi, des symboles. Je ne veux pas dire que le monde a, pour elle, un aspect différent — plus clair, peut-être, plus contrasté, plus vif, avec un affaiblissement de la perception au-dessus de son niveau visuel. Ce que je veux dire, c'est que ses processus mentaux sont différents, qu'elle traduit ce qu'elle voit en symboles anormaux.

— Vous croyez toujours...

— Oui, je le crois. Son esprit a été conditionné de façon inhabituelle. Peut-être est-ce qu'elle décompose ce qu'elle voit en éléments simples, évidents, et y trouve une signification que nous ne pouvons comprendre. Comme l'abaque. Elle y a vu un fil conducteur bien que pour nous ce soit le hasard intégral.

Paradine décida brusquement d'en finir avec ces déjeu-

ners en compagnie d'Holloway. L'homme était un alarmiste. Ses théories se faisaient plus fantastiques que jamais et il saisissait tout ce qui, applicable ou non, pouvait les étayer.

Plutôt sardoniquement, il dit :

— Voulez-vous dire qu'Emma communique avec Scott dans un langage inconnu ?

— Au moyen de symboles pour lesquels elle ne dispose pas de mots. Je suis certain que Scott comprend une bonne partie de ces gribouillages. Pour lui, un triangle isocèle peut représenter n'importe quel facteur; pourtant sans doute un nom concret. Un homme qui ne sait rien de la chimie comprendrait-il ce que veut dire H^2O ? Se rendrait-il compte que ce symbole peut évoquer une image de l'Océan ?

Paradine ne répondit pas. Il préféra rapporter à Holloway la curieuse remarque de Scott que le paysage, de la colline, paraissait tout faux. Un instant après, il regretta cette impulsion, car le psychologue repartit de plus belle :

— Les processus mentaux de Scott aboutissent à un total qui n'est pas égal à celui de ce monde. Peut-être attend-il de façon inconsciente de voir le monde d'où proviennent ces jouets.

Paradine cessa d'écouter. Assez, c'est assez. Les gosses se portaient comme des charmes et le seul facteur résiduel de trouble, c'était Holloway lui-même. Ce soir-là, pourtant, Scott manifesta un intérêt, plus tard significatif, pour les anguilles.

Il n'y a rien d'apparemment nocif dans l'histoire naturelle. Paradine expliqua les anguilles.

— Mais où est-ce qu'elles pondent ? Pondent-elles ?

— C'est encore un mystère. On ne connaît pas leurs terrains de reproduction. Peut-être la mer des Sargasses, ou les profondeurs, où la pression peut les aider à évacuer les petits.

— C'est drôle, dit Scott, profondément absorbé.

— Les saumons font plus ou moins la même chose. Ils montent les rivières pour le frai.

Paradine détailla. Scott était fasciné.

— Mais c'est *juste*, papa. Ils sont nés dans la rivière, et quand ils savent bien nager, ils vont à la mer. Et ils reviennent pour pondre, hein?

— Exact.

— Seulement ils ne devraient pas revenir, médita Scott. Ils enverraient juste leurs œufs...

— Il faudrait de bien longs oviductes, dit Paradine, qui plaça quelques remarques pertinentes sur l'oviparité.

Son fils ne s'en satisfit pas entièrement. Les fleurs, dit-il, envoient leurs graines très loin.

— Elles ne les guident pas. Et bien peu trouvent un sol fertile.

— Mais les fleurs n'ont pas de cerveau. Papa, pourquoi les gens vivent-ils *ici?*

— A Glendale?

— Non... ici... tout ensemble. C'est pas tout ce qu'il y a, je parie.

— Tu veux dire les autres planètes?

Scott hésitait.

— Ça, c'est qu'un morceau de... du tout entier. C'est comme le fleuve que remonte le saumon. Pourquoi les gens ne descendent pas vers l'Océan quand ils sont grands?

Paradine se rendit compte que Scott parlait au figuré. Il éprouva un froid bref. Le... l'Océan?

Les jeunes de l'espèce ne sont pas conditionnés de façon à vivre dans le monde plus complet de leurs parents. Suffisamment développés, ils pénètrent dans ce monde. Plus tard, ils se reproduisent. Les œufs fécondés sont enterrés dans le sable, tout en haut du fleuve, où, à la fin, ils éclosent.

Et ils apprennent. L'instinct seul est fatalement lent. Spécialement dans le cas d'une espèce particulière, incapable de s'adapter à ce monde, de se nourrir, de boire ou de survivre à moins que quelqu'un n'ait pourvu, prévoyant, à ces besoins.

Les jeunes, nourris et soignés, survivront. Ce seront des couveuses et des robots. Ils survivront, mais ne sau-

ront pas redescendre le fleuve, jusqu'au monde plus vaste — à l'Océan...

Aussi, doit-on les instruire. Les entraîner. Les conditionner de diverses façons.

Sans douleur, subtilement, de façon discrète. Les enfants adorent les jouets qui font des choses — et si ces jouets instruisent en même temps...



A la fin de la seconde moitié du XIX[e] siècle, un Anglais se reposait assis sur la rive herbeuse d'un cours d'eau. Une très petite fille était étendue près de lui, regardant le ciel. Elle avait lâché un jouet curieux avec lequel elle venait de s'amuser, et murmurait une petite chanson que l'homme écoutait d'une oreille distraite.

— Qu'est-ce que c'est que ça, ma chère? demanda-t-il enfin.

— Une chose que j'ai inventée, tonton Charles.

— Rechantez-la, voulez-vous?

Il tira un carnet de sa poche. La fillette obéit.

— Cela veut dire quelque chose?

Elle acquiesça.

— Oh, oui. Comme les histoires que je vous raconte, vous savez.

— Ce sont de merveilleuses histoires, ma chère.

— Et vous les mettrez dans un livre, un jour?

— Oui, mais je suis obligé de les changer pas mal, sinon personne ne comprendrait. Mais je crois que je ne changerai pas votre petite chanson.

— Il ne faut pas. Si vous la changez, ça ne veut plus rien dire.

— En tout cas, je ne changerai pas cette strophe, promit-il. Qu'est-ce qu'elle signifie?

— C'est le chemin pour sortir, je crois, dit la fillette incertaine. Je ne suis pas sûre encore. Mes jouets magiques me l'ont dit.

— Je voudrais connaître cette boutique de Londres où l'on vend ces jouets merveilleux!

— C'est maman qui me les avait achetés. Elle est morte. Papa s'en moque.

Elle mentait. Elle avait trouvé les jouets dans une boîte, un jour, en s'amusant près de la Tamise. Et certes ils étaient merveilleux.

Sa petite chanson... Tonton Charles pensait que ça ne voulait rien dire. (Ce n'est pas mon vrai oncle, parenthésa-t-elle. Mais il est gentil.) La chanson voulait dire des tas de choses. C'était le chemin. Elle ferait ce que ça disait, et alors...

Mais elle était déjà trop âgée. Jamais elle ne trouva le chemin.



Paradine avait laissé tomber Holloway, Jane le prenant en grippe, chose assez naturelle puisqu'elle désirait pardessus tout que l'on calmât ses craintes. Scott et Emma se comportant maintenant normalement, Jane se sentait satisfaite. C'était un peu se payer d'espoir — et Paradine n'y pouvait souscrire entièrement.

Scott continuait à soumettre des machins à l'approbation d'Emma. D'ordinaire, elle secouait la tête. Parfois elle semblait dubitative. Très rarement elle donnait son accord. Il y avait une heure de laborieux et fol griffonnage sur des bouts de papier, et Scott, après avoir étudié les notes, arrangeait et réarrangeait ses cailloux, ses éléments de machinerie, ses bouts de bougie et autres cochonneries. Chaque jour la bonne nettoyait tout ça et chaque jour Scott recommençait.

Il condescendit à donner quelques explications partielles à son père troublé qui ne voyait à ce jeu aucun sens.

— Mais pourquoi ce caillou-ci?

— Il est dur et rond, p'pa. Il *faut* qu'il soit ici

— Celui-là est dur et rond aussi.

— Oui, mais celui-là, il y a de la graisse dessus. Quand tu es déjà arrivé aussi loin, tu ne peux plus *voir* une chose si elle est seulement dure et ronde.

— Qu'est-ce qui vient après? La bougie?

Scott parut dégoûté.

— C'est vers la fin, ça. Ensuite, c'est l'anneau de fer.

Ça ressemblait, pensa Paradine, à une piste de boy-scout dans les bois, à des repères dans un labyrinthe. Mais ici encore le facteur hasard. La logique canait — la logique familière — devant les raisons qu'avait Scott d'arranger ainsi son fatras.

Paradine sortit. En se retournant, il vit Scott tirer de sa poche un papier froissé et un crayon et se diriger vers Emma, accroupie, méditative, dans un coin.

Bon...

Jane déjeunait avec oncle Harry, et par ce brûlant après-midi de dimanche, rien à faire d'autre que lire les journaux. Paradine s'installa à l'endroit le plus frais qu'il put trouver, un Collins en main, et se perdit dans les illustrés.

Une heure plus tard, un piétinement, au premier, le tira de sa somnolence. La voix de Scott, exultante, criait :

— Ça y est, Prune! Viens!...

Paradine se leva d'un bond, rembruni. Comme il traversait le hall, le téléphone se mit à sonner. Jane avait dit qu'elle appellerait.

Il avait la main sur le récepteur quand Emma gloussa de délices. Paradine grimaça. Que diable se passait-il là-haut?

Scott glapit. « Regarde! Par là!... »

Paradine, mâchant à vide, les nerfs ridiculement tendus, oublia le téléphone et galopa en haut. La porte de la chambre de Scott était ouverte.

Les enfants s'évanouissaient dans l'air.

Ils s'en allaient en fragments, comme une épaisse fumée dans le vent, comme un mouvement dans un miroir torse. La main dans la main, ils allaient dans une direction que Paradine ne put comprendre, et tandis qu'il restait, les yeux perdus, sur le seuil, ils disparurent.

— Emma... dit-il la gorge sèche. Scotty!

Sur le tapis gisait un réseau de marques... des cailloux, un anneau de fer... fatras. Un réseau sans logique. Une feuille de papier froissée vola vers Paradine.

— Les gosses... où êtes-vous? Ne vous cachez pas!... Emma! Scotty!

En bas, la sonnerie monotone et aiguë du téléphone s'interrompit. Paradine regarda le papier qu'il tenait.

Une page arrachée à un livre. Il y avait des notes marginales et interlinéaires, de l'écriture dénuée de sens d'Emma. Une strophe de vers était si soulignée et truffée de gribouillages qu'elle semblait presque illisible, mais Paradine connaissait bien *Alice* et *la Traversée du Miroir*. Sa mémoire lui fournit les mots...

Lfut bouyeure et les filuants toves
Gyrèrent et bilbèrent dans la loirbe..
Tout smouales étaient les borogoves
Et les dcheux verssins hurliffloumèrent...

Stupide, il se dit : Humpty Dumpty l'a expliqué. Une loirbe, c'est la zone d'herbe autour d'un cadran solaire. Un cadran solaire. Le temps... ça avait quelque chose à voir avec le temps. Il y a longtemps, Scotty m'a demandé qu'est-ce que c'est qu'une loirbe. Symbolisme.

— Lfut bouyeure...

Une formule mathématique parfaite, donnant toutes les conditions requises sous forme de symboles que les enfants avaient fini par comprendre. Les toves devaient être filuants — la graisse — et placés selon un certain ordonnancement, de façon à gyrer et à bilber...

Démence!

Mais non... ce n'avait été démence ni pour Scotty ni pour Emma. Ils pensaient autrement. Ils raisonnaient selon la logique X. Ces notes faites par Emma sur la page... elle avait traduit les mots de Lewis Carroll en un langage que Scott et elle-même comprenaient.

Le facteur hasard signifiait quelque chose pour les enfants. Ils avaient rempli les conditions de l'équation temps-étendue...

Et les dcheux verssins hurliffloumèrent.

Paradine, dans sa gorge, entendit un bruit bizarre. Il regarda l'étalage affolant sur le tapis. S'il pouvait le suivre, comme les gosses... mais non. Le trajet n'avait pas de sens. Le facteur hasard le terrassait. Il était conditionné selon Euclide. Et même en devenant fou, il ne pourrait pas. Ce serait la mauvaise espèce de folie.

Maintenant, son esprit cessait de penser. Mais dans un instant, la période d'horreur incrédule ferait place à...

Paradine froissa la feuille dans ses doigts.

— Emma!... Scotty... dit-il d'une voix morte, comme s'il ne pouvait attendre de réponse.

Le soleil se glissait par les fenêtres ouvertes et brillait sur la fourrure dorée de monsieur Ours. En bas, le téléphone se remit à sonner.

LA POÉSIE DE PIERRE ALBERT-BIROT

par ANDRÉ LEBOIS

Albert-Birot a pris aux philosophies ce qu'elles apportaient de libérateur : à Schopenhauer son monde comme représentation; à l'idéalisme total d'un Berkeley son refus d'obéissance à la tyrannie du réalisme; à Hegel ses tendres ménages de contradictoires, son *a* qui peut être *non-a*. Et, bien entendu, il repousse les catégories kantiennes de l'espace et du temps, ces murs de notre cachot. Aussi le cinéma lui parut-il, voici trente ans, consacrer la libération définitive de l'art et de l'esprit. Il ignore que la camera sera bientôt prisonnière de mainte servitude et de nouveaux poncifs, celui qui intitule : *2 + 1 = 2*, ou *La septième dimension*, les drames-poèmes qu'il destine au mur blanc. Il rejettera toutes contraintes artificielles; capable d'écrire une ballade et des sonnets pour Hélène, il dédaigne pourtant les hochets, colifichets et amulettes de la prosodie, « petites combinaisons de sauvages ». Rémy Floche compare ce que Valéry nommait les gênes exquises du vers à

> Ces sortes de jupes en jonc et à roulettes dans lesquelles on entre les enfants jusqu'aux aisselles pour leur apprendre à marcher. Petite invention très commode quand on ne sait pas mettre un pied devant l'autre, mais qui serait bougrement embarrassante pour jouer au football.

Lui, l'enfant sauvé, joue au football, non au golf; il ne jalonnera pas son terrain des chausses-trappes de la ponctuation. Il n'y en a pas dans la *Prose de sainte Eulalie* ni dans la *Vie de saint Léger :* ces artisans-là n'ont pas coupacé la masse poétique; fi d'une Minerve hachée menu, du poème en petits morceaux. Vive le chatoiement continu des surprises au fil de fraîcheur d'un courant libre, qui va vers la joie du bondieu!



Préserver l'enfance ne se justifie en effet que si c'est le moyen de conquérir la joie. Tous les jours et partout. Notre esprit est une palette. Mais nous sommes des barbouilleurs. Sinon nous tirerions l'éclair des sépias les plus moroses, la véronique des terres de Sienne les plus brûlées. La muse hante le coron et le ballast autant que l'ubac ou l'estuaire :

Mais parfaitement la Poésie
Prend l'autobus et le métro
Elle monte même quand c'est complet
En surcharge
Comme les gardiens de la paix

N'y a-t-il pas le doux réel délectable au gourmet? Les jardins, ces poèmes où l'on se promène les mains dans les poches, les bouches, décoratives fleurs au pochoir qui font très bien sur un visage, la féerie impressionniste du marché, biftecks tranches de vie, poissons tout nacre, et « le présent crémeux des clairs envahisseurs normands voués à l'Arbre et dieux du beurre », et la pomme dans laquelle on trouve Eve qui rêve, la cave d'où, vin ou charbon, c'est toujours du soleil que l'on remonte. Je prise fort la grande sagesse de cette courtoisie, cette déférence à l'égard de l'objet si euphoniquement dit *usuel,* de la chose en apparence la plus dénuée de prestiges. Toute indignation, toute indifférence deviennent blasphèmes. Il faut dire oui. Ainsi soit-il. *Sic.* Albert-Birot, en pleine guerre, janvier 1916, nomme *Sic* la revue qu'il fonde. Les initiales des mots *Sons Idées Couleurs,* entourées d'un cadre en F (Forme et Force) disent en latin oui à la vie, affirment déjà qu'il faudra rebâtir. Et tant pis si *Dada,* de Tzara, n'est pas deux fois le oui du pays où boivent les loups. Haro sur les contre-courants :

Inspire à tous ces contres
Une rage du pour
C'est la droite au ciel
Et tu tiens la clef des champs

Ne t'en prends qu'à toi si tu sens ta misère, si tu en es réduit à chausser les chaussons de lisière de l'espérance, fabriqués dans la prison des demains : tu n'as pas su fermer tes paumes sur tant de trésors. Pierre mènera sa quête de joie tout le long de l'eau et de l'an; il dira posément « ce que broient les heures Ces moulins à vent ». Dans *le Cycle*

des douze poèmes de l'année, il trouve un mot aimable pour les mois les plus grognons. Bref, il est amoureux à chaque instant de toute la Terre, personne magnifique, toute en ventre, quarante mille kilomètres de tour de hanches et l'on en est fou. Et « chaque chose vue m'a donné de soi, coït à double face » ; et il y a, toujours à portée, la joie de l'art.

De tous les arts. Peintre, sculpteur, ébéniste, antiquaire, imprimeur, Albert-Birot grave, en tête de *Grabinoulor,* un acide portrait de l'auteur; il peut noter, pour le 16e et le 18e *Poèmes à l'Autre Moi,* une sorte de plain-chant sans barres de mesure à la Satie et cultiver le chromatisme tout comme un autre. Maître de la magie typographique, il sait faire « de cette chose ordinaire écrite n'importe comment sur des feuilles de papier, cette chose extraordinaire qui semble au-delà et sacrée : un livre ». Il loue Zadkine pour un bronze ému, la dame à la chair de cuivre, « femme temple et déesse qu'il t'a plu d'offrir à l'espace Afin de l'embellir. » A l'éternel à-quoi-bon de la paresse et du découragement, il réplique avec la conviction d'Eupalinos ou d'Amphion :

Et que bâtirons-nous sur cette pierre
Des théâtres et des tombeaux
C'est déjà beau

Et le premier des arts reste celui du vocable. Il ne s'agit pas du roulement à billes des mots à engrenages, cher aux plumitifs mécaniques condamnés à vivre tout plat couchés au milieu des adjectifs. Mais du cri de l'homme debout qui fait lever le soleil en disant il fait jour. Nul plus que Pierre n'a cru au pouvoir incantatoire du mot : énoncez la formule, et vous voici invulnérable, ou aimé, ou guéri; voici le guéret fertilisé, le bétail prospère, l'averse à volonté, la pluie d'aérolithes, le miraculeux désordre. Missouri et Mississipi, l'on dit, et voici, l'on glisse sur leurs eaux. Et quel plaisir au lever hors des rêves effilochés, lorsque l'on se reconnaît presque celui qui s'était couché, de se répéter, répéter, tourner, moudre non « la pénultième est morte », mais

En tout léger dans l'épais de sa tête sans y tracer ni l'image ni le son ni le mot
Rio de Janeiro Rio de Janeiro Rio de Janeiro Rio de Janeiro Rio de Janeiro

★

J'ai dit enfance. J'ai dit joie. Il reste à dire l'amour. Sous toutes ses formes. Les plus touchantes sont la pitié, la fraternité, l'amitié. Au début d'*Image, premier drame tragique* (1924), à l'orée de la sage quarantième année, le poète indique le tournant :

C'est maintenant que je vais penser à la douleur des hommes
Parce que les hommes ont aussi de la douleur
Et avant je n'en savais rien

Tout à son rire, Grabinoulor, l'homme le plus heureux de la terre, n'avait pas vu les lugubres dimanches, quand « le monde est comme un bateau qui a coulé »; pas entendu battre « le cœur qui officie tout seul dans son église abandonnée »; pas demandé quand on donnerait au nain les cinquante centimètres qu'on lui doit. Il connaît maintenant les risques à courir pour obéir aux impératifs non écrits : « L'espérance est sous mon chapeau Et pourtant il faut saluer ce mort ». Lui qui avait franchi l'autre guerre, l'arme à la bretelle et le masque à gaz en sautoir, sur le tapis volant des chroniques de *Sic*, le 6 octobre 1939 il porte son chef à deux mains comme un saint Denis hormis le sang, et le cogne aux murs de l'angoisse universelle :

A quand la fin de la guerre
A quand la fin de la guerre
A quand la fin de la guerre

Il saisit aujourd'hui tout le tragique de la fin d'un jour quelconque sur la rue malheureuse comme les pavés, du 14 juillet le plus illuminé d'oiseaux, de cafés et de femmes, (« Dansera bien qui dansera le dernier »), de la plus humble idylle, celle de ses parents, exigée par quel vouloir-vivre qui serait lui, Pierre?

Tu n'étais pas né personne n'en savait rien
Te rappelles-tu ce néant-duvet trou-insouvenance
Ce doux-mou cette paix qu'on est quand on n'est pas né
Au n° 20 d'une rue jouait à la poupée ta mère
Dans les rues d'une ville ta mère était une écolière
Ailleurs qui sait dans les rues d'une ville ton père
Etait un écolier poches bourrées bourrées de billes
Petite robe Jésus et bien petit jupon côté des filles
Bien petite culotte souliers galochants côté garçons
Et tu attendais attendais possible couleur de l'air
Le jour où le garçon aux yeux d'orient allait dire au pur ovale

Bonjour mademoiselle qui rougirait un oui monsieur du bout des
[doigts
Et tu avais peur qu'ils n'arrivent jamais à ce premier bonjour
Tant de-ci de-là ils zigzaguaient à contre-temps
Mais toi vraiment avais-tu très peur que le destin fît une erreur
Et que ta propre tragédie des profondeurs nuptiales ne se jouât
[jamais

Dans un banquet mensuel il retrouve ses amis, mais je je n'ai retrouvé dans aucun ouvrage sur Apollinaire les poèmes qu'Albert-Birot lui a consacrés. Le *Poème anecdotique pour servir à l'histoire littéraire de notre temps* précise la genèse des hydropiques *Mamelles de Tirésias.* Il faut citer in extenso *Ma main amie :*

Oui il y a eu peut-être un cadavre avec des fleurs dessus
Lui qui aimait tant les ballets russes les obsèques auront lieu
Je veux vivre je veux vivre les obsèques auront lieu mercredi
C'est un rire assassiné il y a du noir qui grimpe et du soleil qui
[regarde
Il est trop lourd pour les quatre hommes celui qui avait des ailes
Et des bottes et puis le souvenir est une cloche d'or
Qui sonne pour les vivants et peut-être aussi pour les morts
Les maisons se sont inclinées la terre s'est entr'ouverte et puis
On a fermé la porte et on a illuminé pour fêter l'arrivée des rois
Il faut que vous sachiez l'histoire du cubisme et nos drapeaux
[sont en berne
Et les pierres polies et les métaux étincelants te chanteront à
[la terre
Et les cœurs des poètes seront à nouveau pavoisés pour fêter ta
[résurrection
Et ceux qui ne sont pas nés encore seront à ces anniversaires
Quand nous n'y serons plus n'est-ce pas Guillaume Apollinaire
Que tu as trouvé très beaux les soldats bleus qui ont présenté les
[armes
Quand tu es sorti de chez toi et que chacun s'est découvert

Le poignant *Poème au mort,* sinistre dès la dédicace, trois lettres grassement noires *A G K* en triangle, fait parler le catafalque même, dont il affecte la forme, semblable au hall propulseur des gares ou des garages :

...Je passe ma vie dans les églises ces gares silencieuses d'où les trains partent pour le ciel Hommes n'ayez pas peur de moi Ne me haïssez pas quand vous êtes couchés sur moi vous êtes plus haut que les autres Je suis un piédestal un piédestal noir il est vrai mais d'où l'on voit de haut si vous saviez comme l'on voit de haut quand on est couché sur moi O si vous saviez vous les hommes qui aimez tant à voir de haut N'ayez pas peur du noir Les trains invisibles partent pour le ciel toutes les secondes Montez Etendez-vous Ce sont des sleepings-cars Je suis le quai de départ Je suis noir Je suis noir C'est un long tunnel comme le

désespoir Mais il débouche dans la clarté où vient d'arriver Guillaume Apollinaire

Le calligramme intitulé *Offrande* est à deux voix et à deux directions; de la terre surgissent de souples lianes, toutes fleuries des astéries crépitantes de Ruggieri; du ciel tombent en nappe de rayons les consolations de Guy autrefois au galop :

Qu'as-tu fait poète depuis que tu n'es plus avec nous
Le soleil est toujours devant moi ton soleil Monégasque
Qui sait presque l'Italien je t'ai cherché sur les terrasses parce
[qu'il y avait de la lumière
Et le train a sifflé et s'est arrêté et tu n'es pas arrivé et les ter-
[rasses se sont bien attristées
Ce que j'écris sort de la terre tiges de fleurs tropicales feux d'arti-
[fice de la nature poèmes de la terre
Et pourquoi mon poème ne serait-il pas un feu d'artifice puisque
[le poète est un maître artificier
Et je sais que tu aimais les belles fusées qui fleurissaient la guerre
[où tu fus presque tué
Je voudrais bien que tu me dises tous les poèmes que tu aurais
[pu faire depuis le jour
Où nous avons laissé ton cercueil en chêne au soleil du cimetière
Pour nous vers toi nous lançons nos bouquets de fusées éclairantes

Et le poète aérien météore répond du haut de la coupole :

Je suis la nouvelle
Etoile qui vient de s'allumer
Dans le Ciel des Poètes mon nom pour
La Terre fut Guillaume Apollinaire vous
Mes amis qui me regardez du fond de votre amour de l'art dites-
[moi si je suis
Parmi les plus belles chantez chantez pour moi à pleine voix
[car les
Chants des Poètes pour le poète sont agréables à son âme étoilée
Et toute la joie que lui donnent vos voix la font de
Plus en plus brillante quand j'étais un homme vous aimiez mes
Poèmes que vous trouviez plus beaux que les plus belles villes
[maintenant
Et toujours aimez ma lumière qui vous les
Redira avec ma voix et ma figure et la
Couleur de mes yeux et ma lumière
Vous dira encor d'autres
Poèmes inconnus

Mort, où est ta victoire, si de tels dialogues peuvent s'instaurer après ton passage? L'indifférence des hommes est bien pire, qui laisse s'étioler ces paroles dans la nuit des recueils jamais ouverts. Elles devraient s'épanouir dans la mémoire des amants du verbe. Et les amants innombrables de Paris,

peuvent-ils ignorer que Pierre est un des plus sincères et exquis parmi les prêtres de la déesse? « La ville qu'on a dans la peau La ville qui sent l'homme La ville grise où je travaille avec mes mains La ville nourricière où j'ai eu vingt ans. » La belle anthologie de chez Mermod : *Paris, peintres et écrivains* aurait bien dû insérer *Le Poème Parisien* qui figure dans *La lune ou le Livre des Poèmes.* Il contient la peine quotidienne du « petit homme mécanique » qui quatre fois le jour prend le métro aux quatre mêmes heures « Maine et Marbeuf Marbeuf et Maine », arpente trottoirs étroits, artères enceintes, pavés hargneux qui font peur à ses pieds. On voudrait fuir :

Beausoleil Monte-Carle et Monaco
A gauche c'est l'Italie en face c'est la Corse

Mais on n'emporte pas Paris de Mai à la semelle de ses escarpins : mieux vaut l'avoir aux lèvres comme une cigarette :

O les belles volutes bleues que fait Paris dans les jardins
de ma paix où j'aspire le frais de mon poème-cascade...

La ville serait bien ingrate si elle n'apprenait à connaître en Albert-Birot un de ceux qui l'ont le plus aimée, le mieux comprise, depuis Baudelaire.

DIX POÈMES A LA MER

par PIERRE ALBERT-BIROT

I

La frange de ce poème flotte au vent que soufflent les âges ces ornement du temps
Laisse les oiseaux à leurs ailes qu'ils soient blancs ou bleus ne les prends pas sur ton doigt
Tu n'as rien à dire aux oiseaux toi qui veux parler d'espace monte plutôt sur les chevaux de bois
Là c'est cent fois le tour du monde à l'ombre et au soleil grand-père de l'Histoire
Au revoir au revoir et même adieu cavalier blanc coureur infatigable des cinquante-deux ciels
Il est parti il est parti voilà ce qu'on appelle un beau voyage malheur à qui ne fait que le rêver
Ohé Ohé m'entends-tu Ohé Ohé je t'entends je t'entends mais autant en emporte le vent
Vent vent vent en avant court devant vent vent vent cours dedans en route avec le vent
Hou hou hououououou il passe il passe il va comme le vent hououououououououououou
C'est la tempête c'est l'ouragan voluptueux enfer hououououou vent dans le vent
Je t'entends je t'entends hououououou les printemps les printemps vent vent au vent
Et le jour et l'heure haha que dis-tu haha autant en emporte le vent qui m'emporte devant
Et lui et toi et moi haha hououououououououou hahaha en route en route avec le vent

Et l'âge et l'âge haha haha haha au feu au feu au feu au vent au vent au feu du vent
Houououououououououou et l'amour et l'amour haha haha haha tempêtes et ouragans au vent au vent
Et la Mort hahahahaha et ris-donc houououououououou vent vent autant en emporte le vent

II

Tous ces grands arbres qui vous regardent on n'est pas chez soi près d'eux
Un beau cerveau n'est pas fait pour habiter les paysages ces pages de verdure
Ah que faire chers hommes de tout ce chaos du bondieu qui nous reste sur les bras
Avec ses bêtes ses bruits d'oiseaux et son soleil sauvage qui n'est pas là pour nous
Homo homo prends garde aux paysages ils vont te prendre dans leurs bras de bois
Homo homo gare gare à l'odeur des vaches cornes t'en pousseront et poils partout
Homo homo gare aux fruits pendant aux branches ils sont pour bec et non pour bouche
Les tiens naissent à part en des corbeilles de fil d'argent ou sur des coupes de Sèvres
Fini tous les sentiers sous bois les pieds dans l'herbe et les baisers aux sources de Narcisse
Cher homme il n'est pour toi de source honnête que le foudre qui remplit tonneaux et bouteilles
Mais ne parle pas des champs de vignes ça c'est encor du paysage et non du vin
Ohé chers hommes balayons tous les cocoricos et les cotcotcodètes et les hihans hihans
Et les i ii iii iiiiii que les hommes-gorilles ont nommé charmes des champs
Messieurs messieurs ne vivons pas ainsi dans les désordres de naissance nettoyons la planète

Cirons-la cirons-la que Terre soit un miroir renvoyant partout l'homme à l'homme
Ne sera-ce pas assez quand nous serons ainsi chez nous que le sol reflète encor le Ciel

III

Manquerait-il à l'Univers ce poème que je vais inventer si je ne l'inventais pas
Hé hé rien qu'à ce premier vers l'Univers a tremblé et le Ciel ce vieil ami en a pâli
Je te dis moi que l'Univers vit des poèmes que les poètes font de lui jour et nuit
Hahahahaha qui rit ainsi qui rit par-ci qui rit par-là hahaha est-ce l'Univers ou toi
Tant de feux belle affaire que seraient-ils ces tout petits si poètes n'en faisaient des étoiles
Hahahahaha de simples mondes lourds et tournants tout croisillés de vos mathématiques
Objets hahahaha d'Observatoire empêtré de sa grosse lunette au petit œil de l'astronome
Et gloire au physicien spectralomane qui va crier bientôt allo allo sur Alpha du radium
Et du fer et du plomb hahahahahaha et en avant le système métrique mètres cubes et tonnes
Car il s'agit de savoir et vous m'entendez bien ce qu'il pèse ce qu'il pèse ce brillant Univers
O physicien apporte ton spectroscope et dis-moi dis-moi si mes poèmes ont de beaux spectres
Je veux de belles raies qu'importe qu'elles parlent or ou zinc métaux minéraux ou gaz
Et passe-les aussi aux rayons X il faut savoir il faut fouiller haha l'état de leurs os
Et toi cousin mathématicien essaie donc de les mettre en équations essaie tu verras bien
Et pourquoi bel astronome n'en chercherais-tu pas un soir avec ton grand équatorial
Hahahahaha puisque ta lunette géante découvre là-haut des mondes elle y verra peut-être ce poème

IV

L'Eté géant nous chante son grand air on voudrait s'engouffrer vivant dans la lumière en fleur
Et vivre d'elle et se remplir d'espace mais il faut tout laisser perdre et dire à l'Eté qu'on n'a pas le temps
Hommes sont là tout autour avec des lois barbelées et des chiffres des chiffres qui font dresser les cheveux sur la tête
L'Eté! L'Eté! ce n'est pas une raison pour rire au nez des chiffres et se mettre à danser la joie des sept couleurs
Soupire soupire fils du Soleil tu es d'abord fils d'homme et c'est lumière d'homme qui doit être ton bel Eté
Si beau que soit l'Eté du Ciel tes députés entre quatre murs font des lois des lois à la sueur de leur beau front
Des lois des lois qui paraîtront à l'Officiel avec des chiffres des dates et des âges et tu voudrais être d'espace
Espace qu'est-ce à dire il n'en est point à l'Officiel pas plus que dans le prix du pain mie acariâtre et sans espoir
Si bien qu'arrivé à moitié du poème on n'est pas foutu d'aller plus loin on a cassé sa lyre sur le prix du pain
Muse est en kilos de pommes de terre et la rime si l'on en avait serait toujours en eur à cause de percepteur
Et pourtant l'Eté géant chante toujours son grand air mais il chante le géant pour pauvres gens à cul de plomb
Avec un cul comm'ça on ne peut pas perdre la tête et la retrouver une heure après avec un poème dedans
On se surprend même à dire merde au Soleil et quand Apollon entend ça il regrette le dieu d'être si beau
Et dit voilà où ils en sont eh oui voilà où nous en sommes au dernier mot c'est notre ultime fleur de rhétorique
Allons poète prends ton luth encor deux vers sans pieds ni cœur et pourtant l'o est entré dans l'e
Mais dis-donc après tout bel Eté si chantant tu fais peut-être passer les poètes comme tu fais passer les couleurs

V

Oui grand oui beau rêve être heureux comme un ballon qui monte
Il ne sait faire que ça oui oui oui mais il le fait si bien oh oui
Quelle admirable leçon oui oui oui oui oui nous donne ce simple sac de soie
Lâchez tout oui oui oui et l'on est cet aimable sphérique amoureux d'infini
Oui oui oui penauds sont les sacs de sable avachis qui vont se rendormir
Cependant qu'on s'en va tout zéro dans l'éternel oui oui oui tout zéro
On monte on monte zéro dans zéro on se sent fondre dans l'ovalité
Oui est ovale oui oui oui et la joie aussi est ovale ovale ovalité
Oui oui oui oui oui et mort aussi est ovale aimable ovalité du néant
Silencieuse immortalité du néant à bras ouverts oui oui grands ouverts
Oui oui comme tout ce qui n'existe pas elle a fondu dedans l'ovalité
Ni froid ni chaud oui oui oui tiédeur ovale tiédeur ivresse de la zéroïté
Oui oui oui ah pour ça oui ovale aussi chère âme chère anème anémité
Ovale anémité néante ovalité oui oui oui beau rien et fleur de tout
Ah non non non ni être ni fleur ni floralité qui a dit non non non?
Ce non ce non boulet a crevé le ballon et d'immortelle ovalité retombe en plein devant la Chambre des Députés rectangulaire

VI

Ombre et lumière belle vie de silence on a peur de faire du bruit en y pensant
Quelle paix dans leur partage du monde tu viens je m'en vais prends ma place merci
A ton tour je m'en vais reviens merci et ce sont des allongements de haute amabilité
Politesse blonde ou bleue silence extrême pointe de la plus vieille civilisation
Et depuis le temps qu'elles sont sœurs rien n'a changé ombre se plaît près de lumière
Que doivent penser les deux sœurs de tout ce bruit à tuer que font les hommes
Les hommes tout revêtus d'ombre et de lumière dive parure ils ne devraient pas oser bouger
A force de se sentir sacrés sous ce cérémonial aérien qui si doucement les fait beaux
Hommes revêtus d'ombre et de lumière si chacun n'est un dieu qu'il soit au moins un roi
Hommes revêtus d'ombre et de lumière haussez-vous jusqu'à votre majesté
Ruy Blas vous êtes plus que Grand d'Espagne et ce n'est rien qu'être amant de la reine
Homme revêtu d'ombre et de lumière pauvre guenille qui a faim salut au prince
Admire-toi tu es beau admire-moi admire-les admire admire admire les admirables
Admire le monde blond le monde brun le monde des deux sœurs muettes comme nos yeux
Grandeur majesté roi prince archevêque hahahahahahahaha je ris moi qui ne suis qu'un chien
Et l'homme pour aller à ses affaires à grosses pattes ferrées marche sur les deux sœurs

VII

Trois ou quatre mille Etés que de miel que de miel Aphrodite à Paphos Aphrodite à Paphos
Vingt mille Etés cent mille Etés au parler d'or qu'on offre ici en écriture cent mille Etés
Que de chenilles et que de papillons il faut pour friser l'âme d'un poète cent mille Etés
Mais le poète fait ne parlons plus des canicules c'est lui dorénavant qui va dorer les blés et les raisins
Un regard et grain gonfle un poème et le grain est plein au meunier d'en faire farine
Au vigneron d'en faire jus poète bel Eté maître des maturités aura donné au monde pain et vin
Cent mille Etés pour friser l'âme d'un poète Aphrodite à Paphos et v'lan la tête d'Orphée est coupée
Coupez coupez le blé coupez raisins coupez le cœur coupez l'esprit coupez coupez coupez toujours
Coupez les fleurs coupez l'Eté coupez la joie coupez l'aurore coupez le jour coupez coupez
Coupez l'hier et l'endemain criez criez cent mille Etés cent mille Etés n'ont jamais existé
Coupez coupez à tort et à travers coupez devant coupez derrière coupez partout et qu'il ne reste rien
Et qu'il pleuve du triste du désolé du soupirant de l'écrasant et du bien dur tout meurtrissant
Cent mille Etés dans mon cœur cent mille Etés dans mes yeux cent mille Etés cent mille Etés vous dis-je
Holà holà il n'est pas mort il n'est pas mort holà holà coupez-lui ses cent mille Etés mais coupez donc
Cent mille Etés dans mon cœur cent mille Etés dans mes yeux cent mille Etés cent mille Etés vous dis-je
Coupe coupe vilain monde tue et tue et va beuglant toujours tu entendras chanter cette tête d'Orphée

VIII

On fait les cent pas d'un bout à l'autre de sa vie avec coup d'œil à la pendule
On est amoureux de l'heure cette amie au visage rond toujours prête à se donner
Mais petites amours au jour le jour on attend la plus belle la vraie l'unique
La plus belle l'heure épouse l'heure éternelle avec laquelle on fera sa vie
La plus belle on l'attend on l'attend tout l'Eté tout l'Hiver on l'attend tout l'an
On l'attend en suivant de temps en temps une petite heure toute facile à prendre
Heure poule gentille heure putain on a quand même il faut bien une heure dans les bras
Alors on la met toute nue eh oui toute nue dame il faut bien faire amour avec elle
Faire amour et c'est tout adieu petite heure merci et l'on fait les cent pas les cent pas
Post animal triste les cent pas d'un bout à l'autre de sa vie on l'attend on l'attend
La plus belle on l'attend on l'attend on l'attend tout l'Eté tout l'Hiver on l'attend tout l'an
Mais viendras-tu viendras-tu ma très belle que j'attends attends même en dormant
Heure épouse heure tout avec toi ma très belle je vivrai tout le reste du temps
Tout le reste du temps on attend on attend mais belle heure aura-t-on le temps
Les cent pas les cent pas on l'attend on l'attend tout l'Eté tout l'Hiver et tout l'an
La belle l'unique enfin est-ce bien elle hélas au quatrième top il sera exactement

IX

Un poignard que peut-on faire d'un poignard un poème ne se prend pas à la pointe d'une lame
On s'ouvre le ventre aïoaïe aïoaïe aïoaïe à la pointe du crayon et on sort le fils
On l'étale sur un beau lit blanc il est mort mais quoi ces morts-là sont embaumés
Alors on les garde on n'a même pas peur d'en mettre cent et cent les uns sur les autres fosse commune
Ah leïla leïla qu'est-ce que tous ces morts-là mettez-les donc sur le bucher ah lala
Chers macchabées ils sont noirs aussi noirs que s'ils étaient vivants ils font si bien sur la table
Noir sur blanc arrière arrière vous qui avez peur des morts laissez-moi seul chanter de profondis
J'aime dans ma maison tous ces morts chantants mais oui leïla leïla ils chantent ces morts-là
Mais pour moi seul bien sûr bien sûr puisqu'ils sont morts ces chanteurs-là leïla leïla lon la
C'est le chant du silence du silence chanté qui vous colle à la peau tant qu'on a l'air d'être tout nu
D'être tout nu eh bien la belle affaire du moment qu'on a son crayon et son ventre aïoaïe
On peut toujours l'ouvrir pour en sortir un nouveau poème le plus beau poème né de ventre d'homme
Et celui-ci enfin naîtra vivant ohé il bouge tatata vous voyez bien qu'il est mort hahaha
Et cet autre? mort et cet autre? mort et cet autre? mort et cent et cent les uns sur les autres assez
Ah leïla leïla lon la qu'est-ce que tous ces morts-là jetez-moi tout ça au feu ah lala
Chers macchabées êtes-vous si morts que ça hahahahaha que non cloches ne sonnent pas pour vous leïla lon la

X

Vous qui êtes déjà là-bas quand nous sommes encor ici le nez sur notre arithmétique affreux bouquet
Vous qui conduisiez si bien les fleurs par la main vous qui aviez un sourire antique si avant Jésus-Christ
C'était en mais ne comptons pas les ans les ans chiffres ne dansent point avec ceux de l'Olympe
Et vous en étiez on est tout plein de Parthénon de marbre de Paros quand on prend avec soi votre nom
Déesse de Phidias qui va et vient dans la maison et vous embrasse on se disait toujours elle va parler grec
Et se rendre aux panathénées votre amitié aussi grande amie votre amitié était haut drapée à l'antique
Mais non pourtant vous n'avez pas vécu sur un vase d'Attique et c'est bien dans nos rues que vous marchiez
Dans nos vieilles petites rues des vieux rois et sur les vastes percées du Baron mais vieilles et neuves
Ne vous reconnaissaient pas chère Athéna chère Pallas de la Boëtie Malesherbes Haussmann ou Bac
Et pourtant Montaigne en sa belle avenue a dû souvent vous regarder passer mais moi cher marbre
Au cœur majuscule comme je vous ai bien reconnue en ce Versailles où j'ai vu de si près votre main
En ce Versailles Olympe du Grand Louis où Déesses et Dieux et Satyres sont naturalisés français
Pourtant Jupiter est mort et Louis XIV et même déesse amie même vous l'avez-vous jamais su
Est-ce bien moi qui vous l'apprends n'en soyez pas éplorée puisque moi je vous vois descendre le Faubourg
Et comme vous avez dû plaire à la Dame osseuse altière œuvrière de statues solennelles
Mort ne pouvait vous laisser là chez les vivants si belle si haute si noble elle aime tant le style

SYRIE

par SALAH STÉTIÉ

A M. Gabriel Bounoure

Autour d'Alep, les chameaux roux paissent les tombes. Ni murs, ni feuilles. Un champ sans borne se propose à la pensée. Ici, rien, nul ornement ne cherche à diminuer le prestige affreux de la mort. Ouverte au promeneur aventureux, elle dessine une terrible égalité. Des corps sans fleurs dorment dans une pierre aride. Avec le ciel, sans ombre de tendresse, elle inaugure un échange absolu.

La ville, au loin, n'est qu'un prolongement de ce mystère. La citadelle énorme la domine. Elle a connu les plus anciennes lunes. Tant de symbole égare l'âme, et la déprend. Un pleur affreux tourmente la paupière. Puis le silence s'installe avec la vie.



Dès le seuil du Musée, les dieux de chair noire nous fascinent. Le poing dressé, ils incantent le vague. Dorment-ils? Ils ont cette transcendance absolue dont nous aura déshabitués l'Eglise. Quelle distance de ces dieux porteurs de foudre à ce Dieu foudroyé que nous connûmes! Soulevés par de puissants taureaux, ils se laissent traîner sur les races.

Ils habitaient les temples de sable où des prêtres se vouaient à leur culte. Ils communiaient, et leurs sujets,

dans la haine. Pour leur fête, ils réclamaient des chairs neuves. Ils avaient des lions pour caniches.

Parmi tous ces monstres sans âme, aux lèvres dures, une petite déesse m'attire. Sa blancheur me la rend familière. Elle porte sur son corps de vierge sage une longue robe de nuit. Ainsi, souvent, dans une famille tragique, une fraîcheur de fillette détonne. D'un geste étroit, elle tient contre son ventre une corne d'encombrante abondance, où quelque source devait, naguère, éclore. Je l'aimai pour son absence de triomphe et ce malaise de soi qu'elle expirait, comme confuse de son offrande vide.



Ce fut alors que nous nous y attendions le moins, que les sept minarets, tenant le jour entre leurs beaux fuseaux égal, proclamèrent tous ensemble et d'un seul coup, d'une voix charmante et pure, Allah l'Unique. Comme si rien n'eût mérité qu'on le désigne que Lui, tout alentour du doigt tendu des mosquées, qui promène une longue ombre heureuse, c'est la grisaille indéfinie, on ne sait quoi, la matière merveilleusement inexacte. Emerge parfois, de tant de pierre extrême ou de vapeur, pour une absence plus vaste encore, une Porte. Vous la diriez le monument d'une oreille. On ne sait ce qu'elle entend et qu'elle écoute, d'un ciel inexorablement semblable et simple, des morts enfouis dans le sexe des collines, ou peut-être, et parfois, et nous menant d'une heure à l'autre et des saisons de la vie jusqu'à la racine de l'herbe, ce chant qui monte par-delà l'origine... Il apporte avec lui son espace, et des soleils lorsque le timbre éclate, et quand la voix se fait plus tendre et nous enchaîne, quand elle se fait amoureuse et flexible, alors, fût-il midi, une marée d'ombre... Ainsi les divisions de l'existence sont figurées dans l'immortelle invocation. Ainsi le fidèle, turban noué, les yeux fermés sur le trésor de son âme, qui franchit la grande fraîcheur des sanctuaires, emporte dans son cœur et dans sa tête le tourbillon vertigineux des

jours. Et l'on s'approche, et Tu T'éloignes à Te perdre... O Toi, tel une femme et qu'on devine, quelle, sous le voile, est-elle. Ta Forme pure? O Passion de Dieu, peuple à genoux... Dans le désert, le désert de la ville; dans le néant, le cœur anéanti... Les minarets d'un jour à l'autre nous conduisent, et je t'écoute, ô chant du songe, et je n'ai pas fini de t'entendre...



Je ne me souviens pas d'une lune aussi pure. Bloquée dans un ciel gris, d'une rondeur égale, elle mûrit mes plus secrètes Chines. Les hirondelles prises dans l'eau lourde du soir, d'une aile désespérée, la trouent. Miroir des songes, vraiment, miroir des roses! De honte consumée la forteresse, s'ouvrira-t-elle à ce consentement, qui la fera s'abreuver à ce miel, de damnation, que mes lèvres respirent?



Nous montâmes sur le minaret abandonné afin d'envisager l'étendue. Des brumes mauves se formaient sur les cultures, et des corbeaux tournoyaient dans l'air mobile. Toujours ces lignes de musique à l'horizon. Les nuages faisaient l'âme étouffante. Au plus haut du minaret, le silence nous assaillit comme une brise.

A nos pieds les dominos des cimetières, ces étranges tombes arabes, faites d'une dalle à deux cippes, où des bouches de poésie chantent la mort. Je venais de voir dans la mosquée de l'an 300, préservée miraculeusement dans la roche, l'empreinte énorme du pied d'Abraham. Et comme je m'étonnais :

« Que voulez-vous, me dit le guide, ces gens-là participaient de la Force. La pierre même à leur toucher se faisait d'huile. »

Je vis aussi le rocher qui se dressa pour saluer le Prophète.

Mon jeune guide était le fossoyeur, ange doué de gravité naturelle. Son regard ne nous parlait jamais, aurait-on dit, qu'à travers, déjà, notre cadavre. Il avait les mots d'un scepticisme infini, et je ne sais quelle apparence de Destin. En lui, quelque chose d'impossible et qui jurait, de cette alliance de deuil et de jeunesse.

Je demandai à voir les tombes de près. Elles multipliaient sur la colline, à perte de vue, leurs châteaux dérisoires. Les pierres en sont souvent déplacées. Rien de tragique ou d'effrayant n'en émane, mais une tendre incitation au rêve. Ici la mort apparaît si normale qu'elle est ouverte à tous les jeux de l'enfance.

Mon guide avançait dans ces lieux, précédé par une terrible certitude. Il me nommait au passage une épitaphe; me mêlait, d'un mot, à ces existences défaites. Combien m'émut une tombe déjà rase où s'inscrivit le premier an de l'Islam! Tout en marchant, il se charmait de vers tragiques. Parfois l'exaspérait quelque tombeau de prétention sacrilège.

« Cela est contraire à l'Islam, murmurait-il. Car il est juste que tout retourne à l'origine. »

Soudain il s'arrêta, me signalant une épitaphe, qu'il aimait beaucoup, me dit-il. Elle était si belle en effet, que je m'accorde le remords de la traduire.

Je demandai à la tombe de l'Aimé
Pourquoi l'Aimé n'était pas revenu
Lorsqu'il eut su que l'absence pesait...
La tombe, alors, pour lui, me répondit :
« Je suis le gage de cette argile fraîche
Qui s'est nourrie de mes beautés diverses
— Où j'oubliais les amis, les aimés... »

Mon compagnon me raconta que lorsque son frère fut mort, il s'en venait tous les matins scander ces vers, puis ainsi rechargé de souffrance, s'en retournait lentement pleurer ses tombes.

La lumière autour de nous s'exaltait. Les pistachiers,

gorgés de mort, allaient fleurir. Des groupes venaient dans l'air grave.

« Nous foulons de la chair humaine », murmura-t-il.

Ensuite, il me conta cet apologue :

« Un prince réclama de ses sujets qu'ils se missent en quête partout d'une heure où la mort ne fût pas. Ils se répandirent dans le monde à la recherche de ce qu'ils croyaient possible. Mais ils devaient bien vite en démordre. Un ambitieux voulut tenter l'aventure et, plongeant jusqu'au sein de la mer, il déplaça un rocher trouvé là. Puis, prenant un peu de boue dans sa main, il demanda : « Terre, es-tu pure? » Et la terre du dessous du rocher répondit : « Je suis faite de mille yeux bleus sans compter les verts et les noirs. » Notre homme, ainsi convaincu d'injustice, s'en retourna, sans plus, chez le prince... »

Nous avancions vers ce tertre éloigné où reposaient les sept filles miraculeuses. Leur sainteté prodiguait les verdures.

« Elles ont de l'huile », me renseigna le guide, entendant par là qu'on pouvait puiser dans une soucoupe de quoi ranimer les chairs malades. Mais c'était ailleurs que j'avais mal.

Car, mêlé aux propos de mon étrange compagnon, tout cela me défaisait comme une fleur. Bientôt je réclamais de partir, de rejoindre ce qu'on pense être la vie. Ici, les morts se faisaient trop plausibles.

Nous les abandonnâmes.

Une longue brise coulait sur leur sommeil.

CONNAISSANCE DE RIMBAUD

DOCUMENTS INEDITS

par HENRI GUILLEMIN

Un des mérites de M. Etiemble, et dans son *Rimbaud* (en collaboration avec Yassu Gauclère, 1936; nouvelle édition, augmentée, 1950) et dans son *Mythe de Rimbaud* (1952), est de rappeler sans cesse les commentateurs, si souvent, en effet, aberrants, au devoir primordial de l'information. Autrement dit, avant de parler, savoir de quoi l'on parle. Contre les partisans — qui s'entre-déchirent — du « mythe », une seule chose compte, qui devrait les départager, ou les faire taire; une chose seule : la vérité, rigoureusement établie; mais, ajoute René Etiemble, sceptique, en présence de la passion et de ses fantasmagories, « que pourront les faits, les dates? » (*Mythe*, p. 145.)

Le découragement n'est jamais recommandable. Etiemble est comme écœuré des sottises qu'il s'est donné mission de remuer à la pelle; et il se fait l'effet d'un de ces malheureux qui, sous une tempête de neige, s'acharnent en vain à dégager un passage, à mesure et sans cesse obstrué de nouveau. Il a rencontré tant d'erreurs, elles pleuvent toujours si dru, que lui-même finit par ne plus s'y reconnaître. Séduit naguère par une certaine image qu'il s'était faite de Rimbaud et dont il voit bien qu'elle n'est pas la bonne, il en a conçu, à l'égard de son personnage, un désenchantement qui n'est pas loin d'être une rancune. Rimbaud n'est pas l'homme que j'ai cru? Alors je ne sais pas, je ne comprends plus; et peut-être, au fond, n'était-il rien, qu'inconsistance; quelque virtuose du pastiche, un rhéteur assez inouï pour son âge; mais qui ne cherchait qu'à réussir, temporellement, au moyen de ces artifices; et quand il a constaté leur échec, il s'est tourné ailleurs, voilà

tout; la poésie ne payait pas; le commerce sera d'un meilleur rapport...

Je n'ai pas l'intention d'examiner ici cette hypothèse où l'on voit, en somme, M. René Etiemble rejoindre l'opinion ancienne de M. François Coppée (*Annales politiques et littéraires,* 5 mars 1893 : Rimbaud, « fumiste réussi »), et les sévérités de Remy de Gourmont (*Mercure de France,* décembre 1891 : « de sincérité nulle »). Il ne s'agit pas d'interprétation; nous n'en sommes pas là encore; il s'agit de connaissance seulement. Parce que cette connaissance est difficile et que son chemin est encombré d'obstacles, ce n'est certes pas une raison, bien au contraire, pour s'asseoir dans l'abattement et renoncer à l'entreprise. Et qu'il y ait, autour de Rimbaud, des épaisseurs de brumes et de fables, raison de plus pour décider, absolument, d'y voir clair. Un « mythe de Rimbaud » ? C'est certain. Mais Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud, né à Charleville le 20 octobre 1854, mort à Marseille le 10 novembre 1891, n'a point été, personnellement, comme le phénix, un mythe. Et René Etiemble, qui s'amuse à citer tous ces propos délirants où l'on voit Rimbaud comparé, que dis-je? assimilé à Jésus-Christ, en viendrait presque à penser qu'après tout, en effet, la vie de Rimbaud ne nous est guère plus accessible que celle du vague prêcheur galiléen, dont la Science déclare ignorer à peu près tout. « S'il me fallait écrire une vie de Rimbaud, dit-il à la fin de son dernier ouvrage (p. 443), je crois que je n'oserais plus articuler une seule phrase. Presque tous les *faits* me demeurent suspects. » Mais non! Mais non! Pareil désespoir, rien ne le justifie. Tout est à refaire, j'en suis convaincu; et il faut repartir à zéro. Mais nous ne sommes pas démunis de matière première ni non plus de moyens sérieux d'investigation. Dresser la liste des documents sûrs est un travail fort praticable. Ce n'est pas le mien, aujourd'hui. Je me bornerai à quelques petits apports en vrac, mais, pour plus de clarté, chacun sous un numéro.

1.

L'édition Renéville-Mouquet des *Œuvres Complètes de Rimbaud* dans la Bibliothèque de la Pléiade, le meilleur instrument de travail dont nous disposions jusqu'ici, nous offre, à la page 500, trois documents incohérents : un télé-

gramme de Rimbaud d'abord (CLXVIII) en date du 22 mai 1891, à sa mère : « Lundi matin, on ampute ma jambe »; la réponse télégraphique de Mme Rimbaud (*Id.*) : « arriverai demain soir »; puis une lettre d'Arthur (CLXIX) datée « vendredi 23 mai »; dans ce dernier texte, Rimbaud annonce aux siens qu'il est arrivé la veille à Marseille, qu'il se trouve à l'Hôpital de la Conception, qu'il va « très mal, très mal » et que « cela doit durer très longtemps, si des complications n'obligent pas à couper la jambe ». De toute évidence, par conséquent, ces documents sont mal classés et la lettre ne *peut pas* être postérieure aux deux télégrammes.

La lettre est datée « vendredi 23 mai »; or, en 1891, le 23 mai n'était point un vendredi, mais un samedi. Ou bien Rimbaud s'est trompé sur le jour, ou bien il s'est trompé sur le quantième, ou bien il s'est trompé sur les deux, ou bien encore cette indication de date, dans l'imprimé, n'est pas conforme à l'autographe. Seul nous fournit une donnée certaine, le télégramme de Mme Rimbaud, daté par la poste. Il est du 22 mai, à 6 h. 35 du soir. Il en résulte que la lettre d'Arthur, dont le contenu atteste, d'une part, qu'elle est écrite le lendemain de son arrivée à Marseille, et d'autre part, qu'elle est antérieure à son télégramme angoissé, *n'est pas du* 23. Elle peut être du 22 au matin, avant la visite et la décision des médecins; elle est bien plus probablement du 21. Nous possédons en effet la fiche d'hospitalisation de Rimbaud. C'est le 20 mai qu'il est arrivé à l'Hôpital de la Conception à Marseille et qu'il y a été immatriculé sous le numéro 1427; nom et qualité : « *Raimbaud,* Arthur, négociant »; maladie : « néoplasme de la cuisse »; tarif : « pension à dix francs par jour ».

Rimbaud avait quitté Aden sur l'*Amazone*, qui toucha Marseille le 20 mai. Le « négociant » malade fut transporté directement du bateau à l'hôpital, et l'amputation eut lieu le 27 mai. En résumé, l'ordre des faits est le suivant : Rimbaud arrive le mercredi 20 mai à Marseille et entre le même jour à l'Hôpital. Le lendemain 21, il écrit à sa mère pour l'informer de sa situation. Le surlendemain vendredi 22, il apprend que les médecins ont décidé de l'amputer et il supplie aussitôt sa mère ou sa sœur de venir à son chevet. Croit-il réellement que l'opération aura lieu « lundi » (lundi 25) ou triche-t-il sur le jour pour avoir plus vite sa mère ou sa sœur auprès de lui? Je ne sais. Toujours est-il

qu'il se tourmente au sujet de la « traite » qu'il a sur le Comptoir d'Escompte et qu'il ne peut toucher, et que son anxiété est grande de ne pouvoir veiller que très mal sur son argent liquide. Sa mère, qui ne badine pas sur les questions financières, à peine a-t-elle reçu son appel, lui répond qu'elle accourt. Elle est là depuis quatre jours quand son fils est amputé, le mercredi 27 mai 1891.

Les autres dates, à présent. La fiche n° 1427 nous apprend que Rimbaud est sorti de l'hôpital le 23 juillet. Il a pris, avec ses béquilles, le train pour Roche (sa mère n'était restée près de lui que jusqu'au 9 juin). A Roche, ses souffrances ne cessent d'empirer; il veut repartir pour Marseille et pour Aden. Accompagné de sa sœur Isabelle, il reprend le train, le matin du 23 août; ils sont à Paris à 18 h. 30. Au lieu d'y passer la nuit, comme il l'avait prévu d'abord, pour couper le voyage qui lui est affreusement pénible, Rimbaud se détermine à gagner Marseille immédiatement. Isabelle et lui, après une longue et abominable station dans la salle d'attente, partent pour Lyon à 23 heures. Arrivant à Marseille le 24 août, sa fièvre, son état sont tels qu'il doit entrer de nouveau et sur-le-champ à l'Hôpital de la Conception. Il n'en sortira plus que dans le cercueil. Rimbaud expire le 10 novembre à dix heures du matin.

Les derniers mois d'Arthur Rimbaud, depuis son arrivée en France, le 20 mai 1891, se répartissent donc comme suit :

Marseille (Hôpital) : 20 mai-23 juillet.

Roche : 24 juillet-22 août.

Marseille : 24 août-10 novembre.

Soit, au total, vingt-neuf jours à Roche et cent quarante deux jours, en deux fois (63 + 79) à l'hôpital de Marseille.

2.

L'édition des lettres d'Arthur Rimbaud, dans la Bibliothèque de la Pléiade, signale par un astérisque les textes qui ont été contrôlés sur l'autographe. Ce sont les seuls que nous pouvons considérer comme indiscutables.

Voici deux lettres de plus dont j'ai pu examiner l'original :

a) lettre à Izambard du 25 août 1870 (Pléiade, p. 241; l'original appartient à M. Armand Godoy); au milieu de la page 241, deux lignes de points; en fait, la coupure, due à une

déchirure de la lettre, dans l'angle supérieur gauche du second feuillet, est extrêmement minime; à peine deux centimètres et les éditeurs (Renéville et Mouquet) ne donnent point deux mots qui figurent juste après la déchirure : « *l'air de* ». La conjecture la plus probable est donc celle-ci : « *Vous avez* l'air de vouloir connaître Louisa Siefert. »

Notons encore quelques détails; p. 242, ligne 5, après « patrie », Rimbaud a placé quatre points d'exclamation (l'édition en indique trois); ligne 7 : « la permission que vous m'avez donnée »; à la place de ce dernier mot, Rimbaud avait d'abord écrit « *faite* », qu'il a corrigé en « donnée »; même page, ligne 14, lire : « Oui, j'ai relu ce volume! » et non « Oui! j'ai relu ce volume » (pas de point d'exclamation après *oui*); p. 243, Rimbaud n'a mis aucune accentuation sur le mot grec ανυμφη.

b) lettre « aux siens » du 25 mai 1881 (Pléiade, p. 324; l'original appartient à M. Paul Claudel). La lettre est datée d' « *Aden* », et non de « *Harar* »; elle est écrite sur papier quadrillé, à l'en-tête de « Mazeran, Vianney et Bardey, Lyon, Marseille, Aden »; deuxième paragraphe, ligne deux, au lieu de « je pourrais vous envoyer 3.000 francs », lire « *cinq mille* francs ».

Longue enveloppe bleue; l'adresse est ainsi libellée : « *Madame Ve Rimbaud, à Roche, c^ton^ d'Attigny. Ardennes. France.* »

3.

Deux suggestions :

a) Nous savons, par Delahaye (*Souvenirs familiers*, p. 68), l'enthousiasme, point surprenant, de Rimbaud pour les *Châtiments*, dont la première édition parisienne avait paru en octobre 1870. *Le Bateau Ivre*, Etiemble l'a parfaitement démontré, est plein de réminiscences littéraires. Il ne serait pas impossible que l'« attaque » du poème fût empruntée (inconsciemment sans doute) par Rimbaud à la pièce ultime des *Châtiments* (« *La Fin* »), qui débute ainsi :

Comme j'allais fermer ces pages inflexibles...

Premier vers du *Bateau Ivre :*

Comme je descendais des fleuves impassibles....

b) *Le Mal* est un sonnet où Dieu est dénoncé par Rimbaud comme un potentat inerte et monstrueux.

Ce titre ne viendrait-il pas de Proudhon tout droit? De Proudhon qui, choisissant des formules exprès ramassées et propres à faire scandale, avait proclamé : « La propriété, c'est le vol » et « Dieu *c'est le Mal* ».

4.

A joindre au dossier Verlaine-Rimbaud la lettre suivante, qui n'avait pas encore été révélée lorsque fut publiée, en 1946, l'édition des *Œuvres Complètes* de Rimbaud dans la Bibliothèque de la Pléiade; ce curieux document vit le jour, d'une manière assez confidentielle, dans la *Revue historique de l'Armée* (deuxième année, n° 2, avril 1946); on l'y trouvera en fac-similé. C'est une lettre de Verlaine à Ludomir Matuszewicz, ancien Saint-Cyrien, capitaine au 134e Régiment d'infanterie en 1870 et nommé colonel de la 20e légion fédérée, sous la Commune; il avait pu échapper aux Versaillais et gagner Londres. Verlaine et Rimbaud l'y avaient rencontré. Il revint en France en juillet 1873, y fut arrêté, et c'est sur lui que fut saisie la lettre, toute récente, qu'il avait reçue de Verlaine; cette lettre, non datée, avait été écrite par Verlaine peu de temps après son arrivée à Bruxelles (4 juillet 1873) :

Bruxelles, poste restante.

Mon cher ami, des causes aussi pénibles qu'imprévues m'ont forcé à quitter Londres à l'improviste. J'ai dû laisser Rimbaud un peu en plan, quelque horrible peine, là franchement! (et quoi qu'on dîe) que ça me fît, — en lui laissant toutefois mes livres et hardes en vue de les laver pour se rapatrier. Ma femme refusant de venir après une menace de suicide de moi — je l'attends jusqu'à demain midi, mais elle ne viendra pas (1) — je commence à trouver trop connard de me tuer comme ça et préfère — car je suis si malheureux, là vraiment! — m'engager dans les volontaires républicains espagnols. Je vais demain, à cet effet, à l'Ambassade d'Espagne d'ici, et je compte partir sous très peu de temps. Serez-vous assez aimable pour passer, *de suite*, 8gt College St, Camden Town, réclamer les vêtements et livres dont Rimbaud n'aurait pas eu besoin, — ainsi, foutre, que pas mal de manuscrits, cahiers, etc... qu'il aura évidemment dû laisser. Je vous en prie, *surtout pour les manuscrits*, faites vite, je vous en serai le plus reconnaissant des bougres. Allez-y, je vous conjure, *dès le reçu de ceci*, et m'écrivez

(1) Ces quatre derniers mots en très grosses lettres.

vite, vite, poste pour poste surtout. Dites à mes propriétaires (déjà prévenus par moi) qu'ils recevront de moi — je le mets à la poste demain — un mandat de 7 shillings, prix de la deuxième semaine que j'ai négligé de payer d'avance.

Enfin parlez-moi de Rimbaud. Vous a-t-il vu après mon départ? Ecrivez-moi là-dessus. Ça m'intéresse tant! (toute bonne blague à part, hein?) Le temps n'est plus à la blague, nom de Dieu!

Donc j'attends réponse poste pour poste; je vous enverrai d'avance le prix de l'expédition des hardes et des manuscrits, ainsi que mon adresse d'alors, car je vais prendre pour quelques jours un quartier ici dès demain.

Votre reconnaissant d'avance et ami toujours,

P. VERLAINE.

5.

On connaît la lettre d'Isabelle Rimbaud à l'ex-Madame Paul Verlaine pour lui demander les documents qu'elle pouvait posséder d'Arthur Rimbaud; cette lettre, datée du 30 janvier 1897, a été reproduite par Renéville et Mouquet, à la page 606 de leur ouvrage dans la Bibliothèque de la Pléiade.

Voici, inédite, la réponse de Mme Delporte (l'autographe appartient à M. Armand Godoy) :

Bruxelles, 31 janvier.

Mademoiselle,

Je viens de recevoir votre lettre. La demande que vous me faites est inspirée par un sentiment si respectable que je m'empresse de vous répondre. Il est parfaitement exact que j'ai eu très longtemps entre mes mains des lettres que votre frère avait écrites à Paul Verlaine, mon premier mari. Depuis la mort de ce dernier, ayant appris que votre frère n'existait plus, et désirant pour des raisons personnelles que mon fils ne connaisse point cette correspondance, j'ai cru bien faire en la brûlant. C'est tout récemment que j'ai détruit ces lettres. J'ignorais votre existence et l'intérêt qu'elles pourraient avoir pour vous. Je n'ai plus rien de votre frère, qu'une photographie, qui vous appartient de droit et que je vous envoie ci-joint.

Recevez, Mademoiselle, l'assurance de mes sentiments distingués.

M. DELPORTE.

(Adresse : *Mlle Rimbaud, 2, place Carnot, Charleville.*)

6.

Très obscur est le destin des manuscrits d'où furent tirés les textes publiés, en 1886, par Gustave Kahn dans *La Vogue*, sous le nom d'*Illuminations*. On sait que, le 2 mai 1911, Louis Le Cardonnel écrivait à Paterne Berrichon : le manuscrit des *Illuminations* « me fut donné un jour par [...] Sivry [...]. Me retirant de Paris [...] je laissai le manuscrit à l'un de mes amis, M. Louis Fière [...]. Je crois savoir que c'est de lui que M. Gustave Kahn l'a tenu » (cf. Pléiade, p. 694).

On lira ci-dessous une lettre inédite de Louis Fière à Paterne Berrichon, qui ne simplifie pas le problème :

Romans (Drôme).
14 décembre 1912.

Monsieur,

J'ai beau consulter mes souvenirs, je ne me souviens pas avoir prêté à M. G. Kahn le manuscrit des *Illuminations*. C'est plutôt entre les mains de mon ami Le Cardonnel qu'il a dû s'égarer. C'est à celui qui le lui avait prêté que M. Kahn a dû le rendre.

[...] J'ai comme un vague souvenir d'avoir vu, sur papier bleu, je crois, le manuscrit en question, mais s'il a passé sous mes yeux, c'est entre les mains de Louis Le Cardonnel [...].

La lettre originale appartient à M. Armand Godoy.

7.

« C'est le 31 décembre 1876 que Rimbaud, de Bordeaux, regagne à pied Charleville », écrit Etiemble (*Mythe*, p. 75).

Rectifions, grâce à M. D. A. de Graaf (*Revue des Sciences humaines*, octobre-décembre 1951) qui nous a révélé une lettre d'E. Delahaye à E. Millot, en date du 28 janvier 1877 : c'est le 9 décembre 1876 qu'Arthur Rimbaud a reparu à Charleville; il ne revenait point de Bordeaux, mais du Havre, via Paris; s'il était revenu de Paris à pied, il est probable que Delahaye aurait signalé à Millot ce détail.

8.

Enchaînons là-dessus. Etiemble ne manque pas de signaler à son tour les « grands pieds » d'Arthur Rimbaud; « s'agit-il d'une acromégalie d'origine hypophysaire, diagnostic actuel

des endocrinologues, qui l'aggravent parfois d'un diabète hypophysaire expliquant l'alcoolisme? » (*Mythe*, p. 248). Etiemble ne saurait quant à lui se prononcer.

Prudence louable, car les « grands pieds » d'Arthur Rimbaud paraissent bien relever, tout bonnement, du mythe. On lit en effet dans une des dernières lettres qu'il adressa, de Haraz, à sa mère (20 février 1891. Pléiade, p. 493) : « Achète-moi un bas pour varices [...] ; le pied est n° 41 pour la chaussure ». Pointure 41? Pour un homme de 1 m 77, une pointure plutôt au-dessous de la moyenne. (Il est vrai que cette lettre du 20 février 1891 ne porte pas l'astérisque, et donc que Renéville-Mouquet n'en ont point vu l'autographe et donc, encore, que demeure possible une retouche élégante et discrète apportée au chiffre par Isabelle ou par Berrichon.)

9.

« Rimbaud fut-il engagé, en octobre ou novembre 1878, comme pilleur d'épaves, pendant une quinzaine de jours, au cap Gardafui, avant de s'établir à Chypre? *Il le semble bien* d'après la déclaration d'un agent des Messageries Maritimes que j'ai publiée dans les *Lettres de la vie littéraire d'Arthur Rimbaud*, p. 233-234 ». Ainsi s'exprime M. J.-C. Carré dans la « nouvelle édition » (1939) de sa *Vie aventureuse de J. A. Rimbaud*, p. 264. Et René Etiemble, qui mettait cet épisode au passif de Rimbaud dans son livre de 1950, évoque de nouveau, dans son *Mythe*, le « présumé pilleur d'épaves » (p. 359).

Le témoignage rapporté par M. J.-M. Carré est celui d'un nommé Emile Deschamps (2), d'Alger, lequel lui a déclaré à propos de Rimbaud : « Je suis *presque* certain de l'avoir connu », en 1878, à Aden, où Rimbaud aurait été alors engagé par Suel pour « une petite expédition de pillage d'épave au Cap Gardafui, où un bateau s'était jeté ». Et, sur la foi de ce propos, M. J.-M. Carré concluait que Rimbaud s'étant trouvé à Alexandrie fin novembre 1878, et à Chypre à la mi-décembre, « ce serait donc pendant ces quinze jours qu'il aurait été à Suez *où il fut* [!] embauché comme naufrageur [*allons bon!*] par le père Suel ».

(2) S'agirait-il du même Deschamps dont une lettre se trouve dans le volume de la Pléiade (p. 440), lettre au Consul de France à Aden, en date du 28 octobre 1887; ce Deschamps-là réclame à Rimbaud « des explications sur le non-paiement de différentes sommes ».

Voyons un peu la chronologie. Rimbaud quitte Gênes, pour Alexandrie, le 19 novembre; en « décembre », à une date qu'il ne précise pas autrement, il écrit aux siens : « Je suis arrivé ici [à Alexandrie] après une traversée d'une dizaine de jours et, depuis une quinzaine [...] je me retourne ici [etc...] » Le 16 décembre, il est engagé, dans une carrière, à Chypre, près de Larnaca. Pour aller de Suez au Cap Gardafui, il fallait de dix à douze jours; le seul voyage, aller et retour, eût donc demandé de vingt à vingt-quatre jours. En conséquence, il est radicalement impossible que Rimbaud, à cette époque, s'y soit rendu. Cette très simple vérification suffit à établir que les propos incertains du nommé Deschamps ne méritaient pas d'être un instant retenus. Il n'en reste pas moins que la légende pittoresque de Rimbaud « pilleur d'épaves » et, pourquoi pas, même, « naufrageur », aura la vie dure, nous pouvons en être assurés.

10.

Etiemble tient Arthur Rimbaud pour exclusivement homosexuel; seule, dit-il, la « fable bourgeoise » lui prête des dispositions hétérosexuelles; et la liaison qu'aurait eue Rimbaud avec une femme éthiopienne n'est, aux yeux d'Etiemble, qu'une très probable invention des gens de bonne compagnie, une « histoire édifiante » destinée à faire de Rimbaud, sur le point des mœurs, « un homme comme les autres » (*Mythe*, p. 244).

Impossible de donner raison, ici, à Etiemble. Je ne parlerai point de la lettre, instructive cependant, de Verlaine à Rimbaud, 12 décembre 1875 : « ...où irait mon argent? A *des filles*, à des cabaretiers! » « Mais « l'abyssine » est incontestable, et l'on s'étonne de voir Etiemble affirmer qu'il ne sait « rien de sûr » à ce sujet. D'une part, il y a les témoignages, répétés, d'Alfred Bardey, l'employeur de Rimbaud, à Aden : « Il eut des fréquentations de femmes, au Harar, et une liaison, assez longue, avec une abyssine » (lettre du 7 juillet 1897); « c'est à Aden que la liaison avec l'abyssine eut lieu, de 1884 à 1886 » (lettre du 10 juillet 1897); « l'abyssine fut renvoyée dans son pays par Rimbaud (...) en septembre ou octobre 1885 ou 1886 » (lettre du 16 juillet 1897); ce fut, ajoute Bardey, au moment où Rimbaud quitta Aden pour tenter sa grande entre-

prise d'une vente d'armes à Ménélik : Rimbaud « donna quelque argent » à l'abyssine, qui fut « rapatriée ». On ne voit point dans quelle intention Bardey n'aurait pas dit la vérité. Mais d'autre part, et surtout, en janvier 1950, dans le n° 25 de la *Table Ronde*, a été publié un billet, fort clair, et assez pénible, d'Arthur Rimbaud à un nommé Franzoj qui, semble-t-il, était intervenu auprès de lui précisément au sujet de l'éthiopienne. La lettre est sans date; il n'est pas interdit de supposer qu'elle est de l'automne 1885, peu avant le départ de Rimbaud pour Tadjourah : « *Cher Monsieur Franzoj, excusez-moi, mais j'ai renvoyé cette femme sans rémission. Je lui donnerai quelques thalers et elle partira s'embarquer, sur le boutre qui se trouve à Rasali, pour Obock où elle ira où elle veut. J'ai eu assez longtemps cette mascarade devant moi. Je n'avais pas été assez bête pour l'apporter du Choa; je ne le serai pas assez pour me charger de l'y emporter. Bien à vous. Rimbaud.* »

11.

Le 7 octobre 1912, Berrichon, écrivant à Claudel, lui parlait d'un article de « M. Ferrand » sur Rimbaud, à paraître « au printemps prochain ». Je ne crois point que cet article ait jamais paru. En septembre 1912, Claudel avait rencontré ce Gabriel Ferrand, lequel avait « connu Rimbaud à Aden et à Zeilah » et lui avait rapporté ce qui suit : « Très doux, coiffé aux enfants d'Edouard, sortant nu-tête à ce terrible soleil, il vivait avec une femme abyssine, qui fit une fausse couche. Accroupi, les pieds et les mains teints au henné, il riait sans aucun bruit, et la main devant la bouche, avec une espèce de petit gloussement. Sa conversation était totalement insignifiante. » Ferrand lui ayant demandé des livres, Rimbaud lui répondit « qu'il s'était servi des quelques romans qu'il avait pour faire des paquets et des cornets ». Il était, à Aden, « méprisé » des européens et « considéré comme un voyou et un loufoque ». Il « paraissait absolument insensible à la nature »; cependant « ses yeux étaient extraordinaires et toujours *portés en avant* ».

12.

L'édition des *Œuvres Complètes de Rimbaud* dans la Bibliothèque de la Pléiade contient (pp. 549-551) deux lettres de Frédéric Rimbaud, frère d'Arthur, à Rodolphe Darzens, le préfacier du *Reliquaire*. On trouvera ci-dessous la réponse inédite de Darzens à la première de ces deux lettres. Papier à en-tête de la *Petite République* (direction); Paris, 8 décembre 1891.

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre contenant l'article sur la mort de votre frère Arthur [...] J'ai fait connaissance, à Paris, de G. Izambard, Delahaye et Paul Démeny [...] Je voulais, grâce aux lettres et aux poésies que ces messieurs m'avaient confiées, publier une étude très complète sur votre frère lorsque la malhonnêteté d'un éditeur auquel je m'étais adressé et qui s'est enfui à l'étranger, m'en empêcha. Il m'a même soustrait le manuscrit, écrit de la main de votre frère, de poésies que m'avait donné Paul Démeny [...] Ne m'envoyez pas les *Poètes maudits;* je les ai, et je connais Verlaine. Il n'a rien de très particulier à dire [...].

(Collection Armand Godoy.)

13.

Dans son article « *Rimbaud mystique* », reproduit dans *Reliques,* sous le titre : « *Rimbaud catholique* », Isabelle Rimbaud écrit (p. 132) : « un poète catholique, ces temps derniers, sentait et voyait dans *Génie* [*Illuminations,* XL] une des plus parfaites et des plus fortes images du Christ et de la Rédemption ».

Cette allusion désignait Louis Denise, l'auteur de la *Merveilleuse doxologie du lapidaire,* et qui dans le *Mercure,* avait publié des « *Litanies de la solitude* » (août 1891), d'assez beaux vers, encore, en décembre :

Seigneur, demain est sombre et le froment est rare

et, en septembre, une étude sur les *Valentines* de Germain Nouveau. De Paris, le 17 février 1913, il avait écrit à Berrichon, à propos du poème *Génie* : « *J'y vois une des plus merveilleuses figures de Jésus-Christ qui aient été dessinées* [...] *J'avoue que je médite ce texte comme une prophétie et que chacun des*

mots dont il se compose me jette violemment aux pieds de Celui qui a purifié les boissons et les aliments, *et qu'il me paraît impossible de les appliquer à un autre.* »

14.

Pour finir, ces lignes testamentaires d'Isabelle Rimbaud :

Aujourd'hui, 12 août 1916, je répète que je veux que mon mari jouisse après ma mort, et sa vie durant, de tous mes biens meubles et immeubles [...] pour le reste revenir, après la mort de mon mari, non pas à mes nièces sur lesquelles j'ai appris des choses fâcheuses, mais à M. Paul Claudel [...] afin qu'il en fasse tel usage qu'il jugera convenable, soit qu'il le donne plus tard aux enfants de mes nièces Emilie Tessier et Nelly Lecourt si, expressément, ces enfants s'en montrent dignes [...], soit qu'il l'affecte à quelque œuvre en l'honneur et pour le salut éternel de mon frère Arthur, de ses parents, et de ceux qui l'ont aimé [...].

IS. DUFOUR-RIMBAUD.

Isabelle mourut le 20 juin 1917; l' « actif net revenant en nue propriété à M. Paul Claudel », d'après une lettre de Me Courcier, notaire, était de 40.407 fr. 95. Paul Claudel renonça à ce legs.

QUATRE POÈMES *

par RAYMOND JEAN

SOLEIL

L'oiseleur étoiles en main
les pieds plantés dans le soleil
écoute aux portes du matin
battre le tam-tam de son cœur

Aux croisées bleues de l'aventure
une femme au visage d'eau
la robe trouée de soleil
offre ses lèvres à la lumière

Les enfants le soleil cueilli
en ont plein les yeux et les poches
et parmi les champs de maïs
le font ruisseler mains ouvertes



Au pays de mes prunelles
un âne boit dans un seau
un bal de mirabelles
y est donné
une mer de hérissons
court au bord de la margelle
le jupon neuf de ma belle

* Ces quatre poèmes sont extraits d'un recueil, *Le Bois Vert*, à paraître aux éditions Pierre Seghers.

claque au vent comme un drapeau
Il ne faut pas dire non
au sourire des mésanges
il faut tendre des fils d'herbe
entre les commissures des rêves
il faut se nouer les sangs
et se coucher nu dans les blés noirs
pour un jour dérober
au creux des paumes douces
une seule goutte verte
de simple espoir



Pour Georgette.

Ton sang chante comme un ruisseau
qui ferait le tour de la terre
ce sang qui bat sous tes yeux chauds
coquillages de ma rivière

Le perce-neige oreille fine
colle à mes vitres ses couleurs
comme un masque de Colombine
qui se serre contre mon cœur

Tendre de joie sonne sa cloche
l'Avenir nu dans un boisseau
où tintinnabulent sous roche
les épousailles des oiseaux

Et volent les jours de poussière
en éclats sur le plat des mers
au feu de tes mains ouvrières
de fontaines et d'arbres verts

COULEURS

Un muletier sur sa mule
s'est grimé en escargot
et sur ses beaux yeux de tulle
il a tiré ses rideaux
Voilà donc la sarabande
des chenilles dans l'avoine
finie Plus d'espoir
Finie celle des amandes
celle aussi des somnambules
sur les toits de lune bleue
ô ma galante
dont les genoux
sentent si bon le froment
l'été dans le foin
ou parmi le grand vacarme jaune
des écuelles enfantines

TERRES FROIDES

par PIERRE GAUROY

Battue de plein fouet par les tempêtes polaires, l'*île Mageroe* (l'île maigre) où nous allons débarquer ne mesure guère plus de quarante kilomètres de longueur, mais ses côtes découpées à l'extrême — comme le sont les côtes de Norvège — présentent d'innombrables fjords où se blottissent frileusement quelques demeures de pêcheurs. C'est au sud de l'île, à Honnigsvag, que nous touchons terre au fond d'une minuscule anse portuaire. Quelques barques trapues sont à l'ancre, où pointe le canon harponneur des chasseurs de baleine.

Plus connue sous le nom d' « Ile du Cap Nord », l'île Mageroe se trouve par le 71e degré de latitude nord, à plus de cinq cents kilomètres au delà du Cercle Polaire. Quoique à la hauteur du Groënland, la présence du Gulf-Stream préserve ses rivages des fragments de banquise qui descendent beaucoup plus bas dans les parages de l'Islande et de Terre-Neuve. Aux Antipodes, à la même latitude, émergent les étendues désolées de la Terre Adélie et l'immense glacier antarctique.

Honnigsvag! Non sans une certaine curiosité, nous attendions cette bourgade plus élevée en latitude qu'Hammerfest, la ville la plus septentrionale du monde, que nous avions quittée la veille, la cité désespérément triste sous son ciel bas, dans la grisaille universelle qui la baigne.

D'autant plus vive était ma curiosité que je me souvenais avoir lu jadis ces lignes : « Au delà d'Hammerfest, il n'y a plus que les aventures de la mer polaire, plus de

villages, plus de maisons, rien que des îles nues peuplées d'oiseaux et des massifs de glace qui dérivent silencieusement, emportant des phoques endormis. » Peut-être! Mais il n'en reste pas moins qu'Honnigsvag est la plus étonnante surprise que ressente l'étranger abordant à ces rivages. A vingt mètres du débarcadère, nous débouchons dans la rue (!) principale. Stupeur! Un kiosque à journaux frappe nos regards, sinon bien achalandé, du moins très fréquenté, et les enfants ne sont pas les moins empressés à venir quêter les illustrés qui peupleront leurs rêves dans les interminables nuits d'hiver.

La rue principale! Un pauvre ruban chaotique et sinueux coupé d'ornières et de ravines, bordé de baraques de bois ou de tôle ondulée. Paysage de Far-West où la folie des hommes a porté le fer, réduisant en cendres les coquettes demeures de jadis. Mais le courage de ces Nordiques se rit de l'adversité comme il se rit des tempêtes et des ténèbres et, déjà, s'élabore un renouveau dans ces maisons aux couleurs vives dont la roche s'émaille par endroits. Quelques boutiques s'élèvent : ici la boulangerie, plus loin le buraliste à qui la présence exceptionnelle d'étrangers est une invite alléchante à proposer ses couteaux ou ses escarpins lapons, là le bureau de poste et la pharmacie (!). Babel des langues que ce carré de terre ingrate : Hollandais d'origine, l' « apotek » donne au « Frankrike » que je suis, par le truchement de la langue allemande, tous renseignements désirables sur la flore de l'île dont je rapporte des échantillons. L' « apotek »? Très certainement; et si la thérapeutique locale utilise les propriétés des plantes, elle ne boude pas les antibiotiques les plus récents comme les sulfamides et la pénicilline et ce n'est pas sans surprise que nous y découvrirons même une spécialité française.

Poissonnerie, magasin de nouveautés (oh! combien pauvre en ses planches grises!) conduisent au pied de la minuscule chapelle luthérienne dressée au milieu du cimetière qui s'accroche au coteau couvert de myrtilles. Quelques bancs vermoulus dans ce champ du repos où frissonnent des herbes folles sous lesquelles nous devi-

nons, à l'écart, des tombes de soldats ennemis. Là viennent s'asseoir les vivants d'aujourd'hui, car le départ des absents ne saurait faire oublier les êtres chers dont le corps, à demi rongé, roule peut-être à cette heure dans les profondeurs noires de l'océan, dont rien n'est plus d'eux-mêmes en ce lieu dénudé, que d'humbles graffiti à demi effacés, sur un mausolée de marbre vert. Et le silencieux colloque se poursuit entre ces marins taciturnes et ceux qui, par-delà le tombeau, continuent à peupler de leur invisible présence la terre de leurs premières amours et de leur dernier soir.

S'il n'est pas une ville de France qui ne possède son cinéma, pareil privilège n'est pas encore départi à nos villages, même de quelque importance. Mais, sur les routes brumeuses, au seuil d'un océan dont le nom seul évoque les solitudes blanches et des horizons de bout du monde, ces hommes qui pensent, aiment et souffrent comme nous et dont le rêve s'alimente parfois aux terres du sud lointain d'où nous venons, ces hommes ont installé un cinéma. Sur un panneau de bois moisi, fleurant à peine le goudron, s'étale une affiche : un couple est là, au regard clair, perdu dans un rêve intérieur. Où qu'il soit, le cœur humain n'a que faire des réalités du Grand Nord.

La vie de ses habitants est fort simple. Pêcheurs pour la plupart, ils partagent leurs dernières semaines de clarté fraîche entre l'œuvre de reconstruction et la barque à la coque rude et large qui reviendra chargée de poissons vigoureux, si frais, si riches en chair, dans ces eaux hypertoniques, que le plus délectable poisson de nos côtes ne saurait lui être comparé. Relevé d'un grand verre de lait concentré et d'une pointe de citron étique et vert glané au fond d'un comptoir, en faut-il plus pour réaliser notre position géographique (1) ?

N'étaient les oiseaux qui fréquentent ces rivages et quelques troupeaux de rennes débarqués à l'été, l'île Mageroe

(1) Lorsque fut accompli ce premier voyage que rendaient alors fort malaisé les circonstances, les stigmates de la guerre marquaient profondément cette terre courageuse. Aujourd'hui, Honnigsvag a vu renaître de ses rocailles désolées les claires demeures d'autrefois.

ne serait qu'un vaste désert animal, une lande rébarbative et monotone.

Si, quittant le village, nous gagnons l'intérieur de l'île, le paysage se modifie pourtant sensiblement. Des lacs d'abord, des marécages aux blancs Eriophorum, des sécheries de morue en plein air où s'affaire et criaille un essaim de mouettes voraces, puis une lente montée s'amorce au flanc du plateau qui forme la presque totalité de l'île. Moutonnement de vallonnements humides et de crêtes désolées, tapis de mousses et de plantes naines, absence totale d'arbres et d'arbrisseaux, car on ne saurait tenir pour tels des saules de quelques centimètres de hauteur...

Vers l'est, la dentelle des fjords dont la masse brutale se découpe étrangement au crépuscule de minuit... Falaises plongeant de plein fouet dans l'océan, triste océan tour à tour livide, glauque ou laiteux et que, loin des côtes, peu de navires sillonnent, chasseurs de baleines ou navires charbonniers se rendant au Spitzberg.



Hors le village et quelques groupes de maisons isolées, tout n'est que désolation. C'est dans une telle solitude que nous errâmes un jour, ayant décidé de traverser l'île dans toute sa longueur, et désirant filmer le soleil de minuit à l'extrême pointe de l'Europe.

Il est midi. Nous achevons un frugal repas. Le soleil rayonne tristement dans un ciel où passent de grandes nuées sombres. Cependant, notre voisin de campement, un Lapon disert, nous a laissé espérer des conditions météorologiques acceptables. Sac au dos, caméra sur l'épaule, nous partons. Après une trentaine de kilomètres de marche sinueuse, nous abordons le dernier plateau aux marais mélancoliques. Nous ne serons pas seuls à l'aborder. Une nappe de brouillard monte lentement de l'horizon. De minute en minute, elle ronge le ciel comme une bête tentaculaire, accroche bientôt la pénéplaine et

transmute inexorablement la réalité nue de la roche en une vision fantomatique.

Un instant, nous hésitons. Boussole et cartes en main, mon camarade Bernad, ingénieur des Mines, fait le point et pense, qu'à l'estime, nous devons atteindre le but. Allons-nous renoncer d'ailleurs, alors que nous marchons déjà depuis de longues heures? Contre toute espérance, nous nous berçons de l'espoir que, pourtant, une éclaircie nous découvrira le soleil, en ce minuit qui va sonner, ce pâle soleil que nous sommes venus de si loin pour contempler. L'accord se fait. Nous repartons, escaladons les crêtes, progressons sur la rocaille. Dès cet instant, nous nous enfonçons à la fois dans la brume et dans l'erreur. Les heures passent. Une aube sale renaît, à peine plus blanche que le blanc crépuscule. Nous marchons toujours vers cet horizon cotonneux où la vision s'arrête à quelques mètres. Et voici que, sur la lande, en une vision fugitive de robes fauves, une chevauchée de fantômes est passée : les rennes. Un instinct sûr les mène. D'ailleurs, que peut leur importer d'être ici ou là, puisque le lichen est partout sous le feutrage des herbes rampantes et qu'il est pratiquement leur seule nourriture? Quant à nous, petits d'Hommes dont des millénaires de civilisation ont réduit les mystérieuses puissances ancestrales, où allons-nous? Nous l'ignorons. Et pourtant! Quel espoir désormais d'atteindre un but qui se dérobe et comment expliquer cette marche qui n'en finit pas? Cependant, la boussole est formelle et la marche au Nord maintenue — du moins le croyons-nous — malgré les marécages contournés et les éboulis franchis.

Machinalement, je sors une seconde boussole que nous avons prudemment emportée. Nous comparons. En un instant, la lumière s'est faite dans nos esprits. Les deux aiguilles indiquent une direction divergente et présentent d'incessantes fluctuations. Nous sommes en pleine tempête magnétique. Pas spectaculaire celle-là, pas bruyante! Non. Rien qu'un rayonnement invisible libéré par quelque formidable éruption solaire, perturbant à cette heure le champ magnétique qui court d'un pôle à l'autre

de la Terre. Et nous sommes plus sûrement le jouet de sa puissance aveugle que de tout le déchaînement des tempêtes. La brume, passe encore! Mais l'affolement de la boussole rend vaine notre progression. Si, du moins, nous pouvions apercevoir la mer de Barents qui s'étale peut-être, tout près, à quelque trois cents mètres, au bas d'un à-pic qui nous échappe.

La fatigue nous gagne, nos artères battent à grands coups, nos corps sont las de l'effort fourni, nos vêtements saturés de vapeur froide, nos chaussures pleines d'eau, nos estomacs crient la faim. Renonçant pour un temps à décrire le dédale labyrinthique de nos pas, nous nous étendons sur la roche lépreuse et froide, dans ce décor sans âme. Autour de nous, rien qu'une ligne d'ombres chinoises, blocs de pierres jetés par centaines sur ce plateau désert, rien que l'obsédante et vaporeuse présence qui oppresse nos corps et nos cerveaux. Quelques minutes s'écoulent. Un sommeil de bête nous terrasse.

Au réveil, la réalité s'abat de nouveau sur nous. La brume peut traîner pendant des jours son suaire sans consistance sur ce roc jeté aux premiers jours du monde aux portes des routes froides.

Avec un espoir au cœur qui va s'amenuisant à chaque heure, nous reprenons la route. Alors, au hasard, nous adoptons une direction dont nous détournent sans cesse marais et ravinements et, déjà, en notre esprit s'insinue un renoncement presque apaisant à jouer cette partie sans atouts. Cependant que nos pieds glissent sur la rocaille, nos cerveaux roulent d'étranges pensées.

Non, jamais le soleil ne nous parut aussi beau qu'à l'instant où l'éclair furtif d'un rayon tomba d'une minuscule trouée de la nuée. Deviner l'océan dans la nappe d'argent qui miroite un instant, situer hâtivement la côte, découvrir au large un îlot, retrouver le fil d'Ariane qui nous ramènerait vers un centre de vie, tout cela n'était plus qu'un jeu. Ce centre où battait un cœur fut une humble cabane lapone à l'entour de laquelle pâturaient deux chèvres et jappait un chien d'ébène.

Une vieille femme sortit de la pauvre hutte perdue où

des êtres que nous imaginions attardés et lourds d'une hérédité malheureuse allaient se découvrir à nous comme l'incarnation vivante de l'hospitalité la plus fraternelle. Non point que l'on nous reçût tout d'abord avec un empressement remarquable. A nos désirs manifestés on ne parut répondre qu'évasivement, sans invitation précise à franchir le seuil. Demeurés discrètement à l'écart, nous devions bientôt comprendre la raison d'une telle attitude. Par l'étroite fenêtre, nous devinions la vieille qui s'affairait aux soins du ménage. Il ne convenait pas que nous fussions reçus sans que tout fût en ordre. Elle reparut. Tout ce qu'elle possédait, la vieille nous l'offrit et ce don sans retour la grandissait encore, dans son dénuement même.



Lorsque, descendant du Cap Nord pour gagner Narvik, nous longeons les côtes accidentées de Norvège, nous pressentons dans les lointains embrumés les immensités lapones. Bien différentes, en vérité, sont les Laponies suédoise et norvégienne. Cette dernière est une zone de montagnes qui peut culminer aux environs de 1.800 mètres, dont les chaînes se pressent en vagues de pierre tourmentées jusqu'à la dentelle des fjords. Leurs cimes dénudées ne portent que des lichens ou une végétation traçante et rabougrie, les arbres n'épousant que les flancs des vallées glaciaires. La première au contraire, sauf dans sa partie occidentale, présente des plateaux recouverts d'une flore, sinon luxuriante, du moins abondante, où dominent presque exclusivement des sapins souffreteux et des bouleaux de toutes dimensions, depuis l'arbuste de deux mètres jusqu'au bouleau nain de quelques décimètres. Sur des centaines de kilomètres s'étend alors la forêt. Son uniformité n'est rompue que par des ruisselets et des rivières, des clairières marécageuses innombrables qui sont le fait d'une glaciation permanente du sol à une faible profondeur.

Quoique assez bien connus géographiquement, ces différents secteurs demeurent plus ou moins fermés au touriste par absence à peu près totale de route. En fait, il n'existe encore aujourd'hui que deux voies de la Baltique à l'Océan Glacial. Dans le sens nord-sud, des routes gagnent vers l'intérieur sans jamais se rejoindre. Hors ces tronçons, il n'est pas de voie de pénétration totale. Si, pourtant : les insaisissables pistes lapones.

Si la Laponie suédoise semble avoir subi une pénétration rationnelle, la Laponie norvégienne reste en sa plus grande partie à peu près inabordable.



C'est à la hauteur de Tromsö que nous entreprendrons un raid à travers cette dernière.

Tromsö, capitale de l'Arctique et le port le plus important sur l'Océan Glacial. Mais Tromsö est, d'abord, comme tous les ports de ces côtes, une bouffée de saumure âcre qui vous prend à la gorge et flotte dans l'air à l'entour comme une viscosité d'outre-tombe, un ectoplasme de fantôme qui saturerait le monde des vivants. Nombreux y sont les bateaux trapus, lourds de morues séchées empilées sur le pont, à masquer même la timonerie. Et le « Grand Nord » ne saurait être évoqué sans faire appel à des souvenirs olfactifs, comme les oasis sahariennes ramènent à mon esprit les suaves exhalaisons de leurs vergers d'orangers et la casbah d'Alger l'image d'un grouillant labyrinthe où flotte en permanence une odeur d'huile chaude...

Le Consul de France se met très aimablement à notre disposition pour nous en faciliter l'accès. Par la vallée du Dividal, nous gagnerons l'extrémité orientale du lac Torneträsk, immense cuvette de quatre-vingt-dix kilomètres de long. Avec les derniers cottages piqués au fond des bois, nous croyons quitter la civilisation. Quelque vingt kilomètres d'une forêt vierge nous amènent à une isba

où nous passons la nuit sur des planches disjointes. A l'aube, une piste parallèle au torrent du Dividal s'ouvre devant nous et nous amène, dans le soir qui tombe, à une clairière de bouleaux que dominent de hauts plateaux. A notre stupéfaction, nous rencontrons là trois maisons. Un homme fort courtois (on est facilement cérémonieux en Norvège et dans ces régions, politesse qui se double d'ailleurs d'un grand amour pour la France) nous accueille au seuil de l'une d'elles et nous invite à savourer les excellentes pâtisseries que sa femme prépare sans participer au repas, comme le veut la coutume locale. En peu de temps, toute la population, soit une dizaine de personnes, est rassemblée. En connaisseurs, nous appréciâmes certaines tartes aux fruits des ronces arctiques, les « multers », que nous devions encore rencontrer bien souvent, hélas! en d'inquiétants bourbiers, — lorsque le son d'une voix frappa tout à coup nos oreilles : « Ici, Radio-Brazzaville... Vous allez entendre... »

Pendant des jours, hormis les rennes et quelques oiseaux, coqs de bruyère et perdrix, nous allons parcourir les immensités vides de la toundra. Certes, les loups rôdent, mais leur prudence naturelle leur commande d'éviter l'homme, sauf lorsqu'ils sont en bande et affamés; l'ours n'est pas complètement absent de ces régions; enfin, les petits rongeurs sont nombreux; mais toute cette faune se cache plus ou moins. Quant aux Hommes, ils sont loin à cette heure et il faudrait plusieurs jours de marche, une semaine peut-être, pour avoir chance d'en rencontrer.

Sur un tel parcours, on est assuré de croiser des hardes de rennes conduites par un vieux mâle aux grands bois dressés vers le ciel comme des bras implorants. De prime abord, on distingue difficilement ceux qui sont sauvages de ceux qui, demi-sauvages, portent à l'oreille la marque de leur propriétaire.

D'un caractère doux et paisible, ils fuient l'approche des hommes et leur flair étonnamment subtil supplée à la carence apparente de leur vue. Ils vivent en petits groupes dans une liberté totale, sans exigences particulières, s'accommodant de l'humble lichen qui porte

leur nom et qu'ils rechercheront plus tard sous la couche de neige hivernale. Grâce à l'abondance de ce lichen qui couvre le sol d'un tapis continu, le renne est l'inséparable compagnon du Lapon nomade au cours de ses longues pérégrinations. Il assure le transport de sa lourde tente de peau et de son mobilier rudimentaire, il lui fournit le lait, un lait épais et onctueux comme de la crème, mais dont chaque femelle ne produit environ que la valeur d'une demi-tasse à café, il lui donne sa chair. De sa peau, le nomade tirera, comme le fit notre ancêtre des cavernes, des vêtements chauds et imperméables. Le renne, animal vil aux fins purement utilitaires? Non pas, mais une entité vivante presque humanisée qui prend rang dans le folklore et dont le chant rythmera les migrations saisonnières ou bercera les longues veillées du solstice.



On ne saurait comprendre la Laponie norvégienne si l'on n'avait une représentation de l'atmosphère qui baigne toutes les régions situées au delà du Cercle Polaire. Tout n'est que contraste. Dans l'éblouissement du soleil le paysage est presque idyllique, le ciel est d'une incroyable pureté, les montagnes se perdent dans une brume tendre et légère et le soir a l'enivrante douceur d'une journée de chez nous au déclin d'un beau jour. Mais que le prestigieux magicien dont les touches se jouaient sur toutes choses vienne à s'évanouir dans la nuée menaçante, en un instant le décor entier se métamorphose. Le ciel prend des teintes livides, les lacs sont des étendues de bronze aux paillettes d'argent, les montagnes sombrent dans un bleu d'émeraude, les vallées glaciaires s'emplissent d'un mystère inquiétant, la Laponie devient cette terre de bout du monde dont, enfant, nous avions rêvé, où le corps se fatigue, où l'âme ne se reconnaît plus. Le dépaysement est total et l'on s'étonnerait de trouver en de tels lieux un témoignage quelconque de présences humaines dans des demeures colorées.

Que serait, par exemple, une vie d'homme au fond de cette vallée latérale du Gievdnejavrre que surplombe, à la frontière suédoise septentrionale, le mur presque vertical du massif de l'Altastjarro dont la crête se découpe à 1.600 mètres? L'être tout entier plonge dans un Cosmos apparemment redoutable.

Il est 11 heures du soir. Le ciel a des tons de vitrail, les monts sont d'un bleu lunaire. Tout cela compose une symphonie d'Apocalypse. Du promontoire glacé où nous avons établi notre camp, un semis de blocs erratiques de toutes tailles dessine des ombres chinoises hallucinantes sur l'horizon aux clartés affaiblies. Le « Camp des Trolls », ainsi baptisâmes-nous ce sommet maudit. Les « Trolls », mauvais génies de la mythologie scandinave.

Tout était silence à l'entour. Parfois, le murmure du vent passait en longues plaintes, effleurant d'une caresse légère les herbes folles de la toundra.Et la nuit ne venait pas. Il nous semblait qu'un coup de baguette magique nous avait jetés sur quelque planète inconnue où les jours et les saisons n'auraient plus de sens à nos yeux de Terriens. Nos montres allaient marquer minuit. Il y avait toujours cette grande bande verdâtre à l'horizon, ces monts bleus aux croupes stériles, cette vallée apocalyptique, ce lac livide et froid comme un reptile aux aguets...

Et puis à mesure que gagne le sommeil, que déclinent nos organes des sens, l'univers se décolore et se tait.



Au terme du raid qui, par-dessus lacs, marais et torrents glacés, nous amène aux rives du lac Tornetrãsk, nous rencontrons en leurs huttes de terre et de rondins notre dernier village de Lapons sédentaires. Huttes primitives aux fenêtres grossières, à la porte rustique. Certaines d'entre elles, surélevées, serviront à l'engrangement de l'herbe rare et à la mise en réserve des vivres.

Sur une langue de terre où rien ne pousse que de mai-

gres graminées, ils mènent, sous l'autorité d'un shérif librement élu, la vie paisible des pasteurs et des pêcheurs. Quoique foncièrement hospitaliers, leurs cabanes s'élèvent à l'intérieur d'enclos où l'étranger pénètre malaisément. C'est cependant à l'intérieur de l'un d'entre eux que nous passâmes en cette année nos derniers soirs de Laponie. Nos tentes exiguës intriguaient fort nos hôtes, mais, peu à peu, une sympathie agissante nous lia et quand l'ombre descendait sur la lande, ils s'approchaient discrètement et nous jetaient au travers de la toile un bonsoir auquel nous étions fort sensibles. C'est là que nous assistâmes certain dimanche à un office que sa simplicité même rendait particulièrement émouvant. Accourus de toute la steppe, vêtus de leurs plus éclatants costumes d'apparat, ils chantaient la gloire d'un Créateur qui leur fut pourtant, en ces lieux, bien peu prodigue de ses dons.

Il est parmi ces huttes primitives un enclos plus évolué. Touchée par la grâce civilisatrice, la maison basse qui trône en son milieu possède un poste récepteur de T. S. F. alimenté par générateur éolien.



C'est un an plus tard que, de retour en ces régions, j'allais, délaissant pour un temps nos Lapons sédentaires, rendre visite à leurs frères, les Nomades. De Narvik, je gagne Kiruna, mais cette ville — quoique la plus grande du monde — ne saurait me retenir bien longtemps. Plus fort que son gisement magnétique, le plus riche du globe, un secret pouvoir m'attire plus haut vers le Nord. A près de deux cents kilomètres s'étend sur la rivière Muonio, qui se jette dans le golfe de Botnie, le village de Karesuando, capitale d'hiver des Lapons nomades.

C'est par un matin gris et froid que j'aborde les deux cents kilomètres de toundra, la véritable toundra des bouleaux et des sapins étiques, sœur de la steppe sibé-

rienne qui la prolonge sur des milliers de kilomètres. Le paysage est à ce point évocateur que je ne m'étonnerais guère de voir sortir du sous-bois un troupeau de mammouths roussâtres dont la masse pesante irait peut-être s'enliser au fond de l'horizon, dans l'écrin d'acier des lacs qui jaillissent des trouées de l'interminable forêt, — des mammouths frères de ceux qui, aux époques révolues, martelèrent de leurs sabots le sol marécageux de ce qui devait être Paris.



Quelque part, dans la toundra mélancolique. Sur l'immense océan de sapins dont les rameaux pleurent des lichens gris, septembre vient de souffler les premières bises. Les feuilles des bouleaux nains dessinent sur le tapis cendré du sol une mosaïque jaune et pourpre du plus bel effet. Tout est calme, si calme qu'à peine j'aurais soupçonné la tente d'un nomade au creux de ce val sauvage si les chiens n'avaient aboyé leur émoi. La tente nomade, asile de toutes les libertés, même celle de mourir loin des secours de la science, dans un décor digne des hommes de la préhistoire!

Avec les premières neiges, en effet, les nomades ont quitté les sommets ventilés des chaînes côtières norvégiennes qui les préservaient, eux et leurs rennes, de l'infernale présence des moustiques. Par d'invisibles pistes, dans le dédale des lacs et des bois, ils ont rallié lentement leurs quartiers d'hiver dispersés un peu partout à travers les immensités forestières, mais plus encore limitrophes de la frontière finlandaise, aux abords immédiats du village de Karesuando. Pauvre bourgade où la terre est ingrate et le climat polaire et dont la maigre flore de mousses et d'airelles est couverte de neige deux cent dix jours par an. Au hasard de la roche ont poussé de petites maisons grises et quelques lacs mélancoliques soulèvent leurs vagues minuscules au souffle froid de la

tempête. A l'horizon, la ligne étrangement bleue des immensités boisées. Le regard ne saisit rien d'autre. Au voyageur de passage, la réponse donnée dépasse rarement oui ou non.

L'automne a rougi la toundra, mais nos Lapons portent encore le costume de drap de laine dont la forme s'apparente à ceux des autochtones de Sibérie. Sa coupe en est moyenâgeuse et les couleurs qui le parent copient celles de la nature en de longues bandes jaunes et rouges sur fond bleu. Au képi à large pompon rouge, je reconnais un Lapon suédois, les Lapons finnois et norvégien portant un bonnet à quatre pointes dont le fond bourré de foin en hiver sert de vide-poches en été.

Maintenue par une ceinture, la tunique flottante est souvent gonflée d'énigmatiques réserves. Au côté, dans son étui de peau de renne, pend un solide couteau. Enfin, bandelettes tissées ceinturant le bas de la culotte de peau et « gallopaks » ou mocassins de cuir à bout relevé, complètent l'équipement. Balancé sur des jambes en cerceau, fruit des heures sans soleil, un être plus menu va sur les pas de l'homme : c'est une femme lapone en sa grâce hermétique.

« Hyva payva », c'est le bonjour lapon, le salut de la steppe à l'étranger qui passe. Mais de quel secours pourrait bien être ce couple aux traits figés, dans l'impossibilité où nous sommes de comprendre la langue de ces errants éternels qui ne parlent ni le suédois, ni le norvégien, et dont le dialecte même varie d'un district à l'autre? Forçons donc, sans plus nous soucier, le mystère de la vie lapone et de la tente qui l'abrite.

Mosaïque de toiles et de peaux, telle est la tente du nomade. Soutenue par une infra-structure pyramidale de rondins, elle s'ouvre au sommet pour le passage de la fumée, le foyer se trouvant au centre d'un cercle de pierres. D'une barre transversale assujettie à son faîte pend la crémaillère. Au sol court un lacis de ramilles sur lesquelles seront jetées les peaux, la nuit venue. Sur ces dernières, recouvert par d'autres si le froid est trop vif, le nomade s'endormira, suivant du regard par l'ouver-

ture supérieure la marche immuable des constellations ou fixant par-delà l'étrange clarté crépusculaire les mouvants horizons de sa dernière migration. Humble logis! La vie nomadisante ne saurait admettre qu'un ameublement des plus sommaires : quelques malles de petite taille et de bois ferronné renfermant une fortune parfois coquette, quelques ustensiles de cuisine en bois ou en métal et des outres de peaux. Quant à l'inévitable cafetière, elle chantonne inlassablement au feu clair et presque gai du bouleau.

C'est sous cet abri précaire, jouet des tempêtes de neige, que seront préparés les fruits de la chasse et de la pêche, le lait de chèvre ou de renne, les galettes de pain, le fromage et les rares légumes qu'il se procurera. Frugal régime! Le souci de l'économie préside principalement à ce choix, car, au terme de ses migrations, dans les villages de pointe de la civilisation, le Nomade pourrait se procurer tout ce qu'un extrême raffinement lui ferait solliciter... fût-ce une cuisinière électrique.



Noël arrive, Noël lapon. Accourus de tous les points de l'horizon, les Nomades sont fidèles au grand rendez-vous. Sur les sapins givrés, la longue nuit du solstice s'est abattue. Et la grande veillée commence, tandis que, dans les hauteurs, se déploie le jeu subtil des aurores boréales. Il n'est pas de phénomène cosmique qui dépasse en grandiose beauté ces draperies fluidiques s'étirant dans la nuit froide. C'est d'abord une immense écharpe verdâtre, d'une indéfinissable couleur, légère comme une phosphorescence ou un feu follet géant. Happée par d'invisibles remous dans les hautes couches de l'atmosphère, elle s'agite, en proie à de mystérieuses convulsions. On dirait que la main cachée d'un Titan dominant notre planète soulève les plis ténus de cette draperie immatérielle et les agite pour orchestrer quelque infernal sabbat. Rien

d'étonnant dès lors à ce que, dans la grande nuit polaire, la rêverie lapone s'alimente de leurs soudaines apparitions et découvre dans leur évanescence inattendue l'inquiète présence des âmes tourmentées de ceux qui les ont quittés au seuil de la mort. Comment échapperaient-ils totalement à l'emprise cosmique? Tout les y porte assurément : la profondeur des forêts, le silence des neiges, le cri lointain des loups en quête de quelque renne égaré... Le nombre des Lapons païens diminue cependant chaque jour.

Noël n'est plus qu'un souvenir au cœur de ces âmes simples. En ces longues veillées d'hiver qui retiennent le nomade sous la tente, l'artisanat va s'épanouir : travail du bois de renne ou de la corne parfaitement exécuté, cuillers, pièces de harnachement, étuis de couteau... Le bois de bouleau assurera la confection de récipients; des lamelles de son écorce, ils tireront même de très originales sandales. A la femme sera réservé le travail des matériaux flexibles, paniers tressés...



Et voici que, peu à peu, les premières aurores accrochent l'horizon. L'appel des solitudes hante ces errants séculaires. Et le crépuscule attardé, un crépuscule que la nuit ne suivra plus, les trouvera bientôt silhouettes mouvantes sur la forêt sommeillante, cité errante de toiles dans la grande cité de verdure qui va renaître. Pendant des semaines, lui, précédant la caravane, elle, fermant la marche, ils iront dans le roulis des monts bleus vers les sommets ventilés où les rennes sont assurés de trouver la paix et la provende. Ainsi se rythme sur les saisons la vie du renne; ainsi sur celle du renne se greffe la vie du Lapon nomade.

Des enfants lapons resteront pourtant encore en notre capitale miniature. Le gouvernement suédois a fait édifier là deux écoles, une pour les enfants du district, l'autre

pour les enfants des nomades; trente-sept de ces derniers vivent dans une demeure claire et plaisante. Et c'est dans leurs classes même que j'irai leur rendre visite. Une maîtresse nerveuse m'accueille, si l'on peut appeler accueil cette réception très « cercle polaire ». Par bonheur, une vieille maîtresse souriante me reçoit dans la classe des petits. Visages d'enfants au clair sourire, tous les mêmes, prodigieusement intéressés par les manœuvres de la caméra, souriant à la douce tutelle de la bonne vieille qui les aime et les comprend. Son pauvre visage ridé se crispe à leur faire répéter en chœur les éléments de la langue suédoise. La méthode et l'ambiance sont presque françaises.

L'instruction des petits Lapons est une des préoccupations du gouvernement suédois. Grâce à une prévoyante organisation, un certain nombre d'entre eux peuvent suivre désormais les cours à l'école spécifiquement nomade qui accorde sa marche sur celle des rennes. Cet enseignement assurera une uniformisation linguistique qui permettra d'entrer en contact avec ce peuple dont l'idiome multiple échappait jusqu'ici à la presque totalité des voyageurs. Les ouvrages écrits en lapon sont d'ailleurs fort peu nombreux : quelques livres scolaires, almanachs ou livres religieux, comme la Bible.

Devons-nous craindre qu'une telle immixtion réduise à néant tout ce qui fait l'âme de cette terre étrange? Non pas. Sans doute, la steppe, chaque jour, est grignotée par l'apport civilisateur des routes, mais forgé par des siècles d'isolement, le vrai Lapon demeurera le grand ermite de la toundra dans la ceinture sombre de forêts où sa tente se cache, sous le ciel de pastel clair qui découpe ses horizons bleus.

MERCVRIALE

LE MOIS DE PARIS

L'ECOLE DES TAMBOURS. — C'est par la poste que me parviennent en mai les images mensuelles de Paris. Livres et disques occupent ma table de travail. Le couvercle de l'électrophone est levé et je m'immobilise devant ce joli meuble en me caressant le menton. Je ressemble un peu à un moulin à prières, comme la plupart des écrivains, d'ailleurs. En effet, cette comparaison sied à ma profession, c'est-à-dire à l'assemblage nourricier de mes quelques dons. J'en connais l'origine. Pour le moment il me suffit de m'habituer à la forme poussiéreuse d'un moulin à prières, un de ces moulins chinois qui font un bruit de crécelles théologiques quand ils entrent en action. C'est comme le chant du tourniquet qui compte les images au moment qu'elles tentent de pénétrer sur le quai d'embarquement. Le quai d'embarquement varie d'aspect selon l'âge de celui qui commande le tourniquet ou plus simplement selon l'âge du moulin à prières. Un moulin à prières d'usage domestique, un moulin moyen, est toujours d'un pittoresque décevant. Tout d'abord on ne voit pas la manivelle et ne pas voir la manivelle, c'est contempler un violon en action sans archet. Paré comme un moulin à prières d'aspect thibétain, j'absorbe les offrandes du mois : noms inconnus, noms connus, des musiques et des paroles qui de préférence « pronostiquent » les événements populaires du temps passé. Ces révélations d'outre-tombe sont toujours surprenantes en ce sens qu'elles entrent dans le pittoresque sentimental d'une époque après la chute du rideau et le dépeçage méthodique des décors. Les canons et les véhicules automobiles démodés vont à la ferraille et les chansons et musiques devenues incompréhensibles rejoignent, par des chemins en général peu fréquentés, les rayonnages des bibliothèques. La vie, quand elle passe à travers les barreaux et les grilles d'une prison même modeste, prend dans tous ses

aspects une autorité, une consistance que les esprits les plus frivoles sont bien forcés de subir, ce qui leur est profitable en un sens. Cette mécanique sans tendresse qui gouverne les spectacles de la vie quotidienne rejoint fatalement les moulins à prières les plus fameux posés comme des montjoies sur les routes qui les relient entre eux. Les résultats de ces rencontres se perdent dans les bibliothèques. Plus tard, beaucoup plus tard, tout cela refleurira au gré de la présence de ceux qui fréquentent poliment ces hauts lieux.

C'est dans ce climat que les collectionneurs de vieilles lunes, je veux dire de cires gravées, de disques tombés en désuétude, remuent leurs propres cendres et retrouvent à ce contact la jeune intelligence de leurs mains, de leurs pieds militarisés, de leurs oreilles confiantes et de leurs yeux de garnements. Odeurs de misère et de jeunesse, odeurs de casernes mortes, sonneries des trompettes de cuirassiers dans le camp de Mourmelon enneigé, chansons simples et réglementaires, musiques traditionnelles de cuivres chargés des expériences de l'infanterie populaire, de la cavalerie originelle, de l'artillerie et ses veuglaires enfantins se mêlent et se confondent sur une sorte de fresque, un peu religieuse comme il sied au passé; mais un passé où le visage d'un condottiere peint par Antonello de Messine met de l'ombre sur les maternités sacrées de l'école de Florence. Cette ombre est celle de la sagesse quand il faut dissimuler ses goûts dès qu'il apparaît que le contact est rompu entre le présent et le passé qui est l'héritage de chacun, un héritage qui ne se partage pas.

Pour revenir directement dans mon commerce avec les disques, il faut dire que je médite souvent sur ma collection de disques imaginaires. Voici donc ce que je sais du romantisme militaire en utilisant le témoignage des disques que j'écoute mélancoliquement tourner sur mon électrophone, un appareil précis. Je dessine ainsi des images sonores parfaitement rassemblées autour d'un clairon 1914 qui sonne l'appel du soir.

Mon premier disque évoque la tunique de laine rouge d'un légionnaire de l'Alouette en garnison sur la côte gaditane... Une centurie coloniale s'éparpillait au crépuscule de la nuit dans les rues fortement odorantes des bas quartiers de Gadès. La chanson déjà regrettée des filles de Suburre rejoignait celle de la Niña de los Peines dans un enregistrement Columbia. C'est grâce à cette discothèque où les ombres grouillent lentement que l'on peut reconstituer l'Histoire à travers la résurrection sentimentale des chansons de casernes et des camps. Vieilles rengaines de route beuglées par les aventuriers de Picardie ou « d'en deçà les monts »

dans les campagnes consternées, roulement des tambourins, piaulements des flageolets des reîtres suivis des filles de joie à cheval sur des bourrins d'ordonnance, refrains de régiments aussi brefs que des haï kaï deviennent la substance qui peut encore nourrir les têtes de colonne des régiments que nous avons connus. Il n'y a pas si longtemps, les musiques et les fanfares de l'armée affirmaient la personnalité du Corps. Une fanfare de chasseurs à pied comme une musique d'infanterie coloniale refusaient la présence des tambours, instruments réservés à l'infanterie de ligne, aux troupes africaines, les « Joyeux » exceptés puisqu'ils appartenaient à l'infanterie légère d'Afrique. Leur clique était celle des chasseurs à pied, clairon, trompettes et cors en mi. Ces détails ne me paraissent pas puérils. Ils inspirent les uns la reprise de la Maison du Passeur et les autres l'attaque de la sucrerie de Souchez. Un esprit averti doit les retrouver gravés dans la cire noire. Mais le choix de ces cires est délicat. En effet, ce n'est pas l'air de la chanson qui crée le poème mais la manière dont l'air est joué. Il ne peut être question de demander à un grand orchestre symphonique d'interpréter la marche des tirailleurs, inséparable de la nouba, comme il ne peut être question de confier cette interprétation à un orchestre de fortune. Afin de mieux illustrer cette tentative d'explication, il me faut vous recommander la série de disques parus récemment aux éditions Philips : elle est excellente. Elle reproduit les marches actuelles de la Légion Etrangère enregistrées par la clique et la musique du 1er Etranger à son dernier passage à Paris. C'est M. Marcel Lassalmon, le chef de musique qui a sans doute succédé au capitaine Aka, qui fit avant la dernière guerre enregistrer quelques marches de la Légion (Figuig), qui a dirigé cet enregistrement remarquable. La nouvelle Légion ne possède plus de fifres dans sa clique (?). C'est un petit détail de sa tradition qui a disparu. Les disques que je vous signale sont donc excellents, particulièrement la marche intitulée *Le Barroudeur* qui est émouvante et... *le Boudin*, bien entendu. Dans le groupe Pathé-Marconi, qui, il y a une vingtaine d'années, édita une série de marches anciennes remarquables, un microsillon est sur le point de sortir des presses, très bon document qui esquisse l'histoire de la musique militaire française. Il ne faut pas oublier que Lully composa pour les mousquetaires et que Couperin écrivit *La Marche des Gris-Vêtus*, autrement dit le Régiment de Champagne, l'un des fameux « Six Vieux ». Dans une époque où le soldat tend à modifier sa condition qui pendant des siècles fut à peu près la même, de telles résurrections dépassent la spécialité du genre. Et les disques

enregistrés par la tête de colonne du 1er Etranger sont naturellement riches en images. Ils deviennent un témoignage de la présence des derniers soldats dans un monde à peu près contraint à se séparer de tout ce qui fut le romantisme de son passé.

Pierre Mac Orlan
de l'Académie Goncourt.

A consulter. — Les quatre disques enregistrés par la Légion Etrangère aux Editions Philips. — Le microsillon sur les musiques militaires enregistré chez Pathé-Marconi. — Les anciens disques Columbia reproduisant les marches et batteries du Premier Empire (en réimpression, je crois). — Chez Pathé furent gravés également les marches et les refrains des bataillons de chasseurs à pied. Ces disques ne sont plus inscrits au catalogue. On peut se demander pourquoi quand tant de médiocrités gardent leur place.

P. Mc O.

LETTRES

LA « PERSONNALITE » DE FRANCIS JOURDAIN. — Il arrive à Francis Jourdain, à près de quatre-vingts ans, une curieuse aventure. Peintre et ami de quelques grands peintres comme Toulouse-Lautrec, Bonnard et Vallotton, architecte et décorateur, il était surtout connu du grand public pour ses idées généreuses qui l'ont placé à la tête de maints comités de « défense » ou de « secours ». Dans *Europe*, parfois, il « parlait peinture » ou contait des souvenirs quand parut, en 1951, son *Né en 76* (1). Pour beaucoup ce fut une révélation : Francis Jourdain était également un écrivain, l'un des plus naturels et des plus savoureux qui soient, un mémorialiste qui, non seulement, savait se souvenir, mais qui, par sa spontanéité, son humour, son amour du détail revivifié par une étonnante jeunesse d'esprit, recréait l'une des époques les plus fécondes de notre vie artistique. Francis Jourdain a été l'ami ou le familier d'une bonne dizaine de peintres et d'écrivains. Il en approchait quantité d'autres qui, tous, ont laissé un nom. Rien ne lui a échappé d'une grande aventure commune comme des aventures particulières, qu'il a toutes su voir d'un œil neuf et rapporter d'une manière qui n'a point d'égale. N'est-il pas singulier que cet « amateur » qui n'a rien fait pour devenir un écrivain le soit d'emblée, et d'emblée prenne place parmi les grands?

Sans Remords ni Rancune (2) est la suite de *Né en 76*. Une suite ou plutôt un complément (qu'on voudrait voir suivi de

(1) Editions du Pavillon.
(2) Corrêa, éd.

beaucoup d'autres), car notre « vieil homme », comme il se nomme lui-même, n'entend pas se souvenir « dans l'ordre » ni s'astreindre à une chronologie. Il donne des « souvenirs épars » qui le montrent, à quelques pages de distance, parmi les fréquentations de sa dix-septième année, en père de famille ou même en grand-père. Il parle des morts et des vivants mêlés, du premier Salon d'automne et de Maurice Vlaminck, de Charles-Louis Philippe et de Paul Léautaud, de l'Affaire Dreyfus et de l'Occupation allemande de 1940. Ses souvenirs s'organisent autour d'une figure, d'un événement, d'une amitié ou simplement d'une émotion qui, l'ayant impressionné à des titres divers, forment un paysage intérieur riche et nuancé qui durera aussi longtemps que lui-même et qu'il découvre par secteurs selon l'humeur ou l'occasion. Il se meut aujourd'hui parmi beaucoup de « fantômes », mais il n'a le désir d'en chasser aucun. Ils s'avancent, s'imposent ou reculent dans l'ombre, sans jamais disparaître tout à fait de la scène. Il lui est indifférent de passer de l'un à l'autre selon le besoin qu'il a de les montrer, d'éclairer l'un par l'autre, de se mettre momentanément en rapports avec celui-ci ou celui-là. Cette absence de méthode, qui relève de lois intimes où la logique et la chronologie n'ont que faire, ajoute à l'impression de naturel et de liberté que nous donne la lecture de ces mémoires, au plaisir que nous avons de les feuilleter, d'y revenir, d'établir des voisinages et des rapprochements. Obscurément ou de parti pris, mais ce doit être plutôt par goût, Francis Jourdain a choisi la meilleure voie capable de le mener à l'évocation d'un monde (en gros, celui qui gravite autour des années 1900) et à l'évocation d'une vie : la sienne.

On n'attend pas que dans ces deux voies nous le suivions à la trace. Le profit serait mince à côté de celui que peut connaître l'heureux lecteur de l'original. Les mémorialistes ne se laissent pas résumer, celui-ci moins que les autres, et on ne dit rien d'eux à simplement énumérer les gens dont ils s'occupent, les événements qu'ils rapportent, les spectacles qu'ils montrent. Quelle idée peut se faire de Saint-Simon celui qui, ne l'ayant pas lu, sait de science commune qu'il a retracé la vie de la Cour de Louis XIV? Quand le mémorialiste accède à cette classe, — et Francis Jourdain y accède, — il compte au moins autant que ses modèles. Au même titre que le romancier, le poète ou le dramaturge, il est un créateur. Ne nous oblige-t-il pas à voir par ses yeux? Ne crée-t-il pas, à partir de la vie une vie moins périssable, destinée à se substituer à ce qui passe et s'efface? Il est même astreint à des lois plus rigides que celles qui dirigent l'écrivain

d'imagination, puisque s'occupant d'hommes qui ont existé, d'événements qui sont advenus, tous ses lecteurs peuvent facilement devenir autant de témoins à charge.

Il doit, premièrement, bien voir, ce qui est banal à dire mais ne se rencontre pas si souvent : Bachaumont est aveugle, et tels de nos contemporains ayant acquis une juste renommée pour leur talent à parler d'eux-mêmes, déraillent dès qu'ils portent les yeux sur leurs semblables (peut-être parce qu'ils sont justement trop occupés d'eux-mêmes). La sympathie ou l'amitié, l'antipathie et la haine sont, on le sait, à double tranchant : elles aiguisent le regard autant qu'elles l'embuent. Saint-Simon fait un étonnant portrait du duc de Vendôme qu'il déteste de toute son âme. Paul Léautaud ne parvient pas à faire un portrait ressemblant d'Apollinaire qu'il a connu, aimé, et dont il a beaucoup parlé. Francis Jourdain est plus près de Saint-Simon que de Léautaud : les sentiments qu'il porte à ses modèles ne paraissent pas altérer sa vision. Les portraits qu'il fait de Toulouse-Lautrec, de Léon-Paul Fargue, d'Elie Faure, sont d'incomparables monuments élevés par l'amitié, mais où l'ombre accuse le relief, où le défaut souligne la grandeur. Voir signifie ici pénétrer du regard, montrer l'intérieur, et, on en revient toujours là, recréer, de façon que nous ayons sous les yeux un être vivant, non un fantoche. On peut le taxer d'indulgence à l'égard de Charles-Louis Philippe, de sévérité à l'égard de Rodin, mais c'est pour prendre le contre-pied d'opinions communes hâtivement formées, pour remettre les choses à leur place. Quand il déteste, raille ou condamne, c'est pour des raisons qui, plus qu'à lui-même, tiennent à l'homme dont il parle, qui n'était pas de bonne étoffe, à l'artiste, qui a trompé sur ses moyens.

On peut les approuver ou les rejeter avec la liberté même qu'il met à les formuler sans croire un seul instant qu'elles soient dictées par des sentiments bas : l'envie ou la vengeance. Francis Jourdain, homme de parti pris, donne paradoxalement le sentiment qu'il est objectif. Ses traits féroces, ses remarques assassines, n'altèrent pas sa constante bonne humeur. D'autres alliances curieuses marient chez lui la lucidité au sentiment, la sérénité à l'engagement, l'attendrissement à la causticité, le sérieux à l'humour, le souci du juste et de quelques grandes conceptions morales à celui de l'humain. Faut-il penser que « comprenant tout » il est, selon le dicton, prêt à « tout pardonner »? Nullement. Si le spectacle de la vie l'intéresse par sa grandeur, sa nouveauté renouvelée, ses ridicules, ses bizarreries, et s'il l'admet comme une source de faits qui le portent à réagir en divers sens, cette réaction est rare-

ment le produit de l'humeur ou, comme on dit, du tempérament. Il a certes la sensibilité vive et délicate, mais les comportements qu'il admire ou qui le heurtent atteignent des zones profondes qui, tout en intéressant sa personnalité, intéressent davantage le système de valeurs qu'il s'est forgé. C'est bien toujours Francis Jourdain qui parle, et de prime saut, mais un Francis Jourdain qui croit à l'homme, au progrès social, à l'art, au bien et au mal, et qui juge en fonction de cette nature. Il n'y a nul lieu de penser qu'elle vaille moins que les réactions de l'épiderme ou les variations du cours des humeurs. Elle le porte au contraire à éclairer convenablement ses modèles. Quand il dit, par exemple, que Barrès fut un « solennel imbécile », il comprend dans ce jugement l'individu qu'il a approché et dont l'attitude lui portait sur les nerfs autant que l'écrivain et l'homme politique. Quand il est près de prendre Marcel Proust pour un snob et un « salonnard » l'œuvre est là qui l'oblige à faire un retour sur lui-même et à se montrer équitable. Il n'est en somme féroce que contre les fausses grandeurs, les bluffeurs et les escrocs. C'est pourquoi nous tombons si souvent d'accord avec lui.

Il se croit guidé par le sentiment. « Le sentiment, dit-il, est un moyen de connaissance. » Ce qu'il entend par sentiment est un composé complexe où entrent l'intelligence, un système de valeurs intellectuelles et morales, autant que le pur langage du cœur. Parce qu'il a aimé des individus très différents dont il cherche en vain la commune mesure, et alors qu'il abhorre l'éclectisme, il se croit dénué d'une personnalité forte : « J'ai bien souvent senti cette insuffisance naturelle, écrit-il, que dissimule mal l'extrême intérêt que je porte à mon semblable. » Il se trompe : la personnalité n'est pas le seul tempérament, mais sur les réactions primitives cette construction à la fois hasardeuse et volontaire à laquelle chacun de nous s'emploie dans le cours de sa vie et qui finit par l'exprimer mieux que tous les dons et insuffisances qu'il apporte au monde en naissant. Francis Jourdain est sans doute un réceptif, un homme ouvert au monde et à ses semblables, naturellement doué de sympathie, confiant, et qui est pourtant loin de se donner à chacun. Il ne voit pas « le caractère spécifique de la sélection à laquelle (il a) instinctivement procédé », et qui comprend en effet des anarchistes comme le jeune Almereyda, des écrivains comme Léon-Paul Fargue, Octave Mirbeau, Marguerite Audoux et Charles-Louis Pmilippe, des peintres comme Toulouse-Lautrec et Pierre Bonnard, des autodidactes de génie comme Elie Faure, des marchands de tableaux comme Charpentier, des lunatiques et des distraits, voire des hommes

d'un certain monde, alors que nous voyons sans grande peine par quel côté chacun devait lui plaire.

Ce sont en effet, tous, des individus en marge, des « séditieux » ou des non-conformistes, des artistes quel que soit le champ de leur activité : les lettres, la peinture, le commerce ou la politique. Tous désintéressés par quelque côté, et tous plaçant plus haut que leur personne l'idéal auquel ils ont consacré leur vie. Beaucoup d'entre eux ont « réussi » et quelques-uns sont parvenus aux honneurs, mais par l'effet d'une justice distributive et comme sans le vouloir. Il est symptomatique que Francis Jourdain ne veuille plus reconnaître Almereyda devenu éminence grise du ministre Malvy, et qu'il fustige tous les parvenus, dont une bonne définition dirait qu'ils ont écrasé leur idéal sous les nécessités trompeuses de l'existence. Idéalisme, non-conformisme, désintéressement, sacrifice à tout ce qui en l'homme le dépasse, suffisent à délimiter le champ où s'exerce l'amitié comme ils suffisent à dessiner les lignes de force d'une personnalité. Celle de Francis Jourdain s'exprime par ces traits. Il faut bien dire qu'ils lui forment un visage plus agréable à contempler que celui de maints littérateurs professionnels.

Maurice Nadeau.

Les Bêtes, par *Pierre Gascar*; in-16, 208 p., 390 fr. (Gallimard). — Gascar est le pseudonyme d'un homme qui sous son vrai nom est journaliste de métier dans un grand quotidien de Paris. On dit volontiers que le journalisme gâte la main — et l'esprit — d'un jeune écrivain. La nécessité de frapper vite et fort, l'obligation de travailler dans la hâte, le recueillement impossible, la loi des gros tirages, qui veut qu'un écrivain de presse se maintienne au niveau le plus large, c'est-à-dire le plus bas, de la pyramide du public, — voilà de quoi ronger les plus beaux dons ; et les exemples en effet ne manquent pas. Imaginez maintenant un romancier-journaliste non seulement averti mais vraiment conscient de tous ces dangers, et à qui son expérience professionnelle, comme un *memento* monastique, rappelle chaque jour les facilités ou complaisances qu'il ne doit à aucun prix se permettre dans ses livres... Pierre Gascar ressemble peut-être à cet homme-là.

Il a trente-sept ans. Il a publié un premier roman, *Les Meubles*, en 1949, un deuxième roman, *Le Visage clos*, en 1951. Son troisième livre, *Les Bêtes*, est un recueil de six nouvelles (deux d'entre elles ont paru dans le *Mercure :* « La vie écarlate » et « Entre chiens et loups », qui s'appelait alors « Chiens »). Et c'est peut-être, malgré cette apparente dispersion, celui de ses livres où l'unité de ton et d'intensité est le plus implacablement observée.

Le titre n'est pas *Bêtes*, mais *Les Bêtes*. Il suggère qu'il s'agit ici non pas de quelques bêtes prises au hasard, mais de l'univers des bêtes. Un univers des bêtes non pas seulement différent de

l'univers humain ou opposé à lui (en quoi l'esprit du livre est lui-même opposé à toute la tradition des animaliers issus de *Renart* et de La Fontaine), mais essentiellement étranger à l'univers humain. Or, qu'il s'agisse de chevaux, d'animaux de boucherie, de fauves, de rats, d'un chat ou de chiens, cet univers animal — représenté dans cinq des six nouvelles par une collectivité et dans une seulement par un individu solitaire, un chat — est en proie à l'univers humain. De ces contacts tragiques entre les deux univers résulte d'abord le sentiment d'une rigoureuse cruauté. Mais ce n'est encore qu'une première apparence, et Pierre Gascar ne s'en tient pas à cet humanisme à rebours. Ce qu'il a exprimé surtout, et au delà, c'est la fatalité d'une incompréhension sans remède. Si bien que ses six histoires de bêtes — dont les circonstances traduisent déjà, mais accessoirement, quelques aspects caractéristiques d'une époque sinistre — se trouvent aussi par contre-coup offrir, sous une forme très transposée, une interprétation des rapports des hommes entre eux, tels que peut la former un homme né en 1916. Ce n'est pas de l'anthropomorphisme : c'en est le contraire. Ce n'est pas follement gai; mais par ce livre dur et fort Pierre Gascar achève de se classer. — S. P.

Littérature du vingtième siècle, quatrième série, par *André Rousseaux;* in-16, 272 p., 480 fr. (Albin Michel). **Hommes et idées d'aujourd'hui**, par *Claude Mauriac;* in-16, 360 p., 660 fr. (Albin Michel). *Descriptions critiques :* **Le Commerce des classiques,** par *Claude Roy;* 14×21 cm., 320 p., 750 fr. (Gallimard). — Traditionnellement on oppose la littérature de critique et la littérature de création. La raison est évidente. La littérature dite « de création » prend directement pour objet la réalité spirituelle ou matérielle, la critique s'exerce sur des textes, elle n'aborde les mêmes réalités que déjà transposées en langage, et par textes interposés. Sous cette réserve, il y a toujours quelque création dans la critique — que l'on songe à la critique de Baudelaire —, parce qu'elle se fonde d'abord sur la nature, le tempérament, le caractère du critique.

Claude Roy est communiste. Claude Mauriac a composé son livre d'articles publiés d'abord dans *La Table ronde.* Les deux recueils ont pourtant ce trait commun qu'ils nous tiennent informés des lectures des auteurs plutôt qu'ils ne cherchent à dresser un inventaire objectif. Pourquoi parler de tel écrivain et non de tel autre? Non en considération de leur importance relative, mais « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». N'est-il pas plaisant que le communiste ouvre son éventail d'Hérodote à Jarry et Joyce, tandis que Claude Mauriac ne commence qu'à Van Gogh et à Barrès (lequel lui offre l'occasion de marquer les distances à l'égard de son père; il se tire bien du rôle difficile de fils...).

L'inconvénient est qu'il faut beaucoup d'expérience et beaucoup de culture — disons sottement : d'autorité — pour s'abandonner si complètement et si tôt à ce que les spécialistes appellent, je crois, la critique de goût, à moins que ce ne soit la critique d'humeur. De tels livres souffrent de paraître en même temps qu'un recueil d'André Rousseaux, où les raisons personnelles du choix — écrasement d'Anatole France, exaltation de Simone Weil

— éclatent tout autant, mais où le mot d'autorité prend toute sa valeur. La jeunesse des deux Claude paraît un tantinet bavarde à côté; d'autant plus qu'André Rousseaux et Claude Mauriac chassent parfois sur des terres voisines. — Poésie et spiritualité sont, à nouveau, les deux ordres de recherche auxquels André Rousseaux s'intéresse de préférence dans ces textes écrits entre 1947 et 1952. En face de France, Loti et Barrès d'une part, Lawrence, Greene, Eliot, Mann ou Hesse d'autre part, il fait le point; et son étude sur Reverdy est certainement l'une des plus profondes qui aient été écrites sur le difficile et profond poète. — S. P.

Les Gommes, par *Alain Robbe-Grillet* (Club français du Livre et Editions de Minuit). — Ce n'est peut-être qu'une expérience de laboratoire, mais elle est remarquable. Difficile à décrire, d'ailleurs. Imaginez un roman policier où le rapport des éléments serait renversé, l'intrigue ne jouant plus que le rôle secondaire d'un décor ou d'une atmosphère. On ne saurait dire d'ailleurs si l'intrigue ici est systématiquement sabotée, ou élevée aux cimes nébuleuses des grands symboles. Or c'est un détail qui n'importe pas. L'agencement, la progression dramatique, la tonalité forment ensemble comme un mécanisme de précision d'acier luisant qui tourne sans bruit dans un bain d'huile. — S. P.

Géographie universelle, par *Bernard Frank*, 14×19 cm., 228 p., 520 fr. (La Table Ronde). — « Il est bon de se vidanger de temps en temps, de liquider ce qu'il y a de soi-disant fondamental en soi-même. » C'est dit d'une manière horrible (l'auteur n'est pas de ceux qui perdent leur temps avec la grammaire et l'orthographe); mais il s'agit bien de cela. Sur un thème fait du nom d'un pays, Angleterre, Belgique, etc. (sept pays d'Europe ne font guère une géographie universelle), l'auteur laisse aller ses souvenirs et ses rêveries mêlés, laisse son esprit suivre sa pente. En somme, il se psychanalyse lui-même. Il voudrait faire croire qu'il joue à la manière de Giraudoux. Mais la manière dont il s'attache aux sinuosités de la phrase proustienne, ses références constantes à Sartre (et à Heidegger) et tant de rappels apparemment désinvoltes de sa naissance juive, laissent présumer qu'il a tenté ici une expérience fort grave à ses yeux. Il a de la force, il a de la fougue, il a du fonds, il aura sans tarder du talent. — S. P.

Frenchie, par *Jean Bradley;* in-16, 144 p., 360 fr. (Julliard). — Mac Allister et Frenchie, son copain, sont blessés côte à côte en Corée. Frenchie meurt. Mac Allister cherche désespérément son ombre dans le monde fou où Frenchie a erré; puis revient se faire tuer en Corée. Une image sinistre et mélodique de dix ans de bagarre et de désespoir dans la folie du monde. Malheureusement l'extrême simplicité que recherche M. Jean Bradley — et c'est sa vertu — demande une technique extrêmement subtile. Ici la *littérature* laisse voir ses dessous. Dommage; on ne peut pas dire que le livre soit réussi; et on aimerait pouvoir le dire : car la qualité de cette recherche est de très bon aloi. — S. P.

Capitaines de la route de New-York, par *Edouard Peisson;* in-16, 336 p., 540 fr. (Grasset). — Roman d'un naufrage dans l'Atlantique nord. Un paquebot avec ses passagers. Mer, marine, marins. Drame dense. Pas de bla-bla-bla. Solide ouvrage d'un bon artisan. — S. P.

Pôles, *l'étonnante aventure de Roald Amundsen*, par *Edouard Peisson;* 14×19 cm., 280 p., ill., 570 fr. (Grasset). — Une vie d'Amundsen; et les aventures de la conquête des Pôles. Il me semble qu'un roman d'E. Peisson est d'un grain plus homogène que cette histoire pourtant vraie. — S. P.

Deux cœurs simples, par *Jacques de Lacretelle;* in-16, 232 p., 420 fr. (Gallimard). — Hommage à Flaubert : d'un des *Trois Contes* Jacques de Lacretelle a retenu la technique dépouillée, linéaire, essentielle (on songe aussi au Tolstoï d'*Une Vie*). Trois parties : trois étapes d'un demi-siècle. Les deux « cœurs simples » sont ceux de deux femmes d'assez haute bourgeoisie, rapprochées, éloignées, rapprochées enfin, après toutes sortes de traverses, dans l'apaisement de la vieillesse. La jeunesse folle — la leur, celle de leurs enfants — n'est que trouble et dispersion : avec l'âge vient,

enfin, la paix, dans les choses et dans les âmes. — S. P.

Abracadabra, par *Maurice Sachs;* in-16, 232 p., 450 fr. (Gallimard). — Un conte de fées, un vrai, mais pour grandes personnes, et dans le Paris de 1925. Le langage de Sachs convient aux contes. Mais ne faut-il pas qu'un conte soit bref? — S. P.

Alarmande, par *Henri Rode;* in-16, 256 p., 480 fr. (Corrêa). — Ne disons pas de l'héroïne qu'elle a le feu où vous pensez. Ce serait vrai, mais ce serait donner un air égrillard à un roman qui tirerait bien plutôt du côté du *Fleuve de Feu*. Et en effet, misère de l'homme sans Dieu, dirait Mauriac. — Non pas un épisode, mais toute une vie, du moins en sa partie active; et, mêlé très étroitement au premier thème, un thème du domaine : cela prolonge. Le livre a de l'intensité, de la tenue, de la concentration, de l'équilibre; et du désespoir. — S. P.

Lettres de jeunesse, 1923-1931, par *Antoine de Saint-Exupéry*, préface de Renée de Saussine; in-26, 160 p., 225 fr. (Gallimard). — Une plaquette : 25 lettres. Elles s'échelonnent irrégulièrement sur neuf années. « Samson émerveillé » (ce sont les derniers mots de la dernière lettre) « d'être ce pape pris dans un piège d'oiseleur », Saint-Exupéry écrivait aussi en 1926 : « C'est inutile de dire trop de choses. » Ce qu'il dit dans ces quelques pages, c'est ce qu'il n'y dit pas. — S. P.

Farouk, *la déchéance d'un roi*, par *Jean Bernard-Derosne;* in-16, 280 p., 570 fr. (Coll. « Aventures et Aventuriers », Éditions françaises d'Amsterdam). — N'a-t-on pas... assez traité de ce royal sujet? Bon journaliste, M. J. Bernard-Derosne ne se contente pas de narrer à nouveau les événements que l'on sait; il les replace dans une continuité historique et s'élève au-dessus d'anecdotes qu'il sait d'ailleurs ne pas négliger. — S. P.

Journal de *Paule Régnier;* in-16, 398 p. avec 5 illustrations hors-texte, 660 fr. (Plon, Collection *l'Epi*). — Un journal intime est souvent comme un négatif : s'y inscrivent plutôt les plaintes qu'on préfère taire que les actions de grâces. Pour Paule Régnier, âme douloureuse dans un corps tôt contrefait par le mal de Pott et marquée par la passion malheureuse qu'elle eut pour Paul Drouot tué en 1916, il fut peu de vraies joies. Exclusive, susceptible, ses rapports avec Elémir Bourges, Charles du Bos, Claudel en furent altérés; seule Mme Henri de Régnier sut lui conserver toujours une amitié bienfaisante. Sa faiblesse physique, ses difficultés matérielles, sa solitude morale la conduisirent au suicide voici deux ans. Cet émouvant journal restera peut-être le meilleur d'une œuvre pourtant estimable, qu'elle a jugée elle-même avec lucidité et humilité. — S. B.

L'air sur la quatrième corde, par *Louis Chauvet;* in-18 jésus, 206 p., 400 fr. (Flammarion). — Ou le libertin candide et la mystique sensuelle. Etrange idylle : Lui ayant le respect des croyances... et de la pureté. Elle faisant la démonstration indubitable de ses possibilités amoureuses aux fins de prouver le mérite de son renoncement malencontreusement inspiré par un prêtre fanatique. Le thème romantique est exploité avec une classique élégance, mais ce genre subtil appelait plus de soins encore. — S. B.

Sable, par *Simonne Jacquemard;* 14×19, 192 p. 390 fr. (Edit. du Seuil). — Cinq morceaux (dont l'un parut ici même sous le titre *Les Voies souterraines*), cinq moments de la vie d'une femme, depuis la prime enfance en passant par la trouble adolescence, que rien ne relie ni n'explique. La première partie — entre la mère, fantasque femme-enfant, et la folle grand-mère — confirme un sûr, un indéniable talent. Mais plus nous allons, et plus le fil s'égare. Jugement encore remis. — S. B.

Méthode de graphologie, par le *Dr René Resten;* in-16 double couronne, 167 clichés in-texte, 320 p., 790 fr. (Gallimard). — Depuis que l'abbé Michon lui donna le jour, la graphologie s'est épanouie. Conduite à maturité par les soins vigilants d'un Crépieux-Jamin, d'un Ludwig Klages, d'une Ania Teillard (pour ne citer que quelques maîtres parmi les meilleurs) la voici qui coiffe son bonnet carré, promue science (...presque exacte). Avec cela, des mieux apparentée, caractérologie, psychologie, morphologie, mais atteinte, bien sûr, de l'inévitable petite poussée psychanalytique. En praticien éclairé, le Dr Resten examine ses antécédents, prend le pouls, fait le point, définit son comportement : la dame se porte bien. Voici un utile exposé, accessible aux non initiés, profitable aux autres, et comprenant un dictionnaire assez complet des signes graphiques. Avec le moyen d'en faire un prudent usage. — S. B.

Le Grand Courbe, par *Thyde Monnier*; 12×19, 260 p. (Plon). — Si quelqu'un a le sens de la vie, c'est Thyde Monnier. Le nombre de personnages et d'épisodes que l'on trouve dans le cycle de « Franches Montagnes » marque bien le grouillement intense d'une famille aussi vivace que l'herbe des champs, qui se reproduit envers et contre tous, survit aux pires catastrophes, se subdivise et s'adapte aux couleurs de chaque époque tout en maintenant orgueilleusement son caractère propre. Ce troisième volume nous amène jusqu'à la période d'entre deux guerres. On y voit chaque branche, chaque rameau familial évoluer à sa façon. Si les terriens ne changent guère, ceux des villes, devenus des bourgeois enrichis, sont sujets à toutes les tentations de vulgarité, de contentement de soi à laquelle cette classe est soumise après 1900. Céder à l'hypocrisie pour satisfaire la respectabilité semble être, aux yeux de Thyde Monnier, le vice par excellence, celui qu'elle représente par « le grand courbe ». — A. M. B.

La dame de beauté, par *Kikou Yamata*; 12×19, 192 p., 360 fr. (Stock). — Un style élégant et sobre qui convient bien à ce roman japonais. Un personnage au centre. C'est une femme que sa beauté trop parfaite change en une sorte d'idole dont les simples mortels hésitent à s'approcher. Son sens de la perfection l'empêche de vivre heureuse. Elle ne trouve son accomplissement qu'après sa mort, lorsqu'elle est devenue une âme, un souvenir de beauté pure qui plane au-dessus de la misère si laide de la dernière guerre. C'est alors seulement que son époux commence à l'aimer. — A. M. B.

Le Conscrit de 1913. Roman d'un simple soldat, par *Georges Benoit-Guyod*. 1 vol. in-16 de 161 p. (Les Presses littéraires de France). — Le « simple soldat », conteur du récit des quatre années de la « Grande Guerre », est supposé descendre du « conscrit de 1813 » héros d'Erckmann et Chatrian, et appartenir à une famille d'Alsaciens établis en France après 1871. Cela fleure bon la Vieille France et les vertus artisanales (en l'espèce, une famille d'horlogers). Des personnages et des épisodes savoureux se mêlent à l'existence harassante du conscrit, qui est évoquée avec une saine et sobre émotion patriotique. — M. M.

Théodora, le « Cadeau de Dieu », par la *princesse Bibesco*; 1 vol. in-16 de 204 p., 510 fr. (Collection Aventures et Aventuriers, Éditions françaises d'Amsterdam). — Imaginer l'existence de l'épouse de Justinien quand elle n'était encore qu'une petite danseuse, fille du gardien des ours de l'Hippodrome impérial, l'innocenter de la réputation de mauvaise vie que lui vaut l'*Histoire secrète* de Procope, voilà le dessein longuement nourri par la Princesse Bibesco, depuis le temps où, adolescente, elle se déguisait en impératrice byzantine! Cela nous vaut un palpitant roman feuilleton où Théodora est aussi belle que vertueuse, persécutée et, finalement, récompensée, comme il se doit dans les contes... — M. M.

POÉSIE

GEORGES RODENBACH, par *Pierre Maes* (Duculot); CHARLES VAN LERBERGHE ET SES AMIS, par *Henri Davignon* (Palais des Académies); EMPIRE DE FRANCE, par *Paul Fort* (Flammarion); LE CŒUR INAPAISE, par *Albert Flad* (Le Pigeonnier); L'EAU PASSE, par *Maurice Carême* (Chez l'Auteur). — En nous donnant une nouvelle édition refondue et très augmentée de son beau livre sur Georges Rodenbach, M. Pierre Maes a réalisé un excellent travail grâce auquel le célèbre auteur de *Bruges la Morte* et du *Voyage dans les Yeux* est remis à sa vraie place entre les écrivains belges et français de la fin du XIXe siècle. Cette biographie de trois cent cinquante pages, écrite avec amour

et précision, abonde en renseignements de toutes sortes sur la vie de l'un des poètes les plus marquants de son époque, et son œuvre musicale et singulièrement évocatrice y est analysée avec beaucoup de compréhension, de finesse et de goût. On y voit Rodenbach à ses débuts imiter François Coppée, puis subir l'impérieuse influence de Baudelaire, et s'imposer enfin à l'attention de ses pairs et du public par des poèmes tristes, pleins de brume, de rêve et de mysticisme et dont l'insinuante et maladive originalité semble difficilement contestable.

L'essai de M. Henri Davignon sur *Charles Van Lerberghe et ses amis* est aussi fort précieux et se range parmi les meilleurs ouvrages consacrés au poète si frais, si lumineux et si particulier d'*Entrevisions* et surtout de cette *Chanson d'Eve* que le « Mercure de France » a rééditée en mai 1952. C'est la durable amitié de Van Lerberghe, d'Albert Mockel et de Fernand Séverin qui est pieusement évoquée dans ce récent volume où il est fait maintes fois état de lettres et de notes encore inédites et où l'on peut suivre l'harmonieuse évolution d'un lyrisme transparent et secret, presque toujours tendu vers le songe et ses merveilles. Plus que tout autre poète de Belgique, le magicien de la *Chanson d'Eve* reste proche de ceux qui chérissent la puissance dans la grâce et le mystère dans la pureté.

●

Pour les quatre-vingts ans du Prince des Poètes, « Flammes Vives » publia l'an dernier un numéro spécial où sont rassemblés soixante-six hommages venus de tous les points de l'horizon littéraire, entre lesquels il me plaît de choisir celui d'Emile Henriot, dont la brièveté vaut la pertinence : « Je suis avec vous de tout mon cœur pour célébrer le pur et continuel poète qu'est Paul Fort. Il y a quarante ans et plus que je l'aime et que je l'admire. Lui seul n'a pas changé dans l'intervalle, et les raisons de l'admirer et de l'aimer sont toujours les mêmes. Un vieil arbre qui ne cesse pas de fleurir et dont les plus anciennes fleurs sont restées dans le souvenir aussi brillantes qu'au premier jour, aussi fraîches que les plus récentes! C'est une joie de pouvoir lui être fidèle. »

Le temps n'a pas de prise sur la souple et vivante jeunesse des poèmes de Paul Fort qui m'adresse aujourd'hui la quarante-neuvième série des « Ballades Françaises » et la quatrième partie du « Pèlerin de la France », préfacée par Charles Thibault, trouvère et ménestrel rémois. Cette remarquable préface nous montre clai-

rement ce que le génie de l'enchanteur de la *Ronde autour du Monde*, authentique descendant de Thibault de Champagne et de Jean de La Fontaine, doit à sa province natale, même quand il chante les terres plus ou moins lointaines de notre vaste Empire. Parmi ces ballades, qui nous conduisent des quatorze hectares français de Sainte-Hélène jusqu'aux glaces de l'Adélie, mes préférences vont aux pièces inspirées par la Réunion, Maurice et les Antilles. N'était-il pas naturel, en effet, que ces îles aimées et qui se présentent à nos rêveries ainsi que des lieux véritablement édéniques offrissent à Paul Fort des thèmes parfaits pour ses proses aux rythmes tout ensemble savants et familiers :

Ma barque est en sommeil, réveillons sa douceur, et partons vers les fleurs sous sa voile indigo. Frileuse Irataou, mon épouse et ma sœur, ta fraîche épaule réfléchit l'atoll en fleurs... Sa voile se parfume aux fleurs de Tabago.

Si les vagues de l'aube et ces agiles queues de dauphins, battant l'eau, nous jouent des mélodies à craindre que notre âme en devienne incendie, nos cœurs sont purs, le ciel est pur, l'air aussi pur que lune voltigeuse en neige dans l'azur.

Les mouettes sur nous versent leur ombre bleue... Ma barque est en sommeil? réveillons son ardeur. One, two! one, two! *ramons, petite sœur. Mon épouse! Nos bras sont ivres! Bien-aimée, chavirons vers les fleurs de l'île parfumée*

sous la voile indigo.

A la lecture de cette harmonieuse, exquise et suave « rumba » on s'aperçoit que l'ancien fondateur du « Théâtre d'Art » n'a pas fini, à quatre-vingt-un ans passés, d'être, en sa fantaisie amoureuse et son charme sans cesse renaissant, un de nos plus grands poètes.

●

Albert Flad qui, pour son livre : le *Cœur Inapaisé*, a partagé en novembre 1952 le prix Alfred de Vigny avec Jean Soulairol et le « Mandat du Poète » avec Jean de Bosschère, est loin d'être inconnu à ceux qu'intéresse la poésie contemporaine d'expression classique, mais il ne me semble pas qu'il soit encore placé à son vrai rang. Né à Castres en 1888, il débuta dans les lettres en février 1925 par un choix de pièces épigrammatiques dans la tradition de l'Ecole Romane, précédé d'un avant-propos d'André Gaillard et joliment édité par les « Facettes », la vaillante revue de Léon Vérane, dont il était alors, en compagnie de Vin-

cent Muselli, de Marcel Ormoy, de Tristan Derème et de quelques autres, un collaborateur assidu. Puis il a fait paraître le *Feu Dérobé* en 1930 et *Vespérales* en 1938, où son haut lyrisme s'affirme en des vers bien cadencés, robustes et toujours appuyés sur l'enseignement profond des meilleurs poètes de la fin du XVI[e] siècle et de la première partie du XVII[e].

Il y a chez Flad un métier tout à fait sûr joint à un riche tempérament de moraliste, mais aussi une force d'émotion dans la gravité qui ne s'est jamais mieux révélée à nous qu'en son nouvel ouvrage : le *Cœur Inapaisé*. On y goûtera un poème liminaire où la Lyre est célébrée avec une vive et secrète intensité, des quatrains d'un savoureux ton gnomique, d'ineffables *Nocturnes*, une *Elégie Provençale* remplie de sagesse, de parfums de lavande et de lumière méditerranéenne et surtout un *Jugement Dernier* d'une ferme concision et d'une vigoureuse ampleur :

Les astres sombreront aux tempêtes d'alors;
Mais que, sur l'arc éteint de la route solaire,
L'aube éclate, Seigneur, de ce jour de colère
Et l'airain déchirant qui réveille les morts;

Que soudain votre croix, dans les airs, éblouisse
Tous les siècles tremblants devant Vous ramenés,
Les bienheureux à droite, à gauche les damnés,
Sans que sur la clémence ait bronché la justice;

Que les portes de gloire achevant de s'ouvrir,
Se referme à jamais l'antre qui désespère :
Et Vous direz : « Venez, les bénis de mon Père,
Où l'amour est extase et ne fait plus mourir. »

Par leur puissance indéniable et le rigoureux éclat de leur nudité ces stances rappellent l'accent mystérieux de Maurice Du Plessys des *Tristes* et de l'*Ode à Pallas Occidentale*. C'est assez dire leur substantielle et pénétrante qualité.

•

Depuis les *Petites Légendes* d'une inspiration à la fois si limpide et si raffinée, dont j'ai rendu compte en septembre 1950, Maurice Carême a publié deux attachants recueils de vers : la *Voix du Silence* et l'*Eau Passe*. La *Voix du Silence* est composée de vingt et une pièces brèves où est fort simplement évoquée la mère de l'auteur de *Femme* et de la *Maison Blanche*, toujours présente, malgré sa mort, dans le cœur tendre et fidèle de son fils. Peu de poèmes sont aussi touchants et débordent d'un tel amour et d'une telle ferveur. Carême avait écrit déjà vers 1935

un volume entièrement consacré à sa mère; mais celui-ci est peut-être encore plus beau dans son dépouillement et son extrême pureté.

Avec l'*Eau Passe* Carême nous a donné son œuvre la plus réussie à ce jour, celle où il a su le mieux unir le charme à la fantaisie et le songe à la réalité. Ses musiques d'âme sont fluides et claires comme un ruisseau qui reflète le ciel et ses chansons féeriques s'apparentent maintenant plus au folklore qu'au symbolisme de Maeterlinck et de Stuart Merrill :

Etait-ce une chapelle?
Etions-nous à genoux?
Mon cœur ne se rappelle
Qu'un chemin vague et doux,

Que l'odeur des bruyères
Dans la nuit des sapins,
Que la blanche lumière
Emanant de tes mains.

Est-ce un rêve — le sais-je! —
Qui me mène parfois
Au bord d'un autrefois
Enfoui sous les neiges?

J'entends que tu m'appelles,
Triste et toujours plus loin.
Mais où est la chapelle?
Où était le chemin?

L'habileté de Maurice Carême demeure certaine, mais se découvre de moins en moins; et c'est bien à tort qu'on l'accuse de monotonie puisque, à chaque instant, il parvient à nous ravir par des images, des correspondances ou des prolongements imprévus. Il aime à suggérer beaucoup plus qu'à décrire et triomphe dans le rêve et dans un merveilleux qui n'est le plus fréquemment qu'une transfiguration de la vie quotidienne. Des critiques et des confrères malavisés lui reprocheront sans doute de ne pas se renouveler. Qu'il ne les écoute point et qu'il sourie en continuant de chanter, car ses livres, comparables en fraîcheur aux premières plaquettes de Francis Jammes, contiennent plus de poésie que les exercices verbaux, les troubles rengaines, les obscurités préconçues et les fastidieux travaux de laboratoire actuellement à la mode!

Philippe Chabaneix.

Théodore Aubanel, œuvres choisies, notice et notes de *Claude Liprandi* (Edouard Aubanel). — Nous sommes heureux de signaler ici l'excellent choix de poèmes du plus lyrique des poètes du Félibrige, Théodore Aubanel. Le livre établi par Claude Liprandi ne s'adresse pas seulement aux jeunes gens qui ont choisi le Provençal pour le baccalauréat, mais s'impose à tous les lettrés. Le choix est judicieux, car il donne une idée très précise des aspects divers du génie d'Aubanel, qu'il ait abordé la poésie lyrique avec « La Grenade entr'ouverte », « Les filles d'Avignon », « Le soleil d'outre-tombe », ou le drame, avec « Le poème du péché », « Le Pâtre », « Lou Raubatori », dont les extraits heureusement groupés permettent à tout lecteur non prévenu de prendre une connaissance d'ensemble de cette œuvre qui reste un des sommets de la littérature d'oc.

Une notice biographique, des notes bibliographiques et critiques, savantes sans pédanterie ni surcharge, donnent tous les éclaircissements désirables sur les sources d'Aubanel. Ces commentaires discrets honorent le goût et le sens critique de M. Liprandi. Nous regrettons toutefois que M. Liprandi n'ait fait aucune allusion à l'amitié qui liait Aubanel à Mallarmé et dont les rapports furent intimes lorsque Stéphane Mallarmé vivait à Tournon, époque où fut écrit « L'après-midi d'un faune ». Cette conjonction de ces deux grands poètes marque cependant une date très importante dans notre littérature poétique.

Mais cet ouvrage pertinent à tous points de vue comble une lacune importante. Grâces en soient rendues à M. Liprandi qui a fait ici œuvre française au premier chef.

Paris et ses poètes (Editions de la Revue Moderne). — Cette anthologie à la gloire de Paris groupe 88 poètes de talents divers, qui nous présentent des aspects différents et chacun attachant de cette ville incomparable. Nous y retrouvons des Maîtres comme Klingsor, dont l'ironique fantaisie se teinte de tendresse et de mélancolie. Dominique Combette y figure avec « Matin gris », une pièce où toute la grâce discrète d'un matin parisien est évoquée avec des finesses de tons et d'intentions qui font songer aux meilleures toiles de Marquet. Philippe Chabaneix évoque les fantômes d'amoureuses en errant au triste port de la Villette. Nous ne pouvons nommer ces 88 poètes parmi lesquels Gaston Bourgeois, Pierre Grosclaude, Rosemonde Gérard, Maurice Rostand, Fauchois, le cher et grand poète belge Noël Ruët, Anne-Marie Goulinat, Jean Larcena, Patrice Buet qui a établi ce livre auquel Gaston Bourgeois introduit le lecteur par une savante étude historique et littéraire, et tant d'autres connus, moins connus mais tous dignes d'être ainsi groupés, forment un ensemble auquel chaque voix apporte sa note personnelle qui se fond dans une ample symphonie.

Musiques de la douce France, par *Pierre Jalabert* (Points et contrepoints). — L'excellent poète de « la Couronne de Lumière » et de « la Divine Psyché », pour ne citer que les titres de ces deux derniers recueils, publie à la Revue Points et Contrepoints, en supplément à la nouvelle série de cette importante et courageuse Revue de Poésie, huit poèmes sous le titre de « Musiques pour la Douce France ». Ces poèmes votifs à la France, à ses gloires, à ses terroirs, retrouvent sous la forme de l'ode et de chants plus proches de la veine populaire, la plus noble tradition de notre poésie lyrique qui puise sa richesse aux sources profondes du moyen âge et de la Renaissance. La vaste culture de Pierre Jalabert, culture sous-jacente en tous ses écrits, si bien assimilée qu'elle ne s'impose jamais en parade pédante mais fait corps avec sa pensée comme sa pensée est elle-même inséparable du vers rigoureusement soumis à l'obédience de la prosodie la plus strictement traditionnelle, donne à ces poèmes une signification profonde et dense où nous retrouvons le meilleur et le plus autochtone de notre civilisation helléno-chrétienne. Et c'est toute notre histoire comme simplifiée en quelques images pures, hautes en couleurs, savoureuses et quasi nourricières du meilleur de notre esprit, qui défile suggérée en notre mémoire émue au rythme sûr, au mouvement entraînant, sans défaillance et toujours porté par un souffle jeune et hardi, par l' « Ode à Paris », l' « Ode à l'Epée de Jeanne d'Arc », l' « Ode aux Paysans de France », et cet « Hymne au passé », si particulièrement de chez nous, comme d'ailleurs cette « Ode aux montagnes cévenoles », cette « Ronde des Vieilles Chansons » et le « Temps où la France chantait », et qui dans les conjonctures troubles et angoissantes que le monde traverse nous laissent tant de raisons de croire et d'espérer.

Le Soir ensoleillé, par *André Delacour* (Editions du Dauphin). — Ce nouveau recueil de poèmes cons-

titue un des sommets de l'œuvre importante et par la densité et la qualité de l'excellent poète André Delacour. Fidèle aux exigences de la prosodie traditionnelle, André Delacour a atteint une telle maîtrise dans son art dont il connaît à fond toutes les ressources, qu'il acquiert dans la discipline la plus rigoureuse des règles classiques la plus grande liberté et une parfaite aisance. Les quatre parties de l'ouvrage : Prélude, Stances, Interlude, Quatrains, s'articulent et se composent selon l'architecture particulière aux œuvres de musique de chambre. C'est à un quatuor en effet que fait penser cette séquence de mouvements alternés, graves, allègres, tempérés, qui s'achève sur une sorte de chant choral où s'unissent dans l'admirable harmonie d'une suite de quatrains en alexandrins les trois thèmes essentiels qui sont à la source de l'inspiration du poète.

Le prélude expose dans une large cadence, profonde et grave comme un largo de J. S. Bach la méditation du poète au soir de la vie. Il y a là un retour sur le passé, jusqu'aux plus lointaines impressions de l'enfance, un regard sur les événements à peine suggérés qui ont traversé l'existence du poète, amour, joies, tristesses qui est d'autant plus émouvant que dès les premières incantations du souvenir apparaît comme en transparence cette aspiration permanente de l'âme vers la poésie et cette vocation spirituelle de l'homme, qui conduisent le poète à travers les agitations de son destin vers ce havre sauveur dont il n'a cessé d'appeler la lumière au fond des plus obscures ténèbres : l'espérance dans les promesses divines qui ne peuvent décevoir.

Les stances qui forment la deuxième partie sont d'un mouvement plus vif où alternent les rythmes brefs avec les alexandrins et qui donnent à ce mouvement une allure de scherzo. Le poète y évoque le printemps, les grâces de l'amour, les élans d'un cœur accordé aux beautés de la nature. Mais déjà dans cet amour charnel apparaît le souci de cette rédemption par la grâce et l'aspiration à cet unique amour en qui tout ce qui est humain et appartient à la terre est présanctifié.

Le bref interlude d'un mouvement plus large sert de transition à la dernière partie ou s'exalte dans un chant glorieux dont le lyrisme touche à la pure sérénité que donne le renoncement à soi dans le charisme divin où l'amour régénéré par la douleur conduit le poète à la contemplation directe des vérités éternelles.

L'accent profond de cette poésie qui contient, dans les limites d'une forme très pure et d'une expression sobre et nuancée, les élans les plus passionnés, fait songer irrésistiblement à celui qui se dégage de certaines œuvres musicales de Gabriel Fauré et nous pensons plus particulièrement au dernier quatuor de ce Maître qui se résout dans la sérénité d'une immatérielle clarté.

Chants de l'amour (Editions de la Goélette); **Chants de l'Eros** (hors commerce), par *Jean Soulairol.* — Les deux livres nouveaux du poète des « Préludes à l'Amour » constituent, au moins pour le premier volume, une édition collective des poèmes de cet auteur connu surtout pour ses belles et fortes études critiques, de l'ensemble de ses œuvres poétiques écrites depuis 1909 jusqu'aux plus récentes années. C'est assez dire l'importance de ces deux recueils qui forment deux aspects complémentaires de la pensée et de la sensibilité de ce poète qui exalte l'amour humain jusqu'à la pure lumière de la mystique chrétienne. Jean Soulairol est nourri de la plus pure tradition classique qui prend sa source dans Virgile, Horace, Lucrèce et Catulle.

Son lyrisme à la fois dyonisiaque et sacré élève l'acte charnel procréateur à la dignité que lui avait conféré Dieu même avant que la création fût faussée par le péché d'orgueil. Puissance et santé, loin de toute luxure, c'est bien le sentiment que l'on éprouve à la lecture de ces « Chants de l'Amour » où l'expression reste toujours au premier chef et exclusivement poétique.

Dans les chants plus secrets de l'Eros, Jean Soulairol a poussé beaucoup plus loin sa tentative consécratoire de l'amour conjugal. Il a voulu rendre aux noms des organes procréateurs leur dignité première, dépouillée de toute équivoque basse ou libertine. Mais de tels termes employés si longtemps dans notre langue avec un caractère salace, rendaient singulièrement dangereuse une telle entreprise. C'est à cause de l'idée sans doute fausse mais traditionnellement égrillarde que nous nous faisons de certains termes que dans beaucoup des pièces qui forment ce second et très singulier recueil, Jean Soulairol malgré sa franchise n'a pu éviter de créer une équivoque érotique qui paraît d'ailleurs fatale en une telle matière.

Il n'en reste pas moins que ces poèmes ont une très haute signifi-

cation à la fois poétique et spirituelle. Au lecteur attentif ils apparaîtront dans leur lumière exégétique comme la flamboyante victoire de l'orthodoxie sur les restes de l'hérésie albigeoise que l'on retrouve éparse dans beaucoup d'esprits lorsqu'il s'agit de voluptés même permises par la loi naturelle et le sacrement divin.

Amilcantarat, par *Odette Casadessus* (Editions du Centre). — Ce titre étrange Odette Casadessus nous en donne l'explication dans son poème liminaire. Il s'agit d'un cercle imaginé sur la sphère parallèle à l'horizon. Odette Casadessus en fait un cercle magique, un appel vers l'infini, une force d'espoir et de vie. Ce poète écrit des vers réguliers d'une technique savante. Elle n'ignore aucune des ressources de cet art difficile. La pureté de la forme, la justesse du ton, le charme d'une musique discrète, la parfaite adéquation de l'expression et du sentiment nous révèlent en ce petit livre un poète authentique dont l'inspiration riche est toujours contrôlée par la raison. Les stances harmonieuses et pleines d'Odette Casadessus satisfont notre oreille et notre esprit. Ce livre a obtenu le prix de « Flammes vives » et nous ne pouvons que souscrire complètement à l'heureux choix de cette jeune Revue.

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

CINÉMA

LE CARNET D'UN JURE. — A peu près par hasard, il m'a été donné de représenter la critique, à Cannes, cette année, au jury des courts métrages. Nous étions six et tenus au secret — disposition qu'on dirait conçue à l'usage particulier du journaliste. Le respect de cet engagement ne m'a pas pesé beaucoup, le « journalisme » s'en allant de moi. En tout cas, les lauréats auront déjà digéré leurs récompenses quand le *Mercure* publiera cette composition française. Je crois donc pouvoir ouvrir mon carnet de notes. Il ne différerait en rien, n'aurais-je pas été l'un des pères du régiment, sauf le petit surcroît de réflexion qu'impose une responsabilité évidente et d'autant plus lourde d'être un peu absurde. L'arsenal des décorations ouvert à notre jugement comportait un « grand prix », deux prix secondaires qu'il nous appartenait de librement qualifier, un prix de la meilleure sélection nationale. Tous lauriers que nous pouvions décerner ou ne pas décerner, sauf qu'on attendait de nous que soit appliqué, en tout cas, l'article non écrit et qui résulte de la règle du jeu. C'est-à-dire qu'il fallait bien attribuer le « grand prix ». Que serait-ce dans l'estimation commune, et dans l'estimation publicitaire, le mot pris dans son plus vaste sens, et fût-ce même pour la catégorie réputée mineure des courts métrages, qu'un festival sans grand prix? Au total, nous étions enfermés dans le moindre carcan. Mais ces libérales dispositions sont beaucoup trop strictes encore, et je crois bien qu'un assouplissement s'imposera dans les années à venir.

En tout cas, il s'est imposé dès cette année-ci. Je parlerai pour

nous six en écrivant que nous avons accueilli avec soulagement la suggestion du secrétariat de décerner cinq récompenses individuelles au lieu de trois. Une autre année, peut-être sera-ce trop. Ce qu'il faut, c'est supprimer tout carcan, à mon avis. C'est modeler les récompenses — leur nombre et leur qualification — sur les œuvres. Je suis le seul, je crois, à soutenir ces vues empiriques, du moins à ce point extrême. Du moins est-il clair que l'expérience va dans ce sens. Pour l'heure, une chose est assez remarquable. C'est que nos cinq prix ont été attribués sans vote secret, presque sans vote, et si ce ne fut pas à l'unanimité, il ne s'en est fallu que d'un détail, presque insignifiant. Le palmarès a été libellé comme il suit : grand prix du film de fiction : *The Stranger left no card*; prix du film d'art : *Doderhuctarn*; prix du film d'animation (dessin animé, marionnettes, etc.) : *Sports et transports*.

Les notes ci-après concernent ces cinq films et ceux des autres qui m'ont paru présenter quelque intérêt; s'il va sans dire qu'elles n'engagent que leur auteur, du moins ne s'éloignent-elles pas de ce qui fut le sentiment commun. Le prix de la meilleure sélection nationale n'a pas été attribué. L'eût-il été, plusieurs centaines de spectateurs attentifs auraient trouvé bien que ce fût à la Grande-Bretagne, et nous six n'aurions certes pas été d'un avis différent.

Le jury. Il y avait M. Vivié, qui est l'un des deux ou trois meilleurs experts français touchant les techniques; Jacques Schiltz, un producteur-réalisateur calme et respecté; Bert Haanstra, lauréat hollandais d'une année précédente, qui apportait une directe de clairvoyante pondération dans le débat. Enfin, Roger Leenhardt et René Lucot, qu'on a pu rencontrer déjà dans le *Mercure*. Avec Roger Leenhardt, vigoureux et subtil esprit des Cévennes protestantes, j'ai passé beaucoup d'heures (l'admiration réticente et glacée dont je l'ai salué à cette place m'apparaît aujourd'hui tout à fait comique). René Lucot, notre président, que j'avais de seconde main accusé de prétention. C'est le contraire. Il est le meilleur fils de la terre et assez bien content d'être plutôt satisfait. Joignez de l'humour et une fine sensibilité critique. Nous avons tous vu tous nos films. Nous avons travaillé fraternellement; nous avons été tout le temps d'accord sur l'essentiel; nous avons fait la boule. Une espèce de miracle, dont je garderai le souvenir avec amitié.

Rassemblés dix jours avant le festival, nous devions donner un avis sur la répartition des films entre — par ordre croissant d'intérêt — séances du matin, de l'après-midi et du soir. Nous avons donc fait trois tas dans notre tête à six têtes. Au bas de

l'échelle, comme il convient, la majorité des films (leur nombre fit qu'il en accéda aux séances de l'après-midi, mais peu importe). Bandes convenablement photographiées et centrées sur un sujet substantiel : mais indigentes de souffle et d'inspiration, de style en bref, et telles qu'elles se ressemblaient les unes les autres, effaçant, dans le plus prévisible ronron filmique, temples, minarets, huttes, bois, montagnes, prés, et la diversité même du monde. Ajoutez une atterrante incapacité à gommer sur la pellicule la propagande d'Etat ou la publicité de l'industrie privée, où des cinéastes trouvent leur financement. Au delà de la démonstration de commande, tout au plus pouvait-on deviner et imaginer le sujet.

Déchet inéluctable. Il est la rançon des œuvres meilleures. Celles-ci ont été de deux sortes : d'une part, attachantes tentatives mal abouties ou compromis habiles; d'autre part, réussites éclatantes, dominées de l'intérieur, cerclées sur elles-mêmes, où les auteurs ont absolument imposé le style de leur sujet. Nous avons dénombré une bonne dizaine d'œuvres de qualité : une belle moisson, pour quarante films en course.

Jean Queval.

P.-S. — On trouvera relativement peu de notes aujourd'hui sur les films de long métrage projetés à Cannes, que, pour la plupart, nous retrouverons au fil des mois; au lieu que l'occasion était bonne de s'efforcer à fixer le point d'évolution du film documentaire, expérimental ou poétique, malgré la part de hasard qui entre dans l'échantillonnage.

Crin blanc. — Ce beau conte d'Albert Lamorisse a déjà été signalé, quand lui fut donné le prix Vigo.

Tiens bon. — Excellent poème à la renaissance de Rotterdam, incarné dans les pierres et dans les hommes. Vigoureux sentiment nordique de la communauté. Mise en place éloquente de la bande sonore. Sens de la composition symphonique. Tendre respect de l'homme. Sensibilité de la mise en scène. Ce serait une révélation si Sucksford et Humphrey Jennings n'avaient précédé (film hollandais de Herman van der Horst).

The stranger left no card. — En termes de générique : un moyen métrage de fiction réalisé par Wendy Toye d'après un scénario de Sidney Carroll avec Alan Badel dans le rôle principal. Il ne serait peut-être pas absurde de voir dans ce film britannique réalisé par des inconnus une nouvelle exemplaire à l'écran (Alexandre Astruc va s'aliter pendant trois mois). Il s'agit d'une rhapsodie sur l'imparfait crime parfait. Je regrette une petite concession : l'introduction d'un mobile. Sans elle, on passerait franchement sur un terrain de chasse pour Kafka et Michaux. Mais c'est esquissé. La qualité de l'humour s'apparente aussi à *Noblesse oblige*. Alan Badel a campé son fou avec une pétulance bien enlevée (quand, le croiriez-vous, il se fait passer pour Napoléon),

puis avec la tranquille démence du regard intérieur (quand, dépouillé de son attirail comique, il passe à la besogne).

La baleine. — Entendu dire à Jean Cocteau — lequel présidait le plus grand jury — que le dessin animé japonais est tout à fait merveilleux. Je n'en connaissais rien jusqu'à ce film-ci, un très court métrage en ombres animées au sujet d'un radeau, de ses naufragés, de trois hommes, d'une femme, d'une baleine, du rut, du désespoir, des hommes à la mer et de la femme changée, dit-on, en sirène. Tout à fait merveilleux. (Réalisateur : Noburo Ohfusi).

La figure de proue. — Pour mémoire, John Halas et Joy Batchelor ont fait les dessins animés qui exposaient aux Anglais les problèmes d'un état socialiste. Cette fois, ils transposent un poème sur une sirène, une figure de proue et des amours malheureuses. Rapide, délicieux, allusif et souvent charmant dans le détail. Techniquement, c'est de l'animation de marionnettes. Il manque peu de chose. Seulement une plus vigoureuse cohérence interne dans la palette, et le renoncement à deux ou trois plans douceâtres, à la Disney. Sinon, ce serait aussi bon que la *Baleine* japonaise.

Doderhuctarn. — Un sculpteur sur bois suédois, connu sous le surnom de Doderhuctarn et mort en 1925. Autodidacte, complètement coupé du courant artistique, il transpose sa vie amère, monotone, âpre, dans ses œuvres du dimanche. Il a le regard intérieur de Maupassant, et il sculpte dans la digne vérité du matériau. J'en parle selon le film. Celui-ci fait de l'éparse autobiographie d'un solitaire un magnifique conte noir et nu. Sobre, vigoureux, terrible, sans un effet visible, et tout en eaux-fortes. (Réalisateur : Holle Hellbom.)

Sports et transports. — L'empirique géographie du colon canadien, depuis les origines, contée en dix minutes de dessin animé, avec l'humour le plus soutenu, le plus efficace, le plus économique. (Film de Colin Low pour l'*Office Canadien*.)

La montagne de cendre. — Le sujet — le traitement de la poussière de lave — est exprimé : mais de façon parnassienne par la réussite formelle, à la Hemingway par le respect du geste. De sorte que le sujet disparaît, oui, derrière le poème. Découpage, montage, mise en scène : tout est traité selon les nécessités de la couleur. Malheureusement, le seul bon film de la sélection italienne. (Réalisateur : Giovanni Paolucci.)

Marionnettes de Toone. — Film belge produit par Gérard de Boé, réalisé par Jean Cleinge. A Bruxelles, dans le quartier de Marolles, un théâtre de marionnettes, le « théâtre de Toone ». Le cinéma nous montre une représentation de Lagardère. Le sujet est fascinant, d'abord parce que voici une réalité folklorique moderne, vivante; puis, on voit, non seulement la représentation, mais les spectateurs, le contrôleur, les meneurs de jeu, les fils des marionnettes, et quelques aspects du quartier même. Nous sommes donc à l'intérieur de tout un petit univers — esthétique, humain, social. Il y a enfin le savoureux parler marollien-flamand de seconde main mêlé de mots français, le dialecte d'un quartier. « Si tu ne vas pas à Lagardère, Lagardère ira t'a toi », en marollien, c'est deux fois savoureux. Bonnes couleurs. Malheureusement, la mise en place narrative est tout à fait défectueuse.

Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres. — Ce film du comédien Jacques Berthier est fort remarquable. D'abord est-ce le film, selon toutes apparences, d'un croyant dépourvu des stupidités qui encombrent le cinéma des faux croyants. La couleur a quelque nécessité. La rigueur des images sur les litanies du grand poète est d'un professionnel qui aurait pour le cinéma l'amour d'un amateur. Pourtant, je ne concède tout cela qu'au second degré. Je me demande s'il n'y a pas, vers la fin (la basilique elle-même) l'amorce d'un second film au terme du premier (le pèlerinage de la Beauce). Et surtout suis-je choqué dans ma sensibilité littéraire par la superposition des images sur le poème. Objection de principe qui ne peut être discutée, sauf à remettre en cause beaucoup de notions. Mais certainement une œuvre estimable.

L'abatis. — Documentaire canadien sur l'implantation des premiers colons d'origine française dans les forêts du grand Nord. Le sujet passe par les hommes; l'honnêteté et le dépouillement de la narration émeuvent. La notion du temps n'a malheureusement

pas été maîtrisé. (Réalisateur : Bernard Deulin.)

Royal héritage. — La signification de la couronne britannique. Si l'on veut, ce n'est qu'un film conventionnel et de circonstance. Mais il a trois hauts mérites. C'est un film en couleurs interprétées déjà (vitraux, oriflammes, etc.); les hommes y sont bien intégrés parmi les documents historiques (il faut admirer la discrétion avec laquelle la Reine et le duc d'Edimbourg sont situés dans le récit); enfin, la noblesse du sujet passe dans le récit, avec une sensibilité alliée au hiératisme.

Survivants de l'âge de pierre. — Certainement, ce film sur des noirs faméliques, déshydratés, pour qui le problème de l'eau est, au cœur du XX[e] siècle, tragédie quotidienne, est l'un des documents les plus émouvants qui soient. Le film est Sud-Africain, et son commentateur n'a pas notre estime quand il affirme qu'on ne peut rien faire, ou à peu près rien, pour ces gens. Enfin, le document est une maladroite mise bout à bout d'images plutôt qu'un documentaire. C'est tout le petit drame du cinéma ethnographique, et voici, peut-être, l'archétype d'un genre en porte-à-faux.

Oiseaux aquatiques. — Les oiseaux fascinent, on en voudrait plus. Le mérite de Walt Disney est mince. Il a payé beaucoup d'opérateurs, fait faire un montage honnête et banal, patronné un commentaire indifférent, et gardé même quelques horribles plans douceâtres. En tout cela, quelque vulgarité commerçante. La fin, synchronisée sur Liszt, impressionne les gens de petite culture cinématographique. Par-dessus tout l'erreur de Disney est de faire en prises de vues directes, grâce au ralenti, à l'accéléré, à la musique, ce qu'il fait en dessin animé : des animaux à réflexes humains. Au lieu que les bons animaliers de l'écran — Painlevé, Sucksford, Cousteau — font apparaître l'étrangeté d'un autre univers.

La gloire de Renoir. — Film britannique réalisé par Jean Oser. Le prétexte touristique est faible. L'idée est séduisante, et transcrite en partie. Il s'agit de comparer les toiles de Renoir avec la réalité picturale de Paris et de ses environs, le ciel et les dames, saisie de nos jours. Quelques grosses fautes d'écriture et quelques pâtés. Peut-être ne faut-il pas prendre trop au sérieux ce travail d'écoliers sensibles. Ce qui gêne, c'est l'équivoque. On ne sait s'il s'agit surtout de faire plaisir à la France et à ses touristes par des moyens éprouvés, ou d'abord d'une idée singulière mais fraîche.

Vincent Van Gogh. — On a justement reproché au commentaire du *Van Gogh* d'Alain Resnais un ton lyrique suraigu et qui détruisait l'émotion, en partie. Cette fois, le réalisateur hollandais, le D[r] J. Hulsker, s'est tenu au texte des lettres au frère. Soit un commentaire un peu court et qui ne fait pas justice au sujet. En outre, la biographie qui trouve son support dans les tableaux va trop vite ici (Montmartre, par exemple), et s'appesantit presque, ailleurs. Le problème de la folie (qui est fou?) est escamoté. On regrette surtout que, en tant qu'œuvre du second degré, ce film soit loin d'atteindre à la cohérence interne du film de Resnais. Estimable, mais raté. *Gevacolor* discutable.

Et maintenant, moi Michel. — Une famille de gardiens de troupeaux, dans le Nouveau-Mexique. Michel veut aller garder les troupeaux, un jour, au delà de l'horizon, de l'autre côté du barrage montagneux, comme ses frères et pères avant lui. Un beau sujet, intériorisé par une mise en scène sensible de Joseph Krumgold. Appréciable rupture avec le ronron documentaire. Le bon cinéma, se dit-on, devrait se prêter admirablement à la nouvelle poétique, incarnée dans le quotidien, et dépouillée d'un argument. Le film montre la voie, d'où la sympathie qu'on a pour lui. On voudrait encore éprouver à son égard une estime sans mélange. C'est assez difficile. Il y a une équivoque et presque une malhonnêteté. L'équivoque, c'est qu'il s'agit, soi-disant, d'une famille d'origine française, les Chavez. Du moins le commentaire, dans notre langue, le donne-t-il à penser. En réalité, la géographie et le nom font qu'on se demande si, dans la version originale, il s'agit de gens d'origine française, d'origine mexicaine, ou de bons Américains bien assimilés dont l'origine n'importe plus. Il nous a été impossible de déceler avec certitude si, dans la version originale, ces gens parlent une langue, ou s'il n'y a qu'un commentaire anglais. C'est l'équivoque, et peut-être ne s'agit-il que d'une commodité de propagande.

Ce qui n'est point trop honnête — non tant du point de vue politique que dans l'économie dramatique du sujet — c'est d'avoir fait que Michel gagne sa promotion parce que son grand frère est appelé à monter la garde. « Il y a des loups de l'autre côté de l'Atlantique. » Tous les grands Etats se gardent contre un ennemi éventuel. Mais la propagande et sa naïveté gâtent un beau sujet. En outre, longuet.

Annapurna. — Il y a deux ans que traînent des copies de ce film. Saluons le mérite du cinéaste qui fit partie de l'expédition, et le témoignage sur un exploit exceptionnel et mieux encore. Le dernier stade de l'ascension est en maquettes. Pourquoi ne pas dire la vérité? La descente est plus émouvante. Couleur inégale, commentaire indifférent. (La réalisation est de Marcel Ichac.)

Le voyage d'Abdallah. — Georges Régnier n'a pas tout à fait effacé le financement de propagande. Il s'agit de la Tunisie. Il se passe une ou deux choses en Tunisie. Il a garde de nous en entretenir, bien sûr. En revanche, il se garde aussi de la propagande positive. D'Abdallah, il a fait un Ulysse paysan, qui ira jusqu'à la ville à travers tout le pays, prendra femme et retournera dans le Sud où il est né. Joli, homogène, tramé dans une continuité sans failles, révélateur des paysages plutôt que des hommes; mais un peu mou, et tout de même trop idéalement à l'abri des problèmes. La Tunisie n'est pas l'Eden.

Salut Casa! — Jean Vidal, qui fut le rédacteur en chef de l'*Ecran français* à sa luxuriante époque, a fait un *Balzac* estimable et achève un *Zola* dont on attend beaucoup. Ce paresseux a tourné, entre temps, *Salut Casa!* Il y célèbre Casablanca et les mérites de l'œuvre française, qui sont grands, après tout. Son sujet est dans ses images, souvent de façon impressionnante. Pourtant, là aussi, il doit bien y avoir quelques problèmes.

Reveron. — Margot Benacerraf est une Vénézuélienne formée par notre Ihdec. Il y a une certaine naïveté esthétique dans ce film de débutant qui a fait ses classes et connaît les références. Le sujet est dans le titre : il s'agit d'un peintre vénézuélien. Son œuvre rappelle beaucoup de Français. La musique de Guy Bernard est, comme toujours, efficace. Rien de tout cela n'est farouchement antipathique.

L'aube. — Le premier film fait au Guatemala a été réalisé par J. M. de Mora. Les Indiens sont victimes de l'injustice blanche. Soit. Les Indiens des deux Amériques ont probablement fait l'objet d'une des forfaitures de l'histoire. Le beau sujet s'incarne dans des données qui pourraient être de tragédie et qui frisent le mélo (fille-mère après viol, etc., etc.). Les intentions hiératiques et la noblesse du propos ne justifient pas la texture relâchée du récit, ni l'amateurisme du jeu. Mais la séquence d'enterrement sur laquelle s'ouvre le film est admirable, et j'ai escompté, pendant quelques minutes, le coup de maître pour coup d'essai.

Les collines de Kumaon. — Des trois films soumis par l'Inde au festival de Cannes, celui-ci bénéficie de la prise de vues aérienne en couleur parmi des sommets neigeux — du moins pendant une minute. Ces trois films sont conçus avec une concision vigoureuse, qui ne dissimule pas la superficialité de la prise de conscience. On dirait des disciples abâtardis de l'école Grierson, qui cèdent à la facilité du point de vue dérisoire propre aux « actualités » (les « actualités ! »)

La peinture murale mexicaine. — La peinture murale mexicaine, apparemment, est révolutionnaire-officielle. Le commentaire respire à bonne altitude, voire dans un air raréfié. Mais cet esthète en veut tant dire qu'on suffoque et abandonne. Un propos, une idée bien mis en place, peuvent convaincre et émouvoir. Ici, un zèle insensé interdit la simple connaissance du sujet. Il faut tuer en cours de route, plusieurs grands-artistes - révolutionnaires - officiels, tous salués dans leurs tombes, en autant de fausses fins. Personne ne peut se laisser accabler pareillement. (Réalisateur : Carlos Velo.)

Le chapitre des omissions. — Parmi les longs métrages récents, le *Mercure* a manqué quelques œuvres de bonne réputation qu'il est honnête de signaler : *The Greatest show on earth* (Cecil B. de Mille au cirque, un sujet pour lui), le *Grand concert* (l'opéra soviétique), *Le chevalier à l'étoile d'or* (autre bande soviétique, où l'aventure sentimentale s'inscrit

dans un contexte de propagande : quelques bons esprits non communistes en pensent du bien).

La légende du grand Bouddha. — Ce film japonais a pour thème la construction d'une immense statue à Bouddha considérée comme un devoir national avec la sanction religieuse de l'empereur. Ce grand Bouddha a quinze fois le tour de taille d'un homme et l'une de ses mains pèse 3.200 kilos. Ces choses se passent en des temps anciens dans un univers tellurique. La part, en cela, de la légende et celle de l'histoire, peut-être un Orientaliste pourrait-il les démêler. L'argument réside dans les entraves et malfaçons criminelles nées de la jalousie entre sculpteurs, de rivalités seigneuriales, d'intrigues amoureuses. Les séquences du type tour de Babel sont comme du Cecil B. de Mille intelligent et intégré au récit. Elles sont le meilleur du film, plastiquement, avec les scènes de danse, d'un érotisme d'une étrange éloquence. L'écriture est d'une irréprochable minutie, du début à la fin. Le jeu est vraisemblablement inspiré en quelque mesure par la tradition scénique nationale. Ces Japonais sont les seuls, décidément, à savoir fixer une tragédie dans une légende, et surtout à imposer absolument le passé au delà de la mémoire historique. Si riche, admirable et troublant que soit cet ouvrage, il faut suspendre tout jugement tranché. Devant ce qui, pour nous, est une création totale, sachons attendre pour assimiler mieux (et peut-être quelques héros essaieront-ils de comprendre le Japon pour comprendre son cinéma).

Gare terminus. — Le dernier Zavattini-De Sica. Le couple du brillant jeune homme et de la femme au bord de l'adultère. L'action se situe dans une gare. Le parallèle avec *Brève rencontre* s'impose. *Brève rencontre* est le meilleur des deux films, et il fut le premier des deux. Petite déception. Cela dit, le récit est brillamment soutenu, de l'intérieur et grâce au contrepoint social (ce qui advient dans une gare italienne). La différence avec *Brève rencontre*, c'est que l'adultère est commis, si discrètement que ce soit, et l'on peut dire que la victoire des forces sociales y trouve une résonance d'un pathétique accru. Elle, est Jennifer Jones. La comédienne se tire d'affaire. Elle ne peut malheureusement faire croire à personne qu'il existe au monde une Américaine (elle vient de Philadelphie, où elle a laissé époux et fille) parlant l'italien avec cette aisance, douée de cette maturité d'âme, animée par cette intacte jeunesse du cœur. Ou suis-je trop sévère? Lui, est Montgomery Clift (dans l'histoire, un universitaire, fils d'un Italien et d'une Américaine). Simple, direct, subtil, émouvant. Vingt sur vingt. Implacablement narré, le film demeure superficiel et fabriqué, et il est doublé en partie.

Le salaire de la peur. — Le dernier Clouzot, tourné d'après le roman de Georges Arnaud. Trente-deux semaines de tournage, deux cent quarante millions de francs. On se dit que, avec une semblable obstination à réunir des moyens de cette ampleur, d'autres en feraient autant. C'est peut-être injuste. En tout cas, ce n'est pas sûr. La création d'un pays de l'Aventure, Amérique centrale de nulle part, faite avec de la Provence et des paysages nîmois, c'est le point fort. Il faut admirer. L'expédition — deux camions convoient de la nitro-glycérine sur une route bordée d'imprévus fastueux — est un morceau d'éloquence cinématographique où la parole est d'abord à la machine et au paysage. Les hommes jouent leur partie. Le salaire de la peur est illusion. L'émotion s'amenuise et s'abolit, passée la première moitié, dans un exhibitionnisme dérisoire. Demeureront sans doute quelques morceaux de bravoure — sans doute point ceux-là que préfère Clouzot.

Come back, little Sheba. — Pour l'essentiel, une description clinique de la misogynie et du puritanisme américains. L'alcoolisme compensateur du mâle, qui ne peut plus opter qu'entre l'eau et la bouteille de Rye ingurgitée en dix minutes. Les premières atteintes de la folie et la cure de désintoxication. La bonne à rien et souillon bourgeoise. Le foyer sans enfant qui vit dans le souvenir de la « faute » commise avant le mariage (« tu étais le premier », répète l'épouse, avec une obstination maniaque et sur des airs différents), et du nouveau-né mort-né. A l'arrière-plan, la terreur pharisienne exercée par les parents. En contrepoint, la jeune fille accueillie « en pension », vierge à toutes mains qui rappelle, au couple, quelques souvenirs. Les comédiens, Burt Lancaster à leur tête, sont tous admirables : ils ne jouent pas, ils vivent devant nous. La mise en scène de Daniel Mann est d'une implacable sobriété. Le sujet et la démarche font penser aussi

au cinéma scandinave et à *Manèges*. Deux scènes inoubliables. La secte de tempérance et bonnes œuvres où les initiés soufflent autant de bougies qu'ils ont d'années de tempérance totale derrière eux; la souillon bourgeoise qui, l'après-midi, seule, mime la rumba sur son divan, sur un air transmis par la radio. Et puis, dans le dernier cinquième, tout casse dans une malhonnêteté flagrante et avouée, pour se concilier le spectateur. Tout finit bien pour tout le monde. *Homes, sweet homes.*

Les dents longues. — Le premier film réalisé par Daniel Gélin. La presse populaire en est le sujet. L'argument a été écrit par deux garçons qui y ont fait une sorte de première carrière (« ...à condition d'en sortir ») : Jacques Robert et Michel Audiard. Pourtant le documentaire, juste en quelques endroits, est faux ailleurs, par un effet de réfraction de la construction dramatique, qui est déplorable. Mais le film a deux points forts : Jean Chevrier en rédacteur en chef (rôle où il semble amorcer une seconde carrière, et mieux appropriée à ses vrais moyens); et la nature psychologique des rapports entre le patron et le protégé qui le supplantera. A cet égard, c'est la première fois qu'un film français cerne la vérité du journalisme. Il est plaisant de voir Danielle Delorme et Daniel Gélin sur un écran. Mise en scène naïve.

Télévision : donnez-nous des débats! — Guère fréquenté mon récepteur, ces derniers temps, pour les raisons cannoises. Peut-être n'est-ce pas un mal, au moins touchant le *Mercure*. Peu d'émissions qui justifient une note publiée quelques semaines plus tard. L'adaptation d'Andromaque par Claude Vermorel était l'exception. Quand je pense à ma jeune expérience de « télé-spectateur » (!), ma plus franche impression négative, c'est l'absence des débats. Rien pourtant, selon ma sensibilité (et j'ai des raisons de penser qu'elle n'est pas extraordinaire, de ce point de vue du moins) qui puisse accrocher l'attention autant qu'un débat entre gens qui nous sont livrés tout entiers sur le petit écran, avec les tics qui leur échappent, leur cravate club ou l'échancrure du corsage, l'acuité ou le voile du regard, l'eau de l'œil, la tension du visage ou sa sérénité. Et file la discussion! Et pas d'astuces de mise en scène au delà de la mise en place! L'homme, après tout, n'est curieux de rien autant que de l'homme. Le télé-spectateur, au sens noble et non spécialisé, est le voyeur par excellence. Or, rien qui puisse, semble-t-il, le mieux satisfaire que le débat où même celui-là qui vit dans la possession de soi risque de se trouver à côté de son centre. Je ne sais plus de qui Harold Nicolson disait : « C'est un homme dont le centre n'est pas au milieu. » Dans un bon débat, il nous arrive, à tous, de perdre le milieu du centre, d'être à côté de nous, et peut-être pour cela, nous un peu plus. M. Jean d'Arcy, donnez-nous des débats!

Suite du précédent. — Il est vrai, les précédents radiophoniques sont consternants, pour tout ce qui regarde l'inaptitude française à ce jeu. Incapacité de rester dans le sujet; d'attaquer sans dépasser son propos; de jouer dans la limite première du jeu, qui est la courtoisie; d'introduire l'humour qui crève la prétention et qui recentre. Pourtant, dans un pays qui compte cent mille personnes intelligentes et mille cerveaux, la matière est immense et variée, nombreux sont les participants possibles. C'est affaire de soin dans la préparation, de recherche des sujets et conjonctions heureuses, de tact et de présence d'esprit dans l'arbitrage et la capacité à faire rouler la balle, vite, vite, dans des éclairages variés, et à chacun sa chance, à saisir au passage. Donc, bis! M. Jean d'Arcy, donnez-nous des débats!

Mort aux pédants! — Rencontré l'autre jour un producteur de choc (le producteur, c'est l'initiateur et metteur en œuvre d'une émission). Un gentil garçon, honnête, point bête. Il m'explique que nul n'a rien compris. Lui, sait. Son émission a fait date. Ah? (dis-je). Oui. Ouais. Comme on a l'honneur. Sa géniale idée, c'était de faire du cinéma. Plus de pièces! Une dame s'en va. La caméra la suit. Elle claque la porte à la caméra. On entend le bruit de la porte claquée. Ainsi de suite. Consternant. Je ne dis pas que cette naïveté est sans objet. Il n'y a pas de raison que la télévision ignore le b a ba du film, tout au contraire. Mais l'état d'esprit de celui qui s'emprisonne dans cette tour d'ivoire tapissée par les grands magasins, c'est ce qui consterne. En outre, c'est confondre un naïf souci d'écriture avec les exigences du programme. Les pédants ne feront rien pour la télévision. Rien. Il y faut des idées. Qui soit attachantes. Amusantes. Sans prétention. Une idée par émission ou groupe d'émissions. Et le ton de la bonne grâce. C'est dans

cet esprit, il me semble, qu'il faut travailler. Cultiver le jardin, même s'il s'agrandit. Qu'il demeure le jardin. Un jardin où puisse cohabiter beaucoup de monde. La télévision est un moyen d'expression auquel il faut épargner les scènes de la vie future. Un ornement sociologique. Non pas un art. Mort aux pédants !

Reportage sportif en direct. — Il faut sans cesse recourir en ces matières à la première personne restrictive. Un referendum a, paraît-il, décelé que la majorité des auditeurs, à la radio, trouve qu'il est fait la place trop belle au sport. Il se peut bien, parallèlement, que la majorité des « télé-spectateurs » attache peu de prix aux émissions sportives qui me plaisent bien. Le « direct » (transmission instantanée) fascine, pour peu qu'on connaisse le sport en cause. A Colombes ou au Parc, une équipe de quinze garçons, dirigée, alertement, alacrement, vigoureusement, par Pierre Sabbagh. Trois caméras : deux au-dessus de la tribune d'honneur, à vingt mètres l'une de l'autre, de part et d'autre de la ligne médiane; la troisième derrière l'un des buts.

Suite du précédent. — Tout le terrain est couvert, phase à phase. Mais jamais en entier. On saisit par là l'inéluctable limite du reportage. Sauf pour le contrepoint anecdotique — spectateurs hilares, etc. — on est condamné à suivre la balle. Impossible de découvrir la totalité du champ de jeu, d'être aussi là où il ne passe rien, d'entrer dans l'infrastructure. L'œil du spectateur est emprisonné dans l'œil de la caméra. De même, aux actualités du cinéma. En revanche, jamais encore n'avait-on pu détailler le jeu à ce point, avec une variété de plans remarquable. On suit la contre-attaque, de joueur à joueur. Puis la caméra grossit la vision. On est l'ailier droit qui dribble. Et, pendant qu'il dribble, au Parc des Princes. Rien de plus étonnant, en ce moment, entre toutes les techniques du film.

Une création continue: le Journal télévisé. — « Je ne crois pas, me disait Pierre Sabbagh, que le Journal télévisé soit plus mauvais ou moins bon. Mais il recule s'il n'avance pas. La magie est épuisée. Je vais donc renouveler. » C'est mieux qu'en train. Il faudra y revenir.

MUSIQUE

CIBOULETTE, comédie musicale en trois actes et quatre tableaux, livret de Robert de Flers et Francis de Croisset, musique de Reynaldo Hahn (*Opéra-Comique*). — Il y avait bien des raisons pour que *Ciboulette* entrât au répertoire de l'Opéra-Comique et comme ces raisons existent depuis vingt-cinq ans au moins (*Ciboulette* fut créée aux Variétés le 7 avril 1923, mais il était légitime d'attendre que le succès fût confirmé), on s'étonne seulement du trop long délai qui lui fut imposé. Le temps n'est pas loin où une sorte de préjugé empêchait la seconde scène lyrique française de remplir le rôle qui, cependant, doit être le sien : on en écartait délibérément les œuvres légères, considérées comme inférieures par essence. Dédain injustifié, mais qui avait pour cause la médiocrité certaine de quelques ouvrages, niaiserie des livrets autant que faiblesse des partitions. Il est vrai qu'on en put dire autant des drames lyriques montés en foule par l'Opéra-Comique alors qu'on n'y voulait plus monter de comédies lyriques. Au début de ce siècle, il n'y eut plus aucune différence entre le

répertoire de l'Opéra et celui de l'Opéra-Comique, et l'on put voir, au même instant, les deux théâtres afficher *Tristan et Iseult*, par exemple, comme ils affichaient *Don Juan* (se gardant d'ailleurs l'un et l'autre de représenter l'œuvre de Mozart dans son texte original). Comment devrait se faire une répartition indispensable? Est-ce le genre, sérieux ou léger, qui doit la déterminer? Ainsi posée, la question est insoluble, car il est des ouvrages légers qui nécessitent une mise en scène, une figuration, un déploiement de moyens impossibles dans le cadre exigu de la salle Favart. L'orchestre du *Chevalier à la rose* ne tiendrait pas dans la fosse de l'Opéra-Comique, ou alors il faudrait réduire le quatuor jusqu'à fausser complètement l'équilibre de l'instrumentation. Mais l'argument le plus souvent invoqué — et bien à tort — est celui que l'on disait tout à l'heure, à savoir qu'il existerait une sorte de hiérarchie des genres, certains étant indignes d'un théâtre national. C'est oublier les origines de l'Opéra-Comique, qui vient de la Foire où Rameau, Mouret, bien d'autres avec eux, donnèrent des chefs-d'œuvre. A la vérité, ce n'est pas parce qu'elle fait rire qu'une musique doit être, *a priori*, tenue pour inférieure : à ce compte, il faudrait rejeter Mozart, ne plus jouer *L'Enlèvement au Sérail* ni *Cosi fan tutte* qui sont de véritables opérettes. Et voilà que j'écris le mot qui effarouche les timides, le mot qui, durant si longtemps, empêcha de monter *Ciboulette*, comme il avait empêché de monter *Une Education manquée* et *L'Etoile*, comme il fait encore obstacle aux œuvres de Messager. Mais où donc est la frontière qui sépare l'opéra-comique de l'opérette? Est-ce parce qu'il existe quantité d'opérettes dont les livrets et les partitions sont d'une platitude et d'une vulgarité déconcertantes, que le genre est déconsidéré? Mais n'existe-t-il pas aussi des opéras-comiques qui valent moins encore? Je citais Chabrier tout à l'heure, et Messager. J'aurais pu joindre à leurs noms celui de Charles Lecocq, excellent musicien lui aussi; et ceux de Bizet et de Pierné... Quoi qu'il en soit, tout le monde s'est réjoui l'autre soir d'entendre *Ciboulette* et de l'entendre chantée par des artistes comme Mme Geori Boué, MM. Roger Bourdin, Amade, Bourbon, Michel Roux; tout le monde applaudit avec chaleur Albert Wolff au pupitre, les beaux décors de Dignimont — une vraie fête pour les yeux. La partition de Reynaldo Hahn est digne de ce que l'Opéra-Comique a fait pour elle. Les années qui ont passé ne lui ont rien fait perdre — au contraire, dirait-on volontiers, car on y découvre sans peine, sous la légèreté qui convient au genre et au sujet, des exemples d'une qualité rare. L'aisance de l'écriture cache les trouvailles harmoniques qui sont parfois

d'une audace inattendue. Mais tout est si habilement préparé — et résolu — que tout semble naturel dans cette musique. Reynaldo ne fut pas de ceux qui attirèrent bruyamment l'attention sur leurs moindres trouvailles : il les sema comme en se jouant, et la discrétion fut sa règle. Ce qui est sûr aussi, c'est que l'Opéra-Comique tient avec *Ciboulette* un succès qui lui vient au bon moment. Il pourra servir d'argument à ceux qui semblaient accepter (sinon même souhaiter) la disparition de la deuxième scène lyrique nationale. Tant de gens ne vont-ils pas répétant que l'art lyrique est périmé, que le goût moderne s'en détourne, et que l'argent des contribuables serait mieux employé si l'on en faisait n'importe quel autre usage au lieu d'accorder des subventions aux théâtres de musique? *Les Indes galantes* à l'Opéra, *Ciboulette* à l'Opéra-Comique (il ne s'agit point, bien entendu, de comparer les œuvres, ni de mettre en parallèle Rameau et Reynaldo Hahn) répondent victorieusement à ceux qui jugent toutes choses, y compris les questions d'art, en les ramenant à une question de gros sous.

Mais ceci pose une fois de plus le problème du répertoire. L'embarras commence lorsqu'il s'agit de choisir les ouvrages modernes destinés à être donnés aussi bien à l'Opéra qu'à l'Opéra-Comique : le prix de revient (puisqu'il faut toujours en venir là) des décors, des costumes, des frais de copie pour le matériel s'est élevé dans de telles proportions qu'un bon administrateur est bien obligé de se demander, avant d'engager des dépenses qui atteignent, au minimum, plusieurs dizaines de millions pour un acte ou deux, si la pièce pour laquelle il les fera est « rentable ». Le théâtre peut, à la rigueur, s'accommoder d'un demi-succès; il ne pourra sans courir un risque excessif supporter plusieurs échecs. Si les crédits sont épuisés, il faudra attendre l'exercice suivant pour courir une nouvelle aventure. Et il faut songer aussi aux conséquences morales des échecs; elles sont tout aussi graves que les conséquences pécuniaires. On parle bien trop du « divorce » entre les musiciens contemporains et le public, pour ne point hésiter à fournir un argument de plus à ceux qui tirent prétexte de cette situation inquiétante pour accabler l'art lyrique et le dire moribond...

Tout cela serait peu de chose si... la subvention était aujourd'hui ce qu'elle fut jadis, au bon vieux temps où le napoléon valait vingt francs — et non tout près de quatre mille — et où, en conséquence, un million équivalait sensiblement à deux cents millions d'aujourd'hui.

René Dumesnil.

Petit lexique des termes musicaux d'usage courant, par *Marc Pincherle* (Société française de Diffusion musicale et artistique, une plaquette de 44 pages). — Voilà bien l'occasion de redire que la grosseur d'une publication n'en fait pas la valeur : en quelques pages, Marc Pincherle a su condenser des notions de terminologie musicale (en français, allemand, anglais et italien, car tous les termes sont traduits dans les quatre langues) telles qu'il faudrait, pour en trouver l'équivalent, consulter une masse importante d'écrits traitant de la question. Travail minutieux, et qui exigeait une somme de connaissances vraiment exceptionnelle — qu'on n'est pas surpris de trouver chez le président de la Société de musicologie. Ce « petit lexique » n'est évidemment qu'une modeste pierre dans l'édifice qu'il a élevé; mais qui, loin d'y faire tache, le complète heureusement.

Méthode de piano, par *Armand Ferté* (Bruxelles et Paris, Edit. Schott). — Si, naturellement, une méthode de piano s'adresse avant tout aux élèves pour lesquels elle est écrite, il s'en faut que, seuls, ils trouvent profit à la connaître. Et d'abord tous ceux qui s'intéressent à la musique, sans exception, devraient lire, relire et méditer l'avant-propos de M. Armand Ferté. Ah! qu'il est agréable d'écouter ceux qui parlent de ce qu'ils savent, de ce qui a fait l'objet de leurs réflexions tout au long d'une longue carrière! Il y a dans ces deux grandes pages des vérités de bon sens qu'on a trop oubliées et qu'il est urgent de remettre en honneur. Celle-ci, par exemple : « Trop d'ouvrages destinés aux commençants, ont été jusqu'alors écrits dans le but principal d'*amuser* les élèves tout en les instruisant. C'est une erreur regrettable. Car s'il est essentiel, en effet, de ne pas rebuter dès les premières leçons, il importe néanmoins de considérer qu'une méthode ne peut pas être un livre récréatif et divertissant. Il doit être cependant *attrayant,* ce qui est différent, et cela bien qu'en soit rigoureusement proscrite la fâcheuse illusion des petits airs faciles à comprendre, dit-on, mais dont la niaiserie est nocive pour la formation du goût et qui, en définitive, n'ont d'*amusant* que la réputation injustifiée qui leur est faite de l'être... » Ah que voilà de sages paroles! Et l'on bénit M. Armand Ferté d'avoir eu le courage de les imprimer... Comme on le bénit d'avoir choisi ses exercices parmi les œuvres de vraie musique, écrite par de vrais musiciens. Et quelle idée excellente aussi d'avoir montré par des photographies, ce que des lignes et des lignes de texte ne parviendraient point à faire comprendre (positions vicieuses, etc...), M. Armand Ferté cite ce mot de Saint-Saëns : « On n'a jamais vu que la musique ait eu à regretter d'avoir fait appel à l'intelligence. » On souhaite qu'il ait, lui-même, à s'en féliciter.

LETTRES GERMANIQUES

UNE EDITION NOUVELLE DE RILKE. — Tous ceux qui ont eu la possibilité d'étudier en spécialistes les œuvres d'un grand poète ou écrivain savent qu'il faut la collaboration de plusieurs générations pour aboutir à un texte correct et complet. En ce qui concerne Rilke la deuxième génération est à l'œuvre avec Ernst Zinn, qui vient de publier à l'Insel-Verlag un fort beau volume : *Gedichte 1906-1926* (694 p. relié toile, 27 DM).

On sait que l'édition des œuvres en 6 volumes était épuisée et que les *Ausgewählte Werke* en 2 tomes ne l'avait pas remplacée : ils ne contenaient que l'essentiel de l'œuvre rilkéenne et ils ne renfermaient pas, évidemment, tout ce qui avait paru dans des recueils séparés. Avec le volume de *Poésies 1906-1926,* nous

avons maintenant, dans la mesure où on a pu les rassembler, tous les poèmes que Rilke a écrits pendant vingt ans.

Comment justifier la date initiale qui ne représente pas dans l'évolution du poète une étape? Parce que, comme Zinn n'a pas de peine à le montrer, elle représente une coupure dans la publication de ses œuvres. En 1905 a paru le *Livre d'heures* et en 1906 une deuxième édition du *Livre des images*, à laquelle Rilke incorpora 37 poèmes composés depuis 1902, date de la première édition, et dont beaucoup avaient été inspirés par la France et la Scandinavie. Il vient de quitter Rodin et, libéré de toute servitude en même temps que « formé à l'expression », heureux de vivre à Paris, il va, au cours des prochaines années qu'il considéra comme les plus fécondes de sa vie, composer les poésies qu'il publiera en 1907 et 1908 sous le titre *Nouveaux Poèmes I et II*. Dans la suite il n'a jamais plus rassemblé ses poèmes, car *La vie de Marie* (1912), *Les Elégies de Duino* et *Les sonnets à Orphée* (1922) ainsi que les premiers recueils des poèmes français formaient des cycles complets; ceux qui parurent en 1927, donc après sa mort, à la fin du troisième volume des œuvres complètes, portaient le simple titre de *Derniers poèmes et fragments*; Zinn se substitue donc à lui en nous donnant la totalité des vers qu'il écrivit de 1906 à 1926; il n'a exclu que les 21 poèmes intitulés « Aus dem Nachlass des Grafen C. W. » et ceux que Rilke composa pour Erika Mitterer de 1924 à 1926, les deux recueils devant trouver leur place dans la grande édition future à côté des autres cycles indépendants.

Pourquoi, diront certains, la totalité? Rilke n'a-t-il laissé aucun vers qui ne mérite pas la publication? Certes, il y en a, mais nous n'en sommes pas encore à la période du tri, comme c'est le cas pour l'immense production d'un Gœthe ou d'un Victor Hugo. Nous avons besoin de connaître la moindre ébauche de vers et la dédicace la plus banale, parce que dans l'une et l'autre nous découvrirons peut-être l'explication d'un texte hermétique ou le complément d'un poème connu. Qu'on songe par exemple à la lumière que projettent sur les *Cahiers de Malte Laurids Brigge* les « vers improvisés » inscrits par Rilke sur un exemplaire du baron Lucius et que nous avons commentés dans le *Mercure* du 1er mars 1952.

L'ordre de publication de ces centaines de textes posait des problèmes difficiles; Zinn les a résolus en adoptant pour critère le degré de validité des poèmes, parmi lesquels il trouvait ceux que Rilke publia lui-même ou dont il envisageait la publication, ceux qu'il avait adressés à des amis ou inscrits comme dédicaces

en tête de leurs livres, enfin ceux qu'il avait laissés de côté, parce qu'il se réservait de les modifier ou de les compléter, c'est-à-dire ceux qui formaient le « Nachlass ». C'était en somme l'ordre dans lequel Rilke devait les considérer comme valables et c'est lui que Zinn adopta, d'ailleurs en subdivisant chacune de ces parties en deux ou trois. Il en résulte que la troisième (près de deux cent pages) est presque entièrement inédite, alors que la première rassemble des poèmes connus; la deuxième (250 pages) contient beaucoup de vers qui sont des découvertes. Ajoutons qu'à l'intérieur de ces diverses parties l'ordre chronologique a naturellement été suivi.

L'intérêt du livre ne réside pas seulement dans cette totalité de l'œuvre poétique, qui nous est accessible pour la première fois, mais aussi dans le fait que tous les poèmes sont datés; Zinn, dont on a déjà dit qu'il était laborieux comme une abeille, mais qui unit à la minutie du philosophe le goût de l'humaniste, est sans doute le seul qui se trouve en mesure d'établir une chronologie des productions rilkéennes. Grâce à lui, nous avions déjà pu fournir les dates de tous les poèmes des *Neue Gedichte* qui figurent avec le *Cornet Rilke* dans notre édition « scolaire » (Hachette 1952). Il nous donnera bientôt, nous l'espérons, avec les justifications nécessaires, toutes celles dont nous avons besoin pour l'ensemble de l'œuvre; dès maintenant nous les possédons pour la plus grande partie des poèmes. L'ordre adopté n'étant qu'en partie chronologique, on est amené à se reporter de l'une à l'autre des diverses parties lorsqu'on veut suivre l'évolution du poète; c'est un inconvénient majeur, qui conduit à souhaiter l'établissement d'un index chronologique.

Ceci nous amène à une dernière remarque. Tel qu'il est le volume se présente comme un fort beau recueil de poèmes; il lui manque ce qu'on appelle « l'appareil scientifique », c'est-à-dire l'ensemble de notes, références, variantes, éclaircissements, etc... dont le chercheur ne saurait se passer, ni même celui qui veut réellement « étudier » les textes. Rassurons-les l'un et l'autre : un volume est prévu qui leur fournira tous ces renseignements; nous souhaitons qu'il paraisse encore dans le courant de l'année. Nous émettrons un autre vœu, qui sera celui de tous les Rilkéens : la grande maison de l'Ile leur doit et se doit à elle-même de publier dans le minimum de temps les œuvres complètes de Rilke, même s'il est encore trop tôt pour penser à la grande édition critique pourtant si indispensable; il est temps de fournir aux chercheurs le « matériel » critique indis-

pensable à leurs études. Maintenant, ainsi que nous l'avons maintes fois proclamé, le travail des philologues doit commencer.

J.-F. Angelloz.

Briefe über Cézanne, par *R. M. Rilke* (Insel-Verlag, Wiesbaden, 1953, 50 p., 8 ill.). — Avec ce beau livre in-4°, fort bien imprimé et présenté, nous ne éloignons que fort peu de Rilke, car sa femme Clara est de celles qui veulent servir la mémoire de leur mari; elle se contente dans un très bref Avant-Propos de rappeler quelques faits essentiels et se garde de souligner qu'en sa qualité de représentante des arts plastiques, elle a exercé sur le poète une action importante; nous avons essayé de le montrer dans notre livre sur Rilke, où nous avons également commenté « l'expérience » Cézanne. La publication nouvelle de l'Insel-Verlag groupe surtout les lettres dans lesquelles Rilke disait à sa femme, en octobre 1907, quelle révélation avaient été pour lui les œuvres du peintre d'Aix exposées au Salon d'automne. Clara Rilke les a fait précéder de quelques autres qui montrent le poète pour ainsi dire en quête de cette révélation. L'ensemble n'est pas nouveau et pourtant révélateur, d'autant plus que huit belles reproductions de Cézanne nous montrent ses portraits et ses natures mortes, ces « choses d'art » comme Rilke essaya de les créer dans ses poèmes.

R. M. Rilke — Lou Andreas-Salomé Briefwechsel (Niehans-Zurich et Insel-Wiesbaden, 1952, 651 p.). — Dans cette correspondance essentielle, Rilke n'est plus seul, l'autre personnage de ce « duo » est Lou Andreas-Salomé, que nous connaissions assez bien par son livre sur Rilke et surtout par son autobiographie; en outre, de nombreuses lettres avaient déjà été publiées. Mais ici c'est tout le problème du couple qui se trouve posé, c'est la question de « l'altérité » et ce qui nous frappe d'abord, c'est le drame tragique d'un amour dont la scène fut le cœur du poète. Quand il rencontre Lou, le 12 (ou le 14) mai 1897, il n'a guère plus de vingt et un ans, elle en a trente-six; elle vit dans l'équilibre de la maturité et lui dans le désarroi d'un jeune homme à qui sa mère n'a pas montré le chemin de la vie; elle fut pour lui cette mère (v. p. 4), mais elle fut aussi une amante et dès le 9 juin il pouvait lui écrire une lettre d'amour éperdu, dont le Leitmotiv est « je veux être Toi »; elle restera toute sa vie une amie maternelle capable de le comprendre et de l'aider, celle qu'il appellera dans les périodes d'angoisse. Elle ne répondra pas toujours et il semble bien qu'après avoir pressenti son génie, elle ait douté de lui au point de l'éviter jusqu'au jour où, en août 1903, semble-t-il, après avoir lu le premier *Rodin*, elle sera certaine de ne s'être pas trompée (v. p. 81). Dans la suite les rôles seront parfois inversés; même si parfois il a encore besoin de son aide, si parfois il s'adresse en vain à elle (v. lettres de mai-juin 1904), c'est lui qui l'emporte et c'est elle qui, notamment vers 1909, s'empresse auprès de lui, peut-être en regrettant qu'il n'ait plus besoin d'une infirmière pour son âme.

Si passionnant — et parfois si irritant — que soit ce drame humain, il ne constitue pas l'unique intérêt du livre; il est aussi une véritable confession, souvent douloureuse et émouvante, un véritable « Tagebuch », où Rilke met sa souffrance à nu pour qu'un être compréhensif et cher la lui explique et la guérisse, lui indique les causes de son mal et le remède. Certains lui reprocheront son manque de virilité, l'humilité avec laquelle il quémande un secours moral, mais on ne saurait lui faire grief d'avoir été un malade qui se plaint et un être qui se cherche, parce qu'il veut guérir de son mal, s'ouvrir à la vie, créer son œuvre.

Il est presque inutile d'ajouter que, comme toutes ses autres lettres, celles-ci nous apportent maintes indications et confirmations; nous préférons souligner l'importance (près de 150 pages) de l'appareil critique dû à Ernst Pfeiffer, qui mérite la reconnaissance de tous les Rilkéens.

R. M. Rilke — André Gide, *Correspondance* 1909-1926 (Corrêa, 1952, 268 p., 750 fr.). — L'ordre que nous avons adopté nous amène à signaler cette correspondance après celle de Lou et c'est lui faire tort. Mais quelles lettres Rilke n'aurait-il pas écrites à Gide, si celui-ci avait répondu avec plus de chaleur au respect affectueux de celui qui dès sa première lettre, le 6 septembre 1910 (des lettres précédentes ont dû se perdre), se proclamait « en

toute sincérité et admiration le vôtre ». Cette correspondance sera chère à ceux qui aiment Rilke et qui apprécient Gide, même si elle ne leur apporte guère de renseignements nouveaux. Mme Renée Lang l'a complétée par d'autres lettres, notamment celles qui ont trait aux tentatives de Gide pour sauver le mobilier de Rilke pendant la guerre de 1914-1918, c'est-à-dire non ses meubles, mais ses livres et tous ses documents. Elle a enrichi son volume de notes extrêmement copieuses, qui, si elles sont parfois superflues pour le lecteur français, fourniront aux lecteurs étrangers les éclaircissements nécessaires.

On complétera fort heureusement ce livre par l'importante étude que Mme Renée Lang a publiée dans le n° 21 de *Preuves* (nov. 1952, pp. 15, 22, 41. Av. Montaigne, Paris, 8e) sur « Rilke, Gide et Valéry ». Documenté et vivant, orné de photos et enrichi de lettres inédites, cet article confirme et complète notre connaisance des relations entre Rilke et les deux écrivains français; il confirme aussi une constatation que nous avions faite avec étonnement : comment expliquer qu'avant Sapin vert, 1952, 50 p., tirage à Rilke de son ami Valéry?

R. M. Rilke le Poète, par *Willy-Paul Romain*, avec un portrait de Rilke par Fred Lusson (Éditions du Sapin vert, 1952, 50 p. tirage à 1.100 ex.).

Ce petit livre d'un poète se présente comme une esquisse relative à différents thèmes : la poésie, la solitude, l'angoisse, la mort. Ce n'est certes pas nouveau, un peu touchant, mais inutile.

Rilkes Duineser Elegien, par *Heinrich Kreutz* (Beck, Munich, 1950, 155 p. relié 7,80 DM). — En lisant cette « interprétation » des *Elégies de Duino*, nous pensions à Baader qui parlant de Böhme déclarait qu'on pouvait et qu'on devait le dépasser, mais à condition de le traverser, non pas en l'ignorant et en le tournant comme l'ont fait jusqu'ici les philosophes; combien de biographes et commentateurs de Rilke ignorent leurs prédécesseurs ou se servent de leurs travaux sans les nommer! H. Kreutz se réclame uniquement de Cämmerer, qui fut son camarade d'études, et de Bassermann et il nous donne le résultat de causeries au cours desquelles il lut et expliqua les *Elégies*. « Interprétation » dit-il; non, lecture commentée plutôt, intelligente d'ailleurs, mais qui néglige presque toujours les problèmes et les difficultés : par exemple, la mère de la deuxième Elégie est identifiée à tort à la mère du poète; la marionnette de la quatrième et de la cinquième semble n'avoir posé aucune énigme à l'auteur. Celui-ci aidera certes le non-initié à comprendre les *Elégies*, il n'apporte que fort peu de chose à la Rilke-Forschung et l'on peut se demander si ce livre s'imposait.

Altes und Neues, par *Thomas Mann* (S. Fischer, Francfort, 1953, 800 p.). — La grande édition des œuvres complètes de Thomas Mann dite « Edition de Stockholm » paraît à un rythme dont la rapidité nous réjouit. Elle vient de s'augmenter d'un volume qui rassemble des écrits anciens et récents et porte un sous-titre curieux : « Petite prose de cinquante ans. » Si nous ne savions pas que l'auteur aime l'ironie, son avant-propos suffirait à nous faire comprendre que cette « petite prose » lui paraît fort importante; ne nous dit-il pas que dans ces écrits d'occasion (Gelegentlichkeiten) « tout est autobiographie »? Nous allons jusqu'à penser que si les poèmes de Gœthe doivent une partie de leur valeur au fait d'être des « poésies de circonstances », ces articles, conférences, préfaces, lettres de Thomas Mann seront particulièrement précieuses pour ses admirateurs et ses amis, parce qu'ils y trouveront un homme et son évolution, un homme en devenir au milieu d'un monde en révolution. Rendons-lui hommage pour sa courageuse sincérité : nous avons été fort surpris de découvrir dans ce recueil son grand essai historique et nationaliste sur « Frédéric et la grande coalition », qui s'excuse par sa date (1914) et par ce que Thomas Mann appelle lui-même « sa propre stupidité politique » (eigene politische Torheit, p. 12). Qu'on cesse dès lors de la lui jeter à la face et qu'on se rappelle la boutade : « Il n'y a que les imbéciles qui n'évoluent pas! » Depuis lors l'écrivain a résolument et définitivement pris parti pour la liberté et la démocratie, pour l'Europe et pour la paix du monde. Ce dernier recueil, qui fait suite à *Adel des Geistes* et *Neue Studien*, a peut-être moins d'unité qu'eux, mais il n'est pas moins riche; il intéressera les lecteurs les plus divers et tous ceux qui veulent étudier Thomas Mann y puiseront à pleines mains.

La tentation de Pescara, par *C. F. Meyer*, trad. de Sucher (Ed. Aubier, 1953, 291 p.). — La collection bilingue Aubier continue à s'enrichir; voici maintenant une nouvelle œuvre de C. F. Meyer,

dans laquelle des germanistes avertis comme Andler voyaient son chef-d'œuvre (avec *Le saint*, déjà publié chez le même éditeur); l'écrivain suisse en emprunta le sujet à l'histoire de l'Italie du XVIe siècle et il rêvait d'en faire un drame, mais son talent était celui d'un conteur et cela devint une nouvelle fort dramatique. Quant à la traduction, elle ne pouvait être qu'excellente, puisque Sucher est un de nos meilleurs traducteurs; ajoutons que son introduction n'est pas moins satisfaisante.

Heliopolis, par *Ernest Jünger*, trad. de Henri Plard (Plon, 1952, 58 p., 750 fr.). — Le grand roman de Jünger paraît dans une bonne traduction et — ce qui compte — à un prix modéré; aura-t-il du succès? Nous le souhaitons, sans l'espérer; les 127 notes que le traducteur a eu l'heureuse idée d'ajouter en faciliteront l'accès, mais nous craignons qu'il soit moins lu qu'étudié; ceux qui suivent l'évolution de Jünger le mettront en bonne place.

Phonétique historique de l'allemand, par *André Moret* (Larousse, 1953, 173 p.). — Les germanistes ne se demandent peut-être pas si la lumière vient du Nord, comme on l'affirme parfois; mais ils penseront que la philologie en provient. Ils avaient eu jadis le petit livre de phonétique de Piquet dont nous avons maintes fois souhaité qu'il fût mis à jour et réédité; ils auront maintenant celui de son disciple et successeur. A. Moret, qui enseigne depuis vingt ans la philologie à la Faculté des Lettres de Lille, se défend d'avoir voulu faire un ouvrage original, complet, savant; remercions-le d'avoir rédigé ce manuel d'apparence modeste, qui fournit aux jeunes germanistes (et aux autres) sous un volume réduit, avec méthode et clarté, une telle somme de renseignements sûrs; son petit livre est l'initiateur attendu depuis longtemps, il sera pour les candidats aux examens et concours un bréviaire et un ami.

Die Dichter unserer Zeit, par *Lennartz* (Kröner, Stuttgart, 5e édition 1952, 573 p. relié 12 DM.). — Voici, dans la bonne collection Kröner (n° 151) la cinquième édition d'un ouvrage auquel on aura souvent recours, car on y trouve des renseignements sur la littérature allemande actuelle. Lennartz n'a pas voulu en faire l'histoire, mais en silhouetter 250 représentants, qui vivent encore ou qui jouent encore un rôle important. Cela supposait des éliminations et on peut parfois les déplorer, de même qu'on n'approuvera pas toutes les idées, mais ces portraits sont des études sérieuses, denses jusque dans leur présentation typographique, et l'on est heureux d'y trouver rassemblées maintes choses qu'on cherche vainement ailleurs.

Daniela, par *Luise Rinser* (S. Fischer, Francfort, 1953, 319 p., 12,80 DM.). — Louise Rinser, qui débuta dans la vie comme institutrice, est déjà une romancière connue et son dernier roman suscite à la fois un vif intérêt et des discussions passionnées. Daniela quitte famille et fiancé pour devenir institutrice dans un village perdu, où seul le prêtre catholique n'a pas sombré dans une existence ignoble; elle se consacre à sa tâche ingrate avec l'ardeur des néophytes et obtient des résultats sans qu'on puisse parler de succès, puisqu'elle quitte le village. Mais le centre du roman n'est pas là, il est dans le rapprochement de Daniela et du prêtre, rapprochement irrésistible, qui aboutit à l'union de ces deux êtres d'élite, tourmentés moins par le démon de la chair que par la quête d'un péché auquel Dieu semble les avoir destinés. On devine que ce roman sobre et simplement écrit, qui fait penser à Bernanos et à Dostoïewsky, ne saurait laisser indifférent; on pourrait établir une comparaison avec celui de Béatrix Beck, dont la traduction allemande a paru précisément chez le même éditeur.

Deutsches Literatur-Lexikon, par *W. Kosch* (Francke, Berne, 1953, fasc. 18 et 19, 16 fr. 80 suisses). — De nouveau un fascicule double, qui va de Magdeburg à Müllner. Les Mann occupent 7 colonnes, C. F. Meyer 5, Mörike 4, Mozart 2; des mouvements littéraires importants y figurent, comme le Minnesang (6 colonnes) et des thèmes essentiels tels que celui de la vierge. Le « Mercure de France » n'y manque pas et nous apprenons qu'il existait déjà en 1724, ce qui remplit de respect le chroniqueur.

H. Heine Briefe III (Kupferberg, Mayence, 1953, 672 p., relié : DM. 28). — Avec le tome III s'achève la publication du texte des lettres écrites par Heine; on ne les parcourt pas sans tristesse, car elles datent de l'époque où le poète rivé à sa « Matratzengruft » par les clous de la souffrance, ainsi que s'exprimait Théophile Gautier, était aux prises avec maintes difficultés; beaucoup de ces lettres sont adres-

sées aux éditeurs et souvent sont écrites en français.

Nous avons donc maintenant les quatre premiers tomes de cette importante publication et exprimons à nouveau le vœu qu'on puisse, malgré la mort de Hirth, publier les deux volumes de notes qui nous manquent encore.

Lux Perpetua, par *Johann Armbruster* (W. Hausenstein) (Alber, Fribourg, Munich, 2e édition, 1952, 440 p.). — On a dit de cette œuvre un peu mystérieuse qu'elle constituait le meilleur témoignage sur l'état d'âme de la jeunesse allemande au tournant du siècle; elle porte en effet le sous-titre « Histoire d'une jeunesse allemande de la fin du XIXe siècle ». Un autre sous-titre nous incite à voir dans cette « lumière perpétuelle » la somme d'une vie de notre époque. Un dernier voile se lève : Armbruster n'est autre que Wilhelm Hausenstein, représentant diplomatique de l'Allemagne fédérale à Paris, un homme de goût et de culture, dont les travaux font autorité. Assez âgé pour songer à écrire ses Mémoires, il garde une telle jeunesse qu'il peut revivre les années de sa formation et en extraire une œuvre très personnelle, car son livre, qui fait nécessairement penser au Gœthe de *Poésie et Vérité*, est une évocation de poète et d'humaniste; elle se situe entre l'autobiographie proprement dite et le roman éducatif pour nous présenter la formation d'un homme de notre siècle. Nous avons, il y a quelques années, signalé l'ouvrage dans lequel le critique d'art W. Hausenstein disait ses rencontres de tableaux; ici un enfant, puis un jeune homme qui portait ce nom rencontre l'église et l'école, la famille et l'amour, la nature et le monde et tout dépose en lui comme en chacun de nous des strates qui constituent un Moi humain; armé d'un marteau, non pas de géologue, mais de poète, il les exhume et nous les montre et nous y découvrons les éléments qui constituèrent un homme des années 1900, c'est-à-dire un homme formé à une époque de stabilité et appelé à jouer un rôle dans une époque chaotique. C'est une œuvre rare, d'accès difficile et à laquelle il faut revenir comme on descend dans une mine pour en extraire ses richesses.

Festgabe für Wilhelm Hausenstein (Alber, Munich, 1952, 284 p.). — W. Hausenstein eut 70 ans l'année dernière, puisqu'il naquit à Hornberg, dans la Forêt noire, le 17 juin 1882. Ce fut pour ses amis l'occasion de lui rendre hommage en lui offrant une « Festgabe » à laquelle plus de quarante personnages collaborèrent et huit maisons d'édition s'intéressèrent. On y trouve certes des études, comme c'est la règle, par ex. d'Eckstein sur « Le rôle de la France dans l'histoire de l'architecture médiévale » ou de G. Storz sur le personnage d'Aurélie dans le *Wilhelm Meister*, mais l'ensemble est une couronne d'amitié dont on peut être aussi heureux que fier; au premier rang de ses amis Hausenstein compte Théodore Heuss, le président de la République fédérale, qui raconte comment, au printemps de 1906, celui-ci vint l'attendre à la gare du Nord pour le conduire dans un hôtel du Faubourg Saint-Honoré. Avec cette évocation qui ouvre le volume, avec le dessin daté du 26.5.06, au Café de la Paix, le Président Heuss a sans doute voulu rendre hommage à Paris en même temps qu'à son ami; avec l'étude de Minder, professeur à la Sorbonne et les collaborations de Joseph Breitbach et Annette Kolb, qui habitent notre capitale, c'est Paris et le Paris de la rive gauche qui rend hommage à un Européen d'Allemagne, au fils de la Forêt noire devenu lui-même Parisien.

Offener Horizont, Festschrift für *Karl Jaspers* (Piper, Munich, 1953, 462 p.). — Jaspers vient d'avoir lui aussi 70 ans et la Maison Piper qui édite ses œuvres lui a consacré une Festschrift très importante, pleinement justifiée par l'importance du rôle que le philosophe joue dans le monde. C'est un hommage d'un type plus traditionnel que le précédent, un témoignage d'admiration qui groupe non seulement des hommes, mais des pays. L'ampleur de ces études mérite qu'on les signale, car elles ouvrent bien des perspectives : *Die Gottesmörder* (Camus); *Die theologische Bestreitung des philosophischen Glaubens* (Oskar Hammelsbeck); *Wesenszüge des östlichen Denkens* (Fumio Hashimoto); *Das Problem der Autorität* (Gerhard Krüger); *Logik bei Jaspers. Ihr Verhältnis Philosophie und philosophische zueinander* (Ernst Mayer); *Stücke aus einer « Geburt der Philosophie »* (Jose Ortega y Gasset); *Geschichte der Philosophie als kontinuierliche Schöpfung der Menschheit auf dem Wege der Kommunikation* (Paul Ricœur); *Wert und Grenze der Wissenschaft* (Kurt Rossmann); *Brief an Karl Jaspers* (Robert Gaupp); *Psychopathologie und akademischer Unterricht* (Hans

W. Gruhle); *Pathologie des sozialen Kontaktes* (Kurt Kolle); *Existenzphilosophische Richtungen in der modernen Psychopathologie* (Renato de Rosa); *Fünfzig Jahre Mendelforschung* (Friedrich Oehlkers); *Um ein neues Bild vom Organismus* (Adolf Portmann); *Ideologie und Terror* (Hannah Arendt); *Der Kriegsdienst der Christen in der Kirche des Altertums* (Hans Frhr. V. Campenhausen); *Tragweite und Grenzen des politischen Handelns* (Jeanne Hersch); *Die zweifache Krise* (Aldous Huxley); *Schuld und Recht* (Golo Mann); *Ueber die Menschenverachtung* (Helmuth Plessner); *Der Gestaltwandel des europäischen Unternehmers* (Edgar Salin); *Der Mensch und seine Wandlungen* (Alfred Weber); *Ueber die Sendung des Dichters* (Stefan Andres); *Philosophie, Dichtung und Humanität* (Walter Kaufmann); *Das Frankfurter Gœthemuseum* (Ernst Beutler); *Die antike Kunst in der modernen Welt* (Ludwig Curtius); *Das Ereignis des Schönen* (Gerhard Nebel); *Kunstkrise und Kunsterziehung* (Emil Preetorius); *Anliegen und Gegenstand der Musik* (Robert Oboussier); *Notizen über die Prosa von Karl Jaspers* (Dolf Sternberger); *Karl Jaspers als Lehrer* (Jeanne Hersch).

Naturellement ce volume contient, comme c'était aussi le cas pour le précédent, une brève biographie de l'auteur et surtout une bibliographie mise au point.

Le lieutenant est devenu fou, par *H. H. Kirst*, trad. de J. P. Wilhelm (R. Laffont, 1951, 387 p., 780 fr.). — Quel contraste entre le roman de Wiechert et le livre de Kirst! Il y a là cet abîme que l'on découvre entre les générations : d'un côté un homme déjà sexagénaire, nourri de la Bible, qui cherche la justice et finit par trouver une raison d'espérer; de l'autre un jeune romancier qui a vécu le national-socialisme, fait la guerre et subi la défaite et qui, après nous avoir conté les aventures parfois burlesques d'un héros du front russe échoué dans une « Kommandantur » de la zone des étapes, lui fait dire pour terminer : « L'Allemagne? Espérons que ça en vaudra encore la peine. Espérons-le. » Tout l'amer désenchantement d'une jeunesse qui crut travailler à la grandeur de son pays s'exprime avec une ironie railleuse dans ce livre, dont le titre original est singulièrement sinistre : « Nous l'appelions gibier de potence » (*Galgenstrick*, le héros s'appelant Strick).

Le ciel ne paie pas d'intérêts, par *R. Kauffmann*, trad. de L. Clappier (Julliard, 1952, 351 p., 750 fr.). — Le roman de Kauffmann est de la même veine que le précédent, mais moins âpre et plus documentaire. C'est la vie d'un jeune homme de 1922 à la fin de la guerre, une vie de voyage et d'aventures, d'amour et de sang, comme beaucoup d'Allemands ont pu ou auraient pu la vivre, une vie qui semblait avoir un sens et qui laisse le héros seul en face d'un avenir vide. « J'ai été heureux une fois dans ma vie », écrit-il en commençant; s'il n'a pas connu de bonheur valable et durable, c'est que les hommes ont été happés par une machine qui a écrasé les uns et ménagé les autres, sans raison. On pense aux *Tombés de la main de Dieu* et l'on se demande non sans quelque inquiétude si les Allemands cesseront de subir passivement les cataclysmes ou s'ils essaieront à temps de les détourner.

Die neue Rundschau (1953, S. Fischer, 174 p., 3,50 DM.). — La Neue Rundschau ne cesse pas d'accroître son importance et sa qualité. Ce numéro est particulièrement intéressant, car il contient les études ou œuvres suivantes : *Untergang und Uebergang der epischen Kunstform* (Erich Kahler); *Die Heimkehr des Vergil* (Hermann Broch), première version du grand roman qui passe pour l'œuvre maîtresse de l'auteur; *Massenpsychologie ohne Ressentiment* (Alexander Mitscherlich); *Arnold Schönberg* (Theodor W. Adorno); *Die Auslegung des Ungesagten in Nietzsches Wort « Gott ist tot »* (Karl Löwith); *Meine Erfahrung mit der Theaterkritik* (Christopher Fry); *Das neue Weltbild der Naturwissenschaft* (James B. Conant).

Merkur (Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, VII. Jahrgang, Zweites Heft, 2,50 DM.). — Il convient également de suivre la revue *Merkur* qui se maintient à un bon niveau. Le n° 60 (1953, 2) réunit les noms de R. A. Schröder avec des fragments d'une ballade encore inachevée, Carl J. Burckhardt, qui lui consacre une belle étude, Erwin Schrödinger : *Unsere Vorstellung von der Materie*, Arnold Hauser : *Im Zeichen des Films*, Georg Britting : *Gedichte*, Gösta v. Uexküll : *Die Angst des Soldaten*.

La partie critique, où apparaissent W. v. Einsiedel : *Das Elektronengehirn als Orakel*, J. Holthusen : *Dostojewski - heute*, Hans Hinterhäuser : *Surrealistische Erzähler in Italien*, Karl August

Horst : *Leonhard Frank und das literarische Gedächtnis*, Horst Rüdiger : *Winckemanns Briefe*, est de bonne qualité.

Universitas (Wissenschaftliche Verlagsgesellschaft, Stuttgart, mars 1953, cahier 3, 8e année, 2,20 DM.). — La principale revue universitaire d'Allemagne, *Universitas*, continue sa carrière avec un succès mérité. Au sommaire du n° de mars 1953, outre des chroniques et comptes rendus critiques, on trouve : *Die Wesenskräfte der östlichen Lebensphilosophie* (Prof. F. Hashimoto, Tokio); *Die Zwecke des Staates und der Rechtsstaat* (Prof. Dr Giorgio Del Vecchio, Rome); *Schichten der Seele* (Prof. Dr. Philipp Lersch, Munich); *Josef Weinhebers Spätwerk « Hier ist das Wort » — Gedichte von Gott und Mensch* (Prof. Dr. Josef Nadler, Vienne); *Ueber Wachstum und Entwicklung im Kindesalter* (Prof. Dr. Johannes Jochims, Lubeck); *Wie lange reichen unsere Bodenschätze? Ergebnisse moderner Lagerstättenforschung* (Dr. H. Rechenberg, Berlin); *Urnebel und Weltentstehung im Universum* (Prof. Dr. Arthur March, Innsbruck); *Geistige Grundlagen der modernen Technik* (Prof. Dr. Donald Brinkmann, Zurich).

Du (n° 4, avril 1953, 13e année, Conzett u. Huber, Zurich, 3 fr. 20 suisses). — Numéro à peu près entièrement consacré aux fraudes et aux moyens de les dépister. Les honnêtes gens y découvrent beaucoup de choses dont ils n'avaient pas idée.

Documents (n° de février-mars 1953, Bureau International de liaison et de documentation, Offenbourg en Bade, 250 fr.). — Ce numéro double mérite d'avoir un grand retentissement, car il publie les résultats d'une très vaste enquête sur la crise des rapports franco-allemands.

Revue de psychologie des peuples (n° 1, 8e année, Institut Havrais de sociologie économique et de psychologie des peuples, 200 fr.). — Si nous signalons dans cette chronique la Revue de Psychologie des peuples que dirige avec tant de dévouement et de compétence M. Miroglio, cela se justifie par le fait que le numéro est en grande partie consacré aux problèmes religieux en Allemagne. On y trouve en effet d'importantes contributions de P. Lenz-Medoc sur : *Le catholicisme en France et en Allemagne*, E. G. Léonard sur : *Protestant français et protestant brésilien*, P. Jundt sur : *Aspects du luthéranisme en Allemagne et hors d'Allemagne*. — J. F. A.

BELGIQUE

Les milieux littéraires belges ont tenu à marquer les succès remportés coup sur coup à Paris par des écrivains de chez nous. Deux femmes, en particulier, se sont distinguées. Il était bien naturel que nous fêtions au *Pen Club* d'expression française Mme Béatrix Beck, fille d'un Verviétois que plusieurs de nos aînés et que nous-même avons connu. Le *Mercure* a rappelé dans sa *Gazette* de janvier, l'étrange aventure de cet homme de lettres que marquait le signe des « hors série » — C'est M. Charles Bernard, ancien secrétaire perpétuel de l'*Académie de Langue et de Littérature Françaises de Belgique*, qui accueillit Mme Beck : « Rarement, oserai-je dire, ou jamais, une telle unanimité ne s'est faite dans l'opinion pour ratifier le jugement des Dix sur votre *Léon Morin Prêtre*... Que je me demande ce qui dans votre livre a pu retenir l'attention de vos juges, je vois surtout le dépouillement de tout artifice qui est l'art suprême d'écrire. Il y enlumine ces vertus gidiennes qui sont la sincérité et la probité... Votre

livre a la valeur d'un acte, un acte courageux. Combien peu en seraient capables qui n'eussent vu dans cette histoire de conversion qu'un prétexte à littérature ou pis encore d'apologétique? Vous nous avez préservés de l'un et de l'autre. Votre franchise, d'avance, ferme la porte aux controverses. Elle éclaire un fait devant lequel nous n'avons qu'à nous incliner. Elle nous vaut par surcroît un des romans les plus solides qui aient paru au cours des vingt dernières années. »

M. Charles Bernard évoqua ensuite le souvenir de Christian Beck dont il fut le condisciple au collège... « Vous êtes deux fois la fille de votre père, par le sang et l'esprit. Cet esprit, chez Christian Beck, était exquis et rare. Il était d'une grande pudeur et nul ne perçait son intimité. Je me félicite de l'avoir connu comme un de ces êtres un peu distants dont on ne discute pas la supériorité. Notre rencontre remonte loin, à plus d'une décade dans l'autre siècle, à l'Athénée où nous étions internes. Il participait peu à nos jeux, demeurait froid devant nos propos et déjà il y avait en lui ce goût de mystère et cet esprit de mystification qui devait l'inciter à se réfugier dans la personnalité énigmatique du philosophe Joseph Bossi. Mais il n'avait rien de sec. Son humanisme était pétri d'humanité. Pour lui l'aventure spirituelle ne se distinguait pas de l'aventure tout court. »

Et de rappeler les pérégrinations de Christian Beck jusqu'en Russie où il rencontra Tolstoï, le projet qu'il caressa de fonder une nouvelle religion, l'*Antéisme* — que devait propager la revue *Antée* dont « le sort éphémère ne prévaut point contre le rare dépôt dans nos archives de quelques numéros où se trouve condensé ce qu'il y a de plus valable dans notre littérature d'avant 1914 ».

Quant à Mme Dominique Rolin, c'est M. Constant Burniaux, également de l'*Académie de Langue et de Littérature Françaises de Belgique*, qui la reçut à l'*Association Générale des Ecrivains Belges*. Il a bien voulu nous confier le texte de son discours; il constitue à son tour un document digne de marquer ce moment heureux de nos Lettres. Mais tout d'abord il est intéressant de noter quelques déclarations de la lauréate du *Prix Fémina 1952* au critique du journal *Le Peuple*. Mme Dominique Rolin commença d'écrire, à quinze ans, des contes pour enfants. Son premier contact avec Paris lui vint quelques années plus tard quand elle obtint le *Prix de la Nouvelle* créé par la revue *Mesures* que dirigeait Jean Paulhan. Ses romans s'organisent en dehors d'elle — les personnages ne doivent jamais, à son sens, être « notre propre moi ». A une question de Pierre Demeuse, Mme Rolin a

répondu : « Je descends en effet par ma mère de Léon Cladel. J'ai lu ses livres quand j'étais jeune fille. Mais il me semble que le monde et les livres de Cladel sont tellement loin de notre époque. »

M. Constant Burniaux a-t-il songé à cette ascendance en constatant que, dès le départ, Mme Rolin a trouvé son sujet; lorsqu'il a observé que ce qui la distingue, c'est le travail du style?

Un écrivain et un styliste se sont révélés dès les premières œuvres de la romancière. M. Burniaux cite successivement *Les Deux Sœurs, Les Marais, Le Souffle, Moi qui ne suis qu'amour, L'Ombre qui suit le corps* — variations, dit-il, sur les thèmes de l'amour-passion et de la mort autour du sujet — du fait conducteur et constructeur, *la famille.* Il s'arrête un instant à l'affabulation du *Souffle.* « Comme dans *Les Marais*, c'est le père qui est le personnage central, c'est de lui qu'émane le fluide transformateur. De son lit, il suit la vie de ses grands enfants, l'interprète, la juge, la ressasse, l'imagine, mêle à leurs existences présentes leurs enfances oubliées... » ...et tout à coup, écrit Dominique Rolin, le père songea qu'il était seul au monde à posséder l'enfance d'Olympe, comme celle de chacun de ses fils et de ses filles. Par négligence, ils avaient laissé mourir leur enfance derrière eux, les uns après les autres, ainsi qu'on abandonne sur le chemin une peau morte. Mais lui, le père, les suivant à la trace, n'avait rien voulu laisser perdre. Il avait recueilli leur enfance et l'avait cachée avec un soin jaloux au dedans de lui. Il n'avait jamais eu besoin d'y penser. mais aujourd'hui tout devenait différent, il se félicitait de s'être montré prévoyant; cela seul au monde commençait à compter pour lui. Personne ne pouvait le savoir, et personne ne le saurait. C'était un trésor douloureux qui n'appartenait désormais qu'à lui. »

Et il conclut : « Je vois en Dominique Rolin une artiste d'un mérite singulier. Son domaine, c'est la sensation, une sensation si ténue et si riche, si profondément enracinée dans les chairs et dans les cœurs, si nourrie d'humain qu'elle permet non seulement à la romancière — étrangement lucide, par surcroît, — de découvrir les plus secrètes relations entre les êtres et entre les choses, mais de pénétrer — et comme par surprise — jusqu'à leur essence même. »

Un troisième lauréat, M. Lucien Marchal, Namurois, qui fut l'ami de François Bovesse, nous a pour la première fois amené le *Prix des Lecteurs* de *La Gazette des Lettres.* Il l'a remporté ex-æquo avec l'écrivain de France Bernard Deleuze. La distinction, à défaut d'un lustre comparable au *Goncourt* et au *Fémina*,

n'en est pas moins de... dimensions et de poids appréciables.

L'intérêt de ces manifestations est moins dans le bruit actuel qu'elles font que dans la continuité du fait qu'elles soulignent. A savoir que nos écrivains dits d'expression française sont très simplement des écrivains français. C'est ce qu'avec son humour coutumier M. Max Deauville, président de notre *Pen Club*, exprimait en saluant le président du *Pen Club français* M. Chamson. « Nous sommes ainsi faits, dans cette Belgique d'expression française, je dois m'en excuser, que nous avons pris l'habitude de croire que tout ce qui se trouve dans l'histoire de France nous appartient quelque peu et à l'occasion nous nous en montrons prodigues... Nourris de votre littérature, notre éducation a été menée si loin dans ce sens que nous avons peine à nous trouver des étrangers... Le lien que constitue la langue commune est plus durable que n'importe quelles contingences et n'importe quelles frontières. »

Et pourtant, dit Deauville, nos pays furent jadis en guerre. Un de ses ancêtres se fit tuer à la défense de Valenciennes... son grand-père fut blessé à Montmirail à l'ombre des aigles de Napoléon. Lui-même, en 1914, à l'Yser, à Steenstraete, pendant l'offensive libératrice de 1918 côtoya autant d'uniformes français que d'uniformes belges. Il aurait pu ajouter que son fils, médecin comme lui-même, fit les campagnes d'Afrique libre de 40-44... Ce n'était point par vanité personnelle que l'écrivain belge parlait ainsi à son confrère français, mais il formulait le témoignage d'une génération dont la place reste à conquérir dans la littérature, aussi bien en Belgique qu'en France. L'occasion s'en offrait, puisque nous recevions l'auteur de *La Neige et la Fleur*, où Chamson s'est attaché à l'étude de la jeunesse actuelle. On sait que c'était le thème du dernier Congrès de la Fédération des *Pen Club* qui s'est tenu l'été dernier à Nice. On y avait beaucoup insisté sur la difficulté pour les jeunes littérateurs de se faire un chemin dans la carrière des Lettres. « Ce n'est pas à nous, qui avons été jeunes littérateurs en Belgique, ni à ceux qui ont été jeunes littérateurs après nous en ce pays, qu'il faut signaler cette difficulté comme une chose nouvelle. » Et sans doute y avait-il un peu d'amertume dans le rappel de nos solidarités de sentiment et d'action. Deauville n'en a pas moins terminé, traduisant une ferveur et une foi unanimes, par cette citation de notre hôte : « Si le problème reste toujours et en tout temps difficile, lorsque survient un événement, une faille historique comme celle de la guerre de 40 qui a remis la vie de tous les peuples en question, au sortir de la catastrophe ce ne

sont pas seulement ceux de vingt ans qui sont désorientés mais tous ceux qui survivent et qui, avec des mains désespérées, se raccrochent à ce qui leur reste, comme des gens qui se noient saisissent les roseaux des rives pour tâcher de reprendre pied et repartir vers une autre vie. »

Toute une cohorte de Français, en tous domaines, mêlant les âges, et en particulier une avant-garde d'écrivains ont pris pour tâche depuis la fin de la seconde guerre mondiale et dans l'immense désarroi des idées, des tendances, des civilisations, de retrouver la ligne de nos rives et sous une impulsion plus large, sinon plus humaine, de nous rendre à nos vérités à la fois anciennes et nouvelles.

René Lyr.

Trèfle à quatre (Edition Le Verseau. Bruxelles, 1952). — Quatre poètes d'esprit, de forme, d'écriture très différents se sont réunis pour l'édition sous ce titre porte-bonheur, d'un échantillonnage, nous ne dirons point d'un choix, de leur récente, ou moins récente production.

L'un d'entre eux nous offrit déjà l'occasion de parler de son art aux lecteurs du *Mercure*. Son nom doit rester familier aux milieux littéraires français du temps de *La Phalange* de Jean Royère, auquel est dédié le poème inédit qui fait partie de ce recueil quadrilobé et dont le titre est un hommage au vieux poète « musiciste ».

« La Parénèse de Midi », par *Charles André Grouas*. — Ce poème fut composé — il s'agit d'une sorte de partition en effet — en juillet 1943. « Variations musicistes, écrit l'auteur, à la manière d'une épître ou contre-point en forme d'art poétique pour illustrer quelques-uns des préceptes ou vers dorés, promulgués par Royère dans ses écrits en prose ou dans ses vers. ». Grouas est un helléniste épris d'une pureté classique rigoureuse. Son vers est sonore, riche et plein. L'on songe en les écoutant aux prestiges sans défaut d'un Mallarmé cependant que vous prend la simple beauté du langage, le plus naturellement français, le plus chargé de force et de grâce, de lumière et de mouvement, de rythme terrien qui soit. Peu de chants épiques nous ont ému comme le font ces vers sans âge mais de toujours :

« Tes filles, ma Doué, sous leurs [coiffes légères :

. . . .

C'était Anne de Bretagne avec des [sabots;

. . . .

Chante leurs bourgs naïfs aux [noms charmants : Jouvent

. . . .

Trigavou, Le Charlais, Ploubalay, [Saint-Jaguel

. . . .

Chante, vieux ménestrel, ta ronde [ou ton sirvente

. . . .

L'anneau des Rois-Pêcheurs, rebâtit [Tintagel ».

. . . .

L'on dirait d'une légende. Elle rejoint celles d'Yseut, celle de Boor. La puissance du style égale l'élévation de la pensée. Charles André Grouas est l'un des derniers servants de cette Ecole poétique qui sut « donner un sens plus pur aux mots de la Terre ».

. . . .

Le suit, dans la hiérarchie des illuminations lyriques et des incantations verbales Georges Guérin, poète des Marches. Hennuyères, de la Thiérache chimacienne, celle où Verhaeren rencontra ses *Moines*, pays de forêts, d'étangs, de larges étendues nostalgiques, propice à la rêverie, à la méditation, à la mélancolie. Une spiritualité subtile et sereine baigne les vers de ce tendre poète à la candeur d'âme duquel la vie n'a point porté atteinte, qui a gardé le don merveilleux de l'enfance, non à la manière d'un Fernand Séverin ou d'un Van Lerberghe, mais à celle d'un Albert Samain. On ne l'isole ni l'analyse. On le reçoit, mystique et fraternel.

Nous apprécions les **Poèmes du Temps**, de *Pierre Vandendries*, simples et spontanés, plus actuels

d'accent. Ils font contraste avec ceux de Paul Bay, intitulés judicieusement *Diaboliques*. Nous nous garderons de mésestimer l'incontestable effort que représente la suite de douze, de treize pages de vers aux nombres exactement comptés et qui riment à juste prix. Tout le monde n'en saurait faire autant. Et l'esprit particulier de cet habile manieur de mots n'est pas davantage — et Dieu merci — commun. La question reste de savoir si la Poésie s'en trouve servie ou honorée. Les co-auteurs du *Trèfle à quatre* y ont répondu, en entourant des leurs ces vers contradictoires, sans conteste, à leur souci de beauté... Et aussi, M. Jacques Louis Aubrun, Président-Chancelier de l'Académie des Poètes dont nos auteurs sont membres, qui exprime, en sa préface, la joie que lui donne la réunion dans un même recueil de « conceptions et d'inspirations différentes ». Tant mieux — ou tant pis. Et retenons ces strophes d'une incidence directe, familière mais si proche, si vivante, si nôtre, de Pierre Vandendries :

Avec son âme vagabonde
Et ses bateaux sans équipage
Comme un écho du fond des âges
La mer s'en vient du bout du [monde.
. . . .
Avec son âme — couleur d'onde —
Avec les yeux du passé mort,
La mer s'en va vers d'autres [mondes;
Et c'est le vent qui vient du Nord.
Tous mes vieux rêves engloutis
Dont j'oubliais jusqu'à la trace
Vaisseaux perdus, du temps jadis
Sont remontés à la surface.

Migration des Ames, poèmes par *Armand Bernier*, précédés d'une introduction par Marcel Arland (Edition des Artistes). — Armand Bernier a publié déjà six recueils de poèmes. *Migration des Ames* est le dernier paru. Il a fait l'objet d'une présentation à la Radiodiffusion française par Marcel Arland. C'est le texte de celle-ci qui est reproduit en manière de préface, dans la présente plaquette. Nous partageons le sentiment qu'exprime le critique français, à savoir que la personnalité du poète wallon trouve dans ce pur ouvrage sa parfaite et décisive expression : « Il a trouvé la forme limpide et de souple harmonie qui convient à sa ferveur, à son amour, à son recueillement. Elle traduit à merveille le rythme intime du poète. Elle est vraiment la poésie de l'âme. » Et nous pensons aussi que M. Bernier appartient à la famille spirituelle des Charles Van Lerberghe et Odilon-Jean Périer. L'écriture est diaphane, comme la lumière de l'aube. Tout est neuf et candide en sa découverte. Le chant devance le désir — l'attente — l'écoute.

Comme la rose est sans orgueil [d'être la rose
Toi-même, ô Dieu, sois sans orgueil [d'être mon Dieu.
Lorsqu'un matin, je paraîtrai dans [ta lumière
En serrant, dans ma paume, une [très humble pierre.
Te reconnaîtrons-nous, si tu es [orgueilleux?

Depuis longtemps, l'humilité de l'homme a répondu. Il se reconnaît à cette image, à cette prière, — à cette confession de soi.

Double jeu, nouvelles, par *Louis Dulrau* (Edition de l'Ecran du Monde, Bruxelles). — Nouveau livre et renouvellement de matière et d'esprit de cette vigoureuse écrivain-femme, poète, romancière, toujours en quête de thèmes et de personnages d'exception, bien que résolument et brutalement humains. Il s'agit cette fois d'une suite de récits aigus, pénétrants, cruels. Leur sobriété serre le sujet et l'écriture; les personnages sont découpés à vif comme au scalpel. Les tares sont mises à nu, dans une vérité quasi physique. Les mots ont la violence des chairs saignantes, dépiautées... Un style personnel se dégage, qui marque la place de Louis Dulrau dans notre littérature actuelle (la poésie mise à part) généralement banale et quotidienne, d'un signe peut-être heurtant, peut-être antipathique, mais singulièrement fort et qu'on verra de loin. — R. L.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

SHAKESPEARIANA. — Il y a longtemps, faute un peu de matière, qu'on n'a eu l'occasion de consacrer de chronique à Shakespeare. Les livres dont il va être question ne sont même pas

tous récents. Mais le premier mérite qu'on en rafraîchisse le souvenir : il date de presque vingt ans; il fait époque; il a gardé sa valeur malgré une série de travaux analogues auxquels il avait peu ou prou donné le branle; il répond certainement à une attente, car la dernière édition date d'avant la guerre.

Le grand public le connaît-il assez, ce *Shakespeare Imagery and What it tells us* de Caroline F. E. Spurgeon (Cambridge Univ. Press, 1935-52, 424 p., 2 fig. hors texte, 7 tableaux dépliants, 45/)? Une érudite, célèbre parmi ses pairs, s'est chargée de tout ce que le travail pouvait avoir d'aride. Rien que le miel pour nous. Qu'entendre par cette métaphore timide?

En premier lieu, une excursion à travers l'excellent de Shakespeare, sans les possibles longueurs qui découragent certains de l'ouvrir. Voilà au moins une raison de lire les ouvrages que lui consacrent les critiques : le plaisir de survoler, c'est-à-dire de contempler immédiatement et sans effort, un continent que l'on habite et connaît mal, vivant à ras de terre et sans guère de grandes routes. Quoi qu'aient à dire ces critiques, ils sont obligés de citer; ils nous procurent donc — familières ou surprenantes — les jouissances, sans les peines, du voyage dans un des plus beaux pays du monde.

Pour être différent, l'objet premier de Miss Spurgeon n'en intéresse pas moins tout un chacun : pénétrer jusqu'à l'écrivain par l'œuvre, et contribuer à découvrir si Shakespeare en est bien l'auteur; éclairer aussi cette œuvre d'un angle nouveau.

A la base, il y a une statistique et un classement, menés à fond, de toutes les images contenues dans le texte de Shakespeare et — pour permettre des comparaisons — dans de nombreuses pièces de ses contemporains. Les résultats en sont résumés à la fin du volume sous forme de diagrammes en couleurs, dressés sur papier quadrillé où un carré représente dix images. Il n'y aurait que des esprits mal faits à être tentés de sourire. Cela parle et frappe tout d'abord. On voit d'un coup d'œil l'étendue et le caractère des images shakespeariennes. Par exemple, au tableau V, huit grandes séries : nature-animaux, la maison et le corps, la vie quotidienne, les sciences, le domaine de l'imagination. Chacune est divisée et subdivisée : *Ce qui pousse* (fleurs, arbres, plantes, fruits, herbes); *Le temps* (froid, orage, vent, pluie, nuages, etc.) — et ainsi de suite : les corps célestes, les éléments, le jardinage, les saisons; la maison, les tissus, la lumière et le feu, les rapports humains, la vie et la mort, etc... D'un autre diagramme, on peut immédiatement conclure à la proportion et à la distribution des sources d'images se rapportant à la vie quotidienne

(échantillon d'une méthode qu'on peut évidemment pousser) chez Shakespeare et cinq dramatistes de son temps : le sport et les jeux dominent chez Shakespeare, les substances chez Marlowe, les classes et types humains chez B. Jonson, la guerre chez Chapman et Dekker, les métiers chez Massinger. Base ingénieuse, indispensable, pleine d'enseignements; on ne peut en parler davantage, non plus que de la difficulté de choisir dans les cas de chevauchements. Mais simple base, sur laquelle s'édifient les deux parties du livre : révélation de l'homme derrière l'écrivain; fonction de l'image à l'arrière-plan de l'œuvre.

Pour souscrire à la première, il faut bien entendu admettre que l'homme se trahit par ses images familières. Cela paraît très soutenable, surtout après la contre-épreuve sur exemples tirés de Marlowe et de Bacon. Ne sût-on pas de qui sont les œuvres comparées, il suffirait de se laisser guider par l'expérience, comme Miss Spurgeon, pour voir des distinctions tranchées paraître avec l'évidence d'un développement photographique. Au terme de l'analyse (sens, goûts, intérêts, etc.) on aboutit à une reconstitution d'ensemble fort plausible qu'on baptise « Shakespeare, l'homme » et qui, appuyée sur le fait irrécusable d'une œuvre fortement individuelle, paraît cadrer — plus solidement que tant d'hypothèses ou de suppositions souvent agitées chez nous — avec la paternité stratfordienne de cette œuvre. Il n'est pas question du comte de Derby dans *Shakespeare Imagery*. Mais Bacon en sort, à dire le moins, très improbable.

Aussi séduisantes mais plus discutables paraissent des coïncidences entre les faits et des jeux d'imagination suggérés par l'œuvre. Il est difficile, certes, de ne pas croire qu'une certaine strophe du *Viol de Lucrèce* n'ait pu être écrite que par un naturel de Stratford qui aurait observé sur l'Avon, au pont de Sir Hugh Clopton, un phénomène qu'on y constate (encore?) aujourd'hui. Il est bien tentant de voir un lien entre les allusions shakespeariennes au château de Berkeley en Gloucestershire, les martinets qu'il abritait au XVIIIe siècle, ces mêmes oiseaux dans *Macbeth* et dans le *Marchand de Venise*, et les rapports possibles de Shakespeare avec cette résidence d'un mécène du théâtre. Mais, sans parler d'objections plus générales, quand on tire d'un paysage une preuve ou une présomption, il convient de se rappeler la mise en garde de J. Lemaître, à propos de la Ferté-Milon, au début de son livre sur Racine.

Un paysage peut changer. L'œuvre non. Voilà pourquoi, et malgré certains excès ou entraînements de détail que je signalerai volontiers aux curieux mais qu'il n'importe pas de citer

ici parce qu'ils n'infirment ni la méthode ni les conclusions d'ensemble de Miss Spurgeon, son travail demeure solide, valable comme on dit aujourd'hui, et fondamental.

Il n'aurait pas toute sa vertu s'il se bornait à constituer un portrait d'homme. Etant fondé sur l'œuvre, il approfondit également notre compréhension de celle-ci et le plaisir d'art et de pensée qu'elle procure. Je songe aux thèmes directeurs, donc aux sens que la persistance de telle ou telle catégorie d'images, pour la première fois relevée avec ampleur, fait saillir dans différentes pièces. Cela va loin, puisque le sens, la composition, les caractères s'y tiennent l'un l'autre et que leur solidarité toujours plus apparente fait la délectation du lecteur assidu.

S'il faut trouver à redire, ce pourrait être sur des distinctions parfois un peu confuses, ou sur une adhérence parfois insuffisante à la définition même de l'image. Cette dernière notion mériterait à elle seule une étude où l'on examinerait du même coup d'autres notables ouvrages parus depuis vingt ans et dont *Shakespeare Imagery* demeure le précurseur — l'initiateur — et comme une anatomie avant les physiologies.

On n'a pas manqué de parler ici, chaque année depuis 1948, de la revue annuelle des études shakespeariennes intitulée *Shakespeare Survey* et publiée à la Cambridge University Press. Avec *Shakespeare Survey 6* qui vient de paraître (1953, 193 p., 18/), cette publication affirme toujours plus sa vigueur et sa nécessité. On y trouve, en fin de volume, des notes sur Shakespeare dans tous les pays en 1951, une liste des représentations de ses pièces en Angleterre et une revue de la critique shakespearienne au cours de la même année. A cette critique, le recueil ajoute de nombreuses contributions. Certaines traitent de sujets divers : description des riches collections de la bibliothèque américaine Huntington; étude sur un théâtre qui existait à Londres peu après le milieu du XVI° siècle, c'est-à-dire vingt ans avant le Blackfriars Theatre, réputé le premier d'un groupe qui devait se constituer rapidement à sa suite; comparaison de passages de *Henry V* et du *Roi Jean* avec un manuel de conversation française rédigé par J. Eliot, contemporain de Shakespeare et amateur de Rabelais, comme il ressort d'amusantes citations; analyse d'un célèbre monologue d'Othello, qui ajoute à la compréhension de son caractère et de la pièce du même nom; considérations de Madariaga sur la traduction de *Hamlet*; détails sur Shakespeare en Chine, etc. En outre, un corps important d'articles sur différents aspects des drames historiques. Il est surprenant de constater, à chaque nouveau *Survey*

comme à d'autres occasions, combien il reste à dire sur cette œuvre jamais trop connue de ses fervents; leur curiosité mesure l'utilité de continuels travaux critiques dont l'audience n'a pas de raison de se restreindre aux spécialistes.

Ne quittons pas le sujet sans signaler deux pièces en éditions nouvelles et une discussion récente.

On a souvent parlé ici de la série des facsimile d'in-quartos commencée avant la guerre chez Sidgwick et Jackson, à Londres. Voici (1952, 25/) le N° 8 : *Troilus and Cressida*, édition de 1609, d'après l'un des plus beaux exemplaires, celui du British Museum. Reproduction fidèle du grain, des transparences, des usures, de l'orthographe et de la ponctuation qui nous aident à redevenir le lecteur de l'époque, et d'un texte continu auquel on a joint, en marge, la division habituelle en actes et scènes. En même temps qu'un plaisir délicat, il offre l'utilité de mettre entre nos mains un instrument de travail de consultation malaisée dans l'original.

L'édition « Arden » de Shakespeare, l'une des plus estimées, avait besoin d'être rajeunie, c'est-à-dire corrigée et complétée, dans ses introductions et dans ses notes, à la lumière des dernières données. Ce travail, commencé naguère, a déjà produit un *Macbeth* et un *Love's Labour's Lost* dont a parlé le *Mercure*. Le prof. Kenneth Muir vient de présenter un *King Lear* (London, Methuen, 1952, 320 p., 18/) après lequel il ne reste pour l'instant rien à dire. Le texte porte en notes les variantes et un commentaire fourni. L'introduction de 50 pages examine le texte, les sources, la pièce (utilisation des sources, composition, images, caractères, discussion de critiques antérieurs). Sept appendices contiennent d'abondants extraits de sources. Le prof. Muir avait à choisir dans un monceau de documents. Il a su le faire de façon à la fois modeste et personnelle, en même temps qu'utile. On ne saurait le négliger.

Les premières pièces historiques de Shakespeare soulèvent différents problèmes. En est-il l'auteur? pour quelle part? à quelles dates? Quels sont ses inspirateurs? Que sait-on du drame historique aux environs de 1590?

Les dernières questions concernent en même temps que Shakespeare plusieurs de ses contemporains, notamment Marlowe. A celui-ci est consacré *Marlowe and the Early Shakespeare*, by F. P. Wilson (Oxford Univ. Press, 1953, 148 p., 12/6). Les quatre premières de ces cinq conférences (de la célèbre série des « Clark Lectures ») présentent magistralement l'œuvre dramatique de Marlowe dans ses rapports avec l'auteur. La dernière

seule nous retiendra, ayant trait aussi à Shakespeare. Ce n'est qu'une tentante et plausible hypothèse. On a supposé jusqu'ici que les premières pièces historiques de Shakespeare pourraient remonter à 1590 et qu'il doit à Marlowe, tous deux étant eux-mêmes tributaires d'un genre avant eux primitif et, au mieux, pré-littéraire. Rien ne prouve, dit Wilson, que cet ancêtre supposé des drames historiques des deux grands poètes, les seuls qu'on sache avoir été joués en public, ait jamais existé. Rien ne prouve non plus que Marlowe ait dans ce domaine la priorité sur Shakespeare. Celui-ci « n'a-t-il rien écrit, avant l'âge de vingt-six ans, qui ait été conservé? La chronologie des premières pièces de Shakespeare est si incertaine que... nous avons peut-être le droit de dire qu'en 1592 » il avait déjà écrit les trois parties de *Henry VI*, *Richard III*, et, en plus de ces pièces historiques, la *Comédie des erreurs*, probablement *Titus Andronicus* et peut-être la *Mégère;* et que les premières remontent à 1588, peut-être plus haut.

Wilson propose différents ordres d'arguments à l'appui de son hypothèse. Si l'on connaît un *Richard III* écrit par un universitaire et joué à l'université en 1579, il n'est pas dit que personne ait aventuré sur les scènes publiques, avant la défaite de l'Armada (1588), de sujet emprunté à l'histoire d'Angleterre. L'idée que Marlowe est pour Shakespeare un précurseur et un inspirateur résiste mal, d'autre part, à la comparaison des textes, Une confrontation des « terrains de chasse » des deux auteurs, de leur génie comique, de leurs notions sur l'ordre du monde, permet de mesurer la distance qui les sépare.

L'hypothèse laisse en fin de compte subsister notre ignorance. N'importe-t-il pas que cette ignorance ait été mieux circonscrite? Wilson permet aussi de poser un jalon problématique, après d'autres, dans les sept années obscures qui séparent 1585 et 1592, période où l'on ne connaît aucun document certain pour alimenter la biographie du stratfordien. Voilà une pièce de plus, ni plus ni moins concluante que les précédentes, pour le dossier de la recherche en paternité littéraire qui intéresse tant les Français.

Jacques Vallette.

Robert Browning, by *J. M. Cohen* (*Ib.*, Longmans, 1952, 206 p., 10/6). — Si le livre de Miller est une biographie et un portrait, et explique l'œuvre par l'homme, celui-ci explore beaucoup plus l'œuvre en soi. C'est le 5e vol. de la série « Men and Books », digne de ceux qui sont déjà parus et qu'on a signalés ici. Il est utile en ce qu'il montre les raisons que notre époque a de reprendre ce poète un peu délaissé, et les causes pour lesquelles à tort on le dédaigne. Un enthou-

siasme déclaré a bien conseillé son auteur.

Virginia Woolf, by *B. Blackstone* (*Ib.*, *Id.* et Brit. Council, 1952, 47 p. 2/). — Addition aux suppléments des « British Book News », par un spécialiste de V. W. dont il fut parlé ici naguère. C'est un bon éclaircissement de la situation de la romancière-critique dans son époque, avec bibliographie, index et portrait.

The Spirit of Romance, by *E. Pound* (*Ib.*, P. Owen, 1952, 248 p., 16/). — On a reproché à Pound d'être un demi-savant pour avoir exploré la littérature latine et la poésie romane du haut moyen âge à la Renaissance, les lettres extrême-orientales, et pour avoir adapté dans un style personnel, plutôt que traduit, beaucoup de ses trouvailles dans ces domaines. C'est mal poser la question. Comment il la pose lui-même, on le voit dans ce livre de jeunesse qui reparaît fort augmenté. C'est expressément en poète qu'il a voulu dire pourquoi il aime et estime comme de première importance la poésie romane. C'est dans cet esprit qu'il en a, non pas dressé en savant, mais esquissé un tableau général au gré de sa curiosité, de son tempérament, de ses préférences. D'Ovide et d'Apulée, puis du *Pervigilium Veneris* à la *Chanson de Roland*, à la poésie des troubadours et à celle de Chrétien, de G. de Lorris, de Guinicelli et Cavalcanti (sur laquelle Rossetti avait déjà attiré l'attention), de Dante, puis encore à l'épopée du Cid, à Lope de Vega et à Camoëns, il nous promène parmi des richesses qu'il a faites siennes. Si l'on ne demande pas à ce livre ce qu'il ne prétend pas donner, il est utile à plusieurs égards. Il contribue à incorporer à notre culture beaucoup d'œuvres peu familières, et à la poésie moderne beaucoup de formes de sensibilité et de style renouvelées. Sans lui l'on comprend moins bien la poésie de Pound lui-même.

Poems and Plays, by *G. Bottomley* (*Ib.*, Lane, 1953, 464 p., 30/). — Après le renouvellement de la poésie dû à Eliot et à ses successeurs, qui date maintenant d'assez loin, on recommence à lire la poésie de l'époque précédente qu'ils avaient rejetée dans l'ombre. Peut-être, avec le recul, les mérites de la poésie georgienne paraîtront-ils mieux. Bottomley en est l'un des représentants les plus durables. Mort à soixante-quinze ans en 1948, il a écrit nombre de poèmes et de pièces parmi lesquels l'heure était venue de faire ce choix que nous donne C. C. Abbott. La langue en est dense, racée, harmonieuse, les motifs souvent captivants, comme celui p. ex. de sa pièce *King Lear's Wife*, où il imagine de façon imprévue la jeunesse des filles du vieux roi shakespearien et le personnage nouveau qu'est la femme de ses années antérieures. On a eu raison de ne pas laisser périr ce poète dont la lecture nous réservera de grandes beautés.

Architectural Principles in the Age of Humanism, *by R. Wittkower* (*Ib.*, Tiranti, 1952, 156 p. 25/). — Ruskin tenait l'architecture de la Renaissance pour un plagiat vide d'intellect et d'invention, tout de luxe insolent. En 1924, un historien anglais de l'art, la défendant contre Ruskin, lui accordait le bon goût mais lui refusait toute logique, toute cohésion, toute autre justification que le plaisir qu'elle donne. On aime cet art de nos jours où l'on cherche volontiers au plaisir des justifications morales et métaphysiques. A cet égard, le livre ci-dessus mettra notre conscience en repos. C'est la 2e édition, très augmentée (la première date de quatre ans), d'un recueil d'études séparées mais mutuellement complétives, éclairées par de nombreux dessins et par 44 pages de planches. L'auteur montre l'importance de l'architecture qui inscrit un édifice, comme l'homme de Vitruve repris par l'art Renaissance, dans un cercle, un carré ou d'autres polygones réguliers, par opposition à la croix latine : celle-ci symbolisant l'Homme de douleurs, alors que l'organisation nouvelle voit dans le Christ l'homme idéal et le Pantocrator. Cette signification spirituelle ne s'exprime pas au hasard, mais selon une mathématique dérivée de Pythagore et du *Timée*, aussi présente dans l'espace que dans le domaine des sons. Telles sont sommairement les questions étudiées par Wittkower à propos d'Alberti, de Bramante, de Giorgi, de Palladio dont tout l'art est fondé sur la commensurabilité des rapports, et d'autres architectes. Il aligne l'architecture Renaissance sur la religion, la philosophie, la musique du temps, et montre combien elle était soumise à des lois tenues pour universelles. Ensuite il montre comment ces conceptions se sont dissoutes au XVIIIe siècle. Si l'on aime le symbolisme comme jeu de correspondances, on se passionnera à lire les textes ressuscités par

Wittkower et comparés aux œuvres de pierre, et l'on verra un précurseur de Baudelaire en celui qui disait : « Certissimum est naturam in omnibus sui esse persimilem ».

Passeport pour les U. S. A., par *J. Gunther*, trad. Bué (Paris, Gallimard, 1953, 662 p., 970 fr.). — Livre d'un intérêt exceptionnel. Enquête sur les E.U. par un Américain, destinée à ses compatriotes, relevant donc plus de l'introspection que de la propagande. Le titre anglais le dit d'ailleurs : ce sont les E.U. vus du dedans, non par un savant usant de méthodes exhaustives et systématiques, mais par un des premiers journalistes de son pays, qui procède fragmentairement, par prises de vues des angles les plus variés sur les choses et les gens les plus divers, pour donner, en des centaines de recoupements, une image fouillée et vivante. Il y a des conclusions générales : excès de vitalité, diversité dans l'unité, caractère provincial, idéalisme, groupes d'opinions. L'original est-il intégralement traduit?

Le visage de l'innocence, par *W. Sansom*, trad. Belmont (Paris, Laffont, 1953, 263 p., 690 fr.). — Décor : le Surrey, le midi, l'Afrique du nord. Sujet : difficultés d'un mari avec une femme qui occupe le centre du tableau et qui ne sait pas dire la vérité. La prière d'insérer en a une si bonne qu'on l'insère volontiers : « Lorsqu'elle pousse le mensonge jusqu'à tromper son mari, ne reste-t-elle pas la pureté même, *dans la mesure où elle est fidèle à l'éternel féminin?* » (nous soulignons). Et voilà. Il ne fait pas bon être en concurrence avec ce féminin. Sansom, écrivain très notable, sort de plus en plus de l'ombre d'inspirateurs comme Kafka. Ce roman vaut qu'on le lise.

Les diables de Loudun, par *A. Huxley*, trad. Castier (Paris, Plon, 1953, 393 p.). — Il a été parlé de l'original dans la chronique de février. On se félicitera de pouvoir si vite lire le livre en français.

Le petit général Sung, par *R. Standish*, trad. Rosenthal (Paris, Stock, 1953, 291 p., 600 fr.). — Ce général a neuf ans, ses troupes sont des canards. Ils vivent joliment dans une propriété familiale. A l'idylle se mêlent parfois des épisodes assez bouffons, où interviennent notamment un marchand de soie, des voleurs, des Japonais envahisseurs, et un rat. Le patriotisme chinois grandit tout cela.

L'ombre des hommes, par *E. Mittelhölzer*, trad. Vincent (Paris, Table ronde, 1953, 319 p., 600 fr.). — Fort peu convenu, et curieux. Cela se passe en Guyane anglaise, dans une petite société dont le centre est un missionnaire assez patriarcal, au milieu de sa famille et de ses domestiques. Il y a aussi un veuf débarqué là pour soigner une névrose qui semble rôder parmi tous ces personnages sous diverses formes. Curieux, oui, sans être absolument sain; et parfois puissant.

The Catcher in the Rye, by *J. D. Salinger* (159 p.); **Dangerous Voyage**, by *G. Vidal* (158 p.); **Sybil**, by *L. Auchincloss* (192 p.); **Captive in the Night**, by *D. Stokes* (168 p.); **Destination ; Universe!** by *A. E. van Vogt* (160 p.); **Dream of Eden**, by *W. Brebner* (208 p.); **The Blessing**, by *N. Mitford* (192 p.); **Shoot to Kill**, by *W. Miller* (144 p.). Chac. : N. Y., NAL, 1953, 25 c. **Out of my Life and Thought**, by *A. Schweitzer* (213 p.); **How to Know and Predict the Weather**, by *R. M. Fisher*. Chac. : Ib., Id., 1953, 35 c. — *1 :* Aventures d'un tout jeune homme perdu dans New-York. *2 :* Roman de la guerre en Extrême-Orient; mers et émotions furieuses. *3 :* Roman remarquable : un couple socialement mal accordé; extrêmement bien écrit, ramassé, souvent mordant. *4 :* Aventures palpitantes de blancs prisonniers dans la Casbah. *5 :* Contes étourdissants sur l'avenir stellaire de l'homme maître de l'espace et du temps. *6 :* Gracieuse idylle, dans la nature italienne, d'un G. I. et d'une jeune indigène; vacances loin du pays et de la famille. *7 :* Dans le décor assez convenu d'un gratin parisien élégamment corrompu, aventures amusantes et légères, sans platitude, d'une jeune Anglaise et de son marquis de mari. *8 :* Le détective découvre que son rival auprès d'une jeune femme est innocent du crime : un cas de conscience dans une intrigue policière bien menée. *9 :* Ces mémoires d'un homme célèbre et curieux finissent en 1931; il s'y ajoute un post-scriptum de E. Skillings, qui les prolonge jusqu'en 1949. *10 :* Livre de bonne vulgarisation sur les phénomènes atmosphériques, avec conseils sur l'art de prévoir le temps.

Caracci Drawings at Windsor Castle, by *R. Wittkower* (Ib., Phaidon, 1952, 179 p., 63/). — Phaidon poursuit l'exploration des dessins conservés au château de Windsor. Avec le Louvre, c'est là qu'on trouve la plus riche collection de

dessins des 3 Carrache. Le professeur Wittkower en a dressé le catalogue raisonné, en 639 articles et 76 grandes pages. Le travail paraît définitif tant il est soigné et détaillé dans la description et la discussion. Il est divisé, pour chacun de ces artistes, en plusieurs séries, notamment les dessins qui se rattachent à des œuvres plus importantes (fréquemment reproduites dans le texte), les dessins d'imitateurs et d'élèves, les copies. A la suite, des tables diverses, notamment de concordance. Au début du volume, une introduction. Bref, un ensemble monumental. L'illustration est des plus belles : 85 grandes planches, 70 figures dans le texte. Après une longue éclipse, la réputation de ces artistes grandit depuis un demi-siècle et connaît aujourd'hui de nouveau la faveur. Cette étude d'ensemble, qui ajoute aux précédentes beaucoup de précisions et de découvertes, vient donc à son heure.

Mental Health and Hindu Psychology, by *S. Akhilananda* (*Id.*, Allen and Unwin, 1952, 253 p., 16/). — L'Occident cherche à ses misères psychologiques, qu'elles soient individuelles ou collectives, des solutions purement scientifiques. Il ne dédaigne d'ailleurs pas des thérapeutiques moins intellectualistes, souvent d'origine orientale. Ce livre montre qu'en Inde religion et psychologie sont inséparables. Il expose les possibilités d'une clinique de l'esprit par la discipline spirituelle. Angoisse, craintes, déceptions, tensions et conflits intérieurs et réciproques, inadaptations conjugales et sociales... que ne donnerait-on pas pour être libéré de son petit enfer? Tout, excepté la seule chose nécessaire, celle qu'on est seul à pouvoir donner et que vous demande la religion hindoue comme les autres — sans quoi où seraient sa hauteur et sa vertu?

Normandy and Brittany, by *R. Dutton* (*Ib.*, Batsford, 1953, 261 p., 18/). — Une charmante aquarelle de 1806, qui fait le tour de la couverture, vous met en appétit. L'auteur aime la France et la connaît. Il a pour les destructions récentes des mots généreux et discrets (pourquoi ne dit-il pas que Brest a été brûlé délibérément et à loisir?). Il admire tels détails auxquels nous n'avions peut-être pas prêté assez d'attention. Nous pouvons lui être reconnaissants du bien qu'il dit de notre pays, et fermer les yeux sur des erreurs nombreuses de noms propres, dues sans doute à l'imprimeur. Il est exquis, pour un Français, de suivre l'auteur dans son vagabondage attentif, de comparer nos impressions aux siennes, d'ajouter les siennes et ses découvertes aux nôtres, en rêvant devant les 104 illustrations hors texte, plusieurs en couleurs, toutes d'excellente qualité.

The Romantic Poets, by *G. Hough* (*Ib.*, Hutchinson, 1953, 200 p., 8/6). — En si peu d'espace on n'attend pas une histoire du romantisme anglais. C'est une mise au point des travaux contemporains d'érudition et de critique, vigoureusement et même personnellement rédigée. Méthode : l'étude de poèmes caractéristiques de chaque écrivain, suivie de conclusions, plutôt que des formules *a priori*. On peut trouver là beaucoup à apprendre.

An Introduction to Welsh Poetry, by *G. Williams* (*Ib.*, Faber, 1953, 285 p., 25/). — Histoire de la poésie galloise depuis les débuts jusqu'au XVIe siècle. Sujet particulier et considérable, mal connu et digne d'un intérêt que ce livre est fait pour susciter. On se rendra compte, grâce aux traductions qui accompagnent les citations, de la vie et de l'originalité de cette littérature. On sera presque en mesure de goûter les textes grâce aux précisions données par l'auteur sur l'alphabet, la prononciation et la versification des Gallois; celle-ci prouve un art très conscient et assez compliqué. Le professeur Williams s'abstient parfois de citer par respect pour notre pudeur. Quel dommage!

Memories, by *D. Mac Carthy* (*Ib.*, Mac Gibbon and Kee, 1953, 223 p., 16/). — Mort récemment, Mac Carthy était un exemple des dons les plus brillants, gaspillés au regard de certaines conventions, au regard d'autres employés à faire les délices du genre humain, ou de la fraction policée de ce genre qui eut le privilège de le connaître. Son charme paraît avoir été grand; homme à la mode sans être snob, il a fait pendant des années le métier de critique et publié plusieurs volumes solides sans être lourds. Celui-ci, posthume, renferme en réalité fort peu de souvenirs et de nombreux essais (modèles du genre) sur les gens, les choses, et divers écrivains. On y goûtera le délicieux écrivain qu'il était lui-même, et l'on aimera la catholicité de goût qui accueille et approuve un W. H. Davies et un Maugham, dédaignés des délicats, à côté d'un Joyce qu'il jugeait fort bien; ainsi que la fine sûreté de ce jugement — par exemple dans son diagnostic

de Galsworthy. Le lire est plaisant et profitable.

Mysticism and Logic, by *B. Russell* (Penguin, 1953, 220 p., 2/6). — Esais écrits à différentes époques par le célèbre philosophe. Certains, de caractère assez technique, sur la constitution de la matière, la méthode scientifique en philosophie, ou la notion de cause, intéresseront même le profane auquel d'autres, comme « Mysticisme et logique », « Le culte d'un homme libre », ou ceux qu'il consacre à la place des sciences dans la culture, seront plus accessibles.

Reçu. — *The Individual and World Society*, by *P. E. Corbett* (N. Jersey, Princeton University, 1953, 59 p.).

REVUES.

The New Statesman and Nation, 28.2-21.3.53. — *28.2 :* Le programme d'armements anglais. Cachamire. Le *Tribune* et le Labour. La chlorophylle partout. Bourses du travail. Livres sur l'Italie. *7.3 :* Le monde sans Staline. Nairobi. Nigéria. Santiago. Contre-révolution et Europe. Prix du charbon. Inégalité allemande. Les Brontë. *14.3 :* Reprendre l'initiative diplomatique. Eden et les E. U. Kenya. Emigration de l'est allemand. Village indien. Vermine urbaine. Art mexicain. Prokofief. D. MacCarthy. *21.3 :* Tito à Londres. Education démocratique (2 art.). Afrique du sud et syndicats. Staline et le marxisme. Couture anglaise. Le prisonnier politique inconnu. Science, rhétorique et esthétique.

The New Statesman and Nation, 28.3-18.4.53. — *Séries :* France; Mac Carthy (28.3-4.4). Allemagne orientale (4-II.4). Le budget (II-18.4). *28.3 :* Force de Neguib. Staline et le marxisme. Réarmement et crise. Kenya. Pèlerinages espagnols. Cervantes. *4.4 :* Trève en Chine. Prix agricoles. Beauté de Durham. Finances locales françaises. Lettres de Juifs. *II.4 :* Virage U.R.S.S. (plusieurs art.). Surprise E. U. Réforme agraire en Inde. Laveurs de vitres. Un génie tchèque : Musil. *18.4 :* Afrique du Sud. Referendum en Rhodésie. Affairisme à Saïgon. La presse à Washington. Antilles. Bonn et les dents du dragon. Allemagne occidentale. Un grand vulgarisateur : C. M. Joad. Illettrés en Angleterre. Théâtre et industrie. Un Français saint homme en Inde. Carlyle.

The Listener, 26.2-19.3.53. — *Séries :* Education démocratique (26.2-12.3). Lieux de mythe ou de légende; Musique (26.2-19.3). Inspiration de la poésie moderne (5-19.3). *26.2 :* Eisenhower et le Congrès. Les Parlements français et anglais. L'O. N. U. Criminalité aux E. U. Espagne. Désordre français, par Cocteau. *5.3 :* Nationalisme allemand. Portugal. Le pétrole. L'Europe et le monde. La G.-B. en Afrique. Mexique pré-colombien. 12.3 : Conversations anglo-américaines. Staline. La jungle malaise. Exploitation de l'Indus. Weizmann. Usines aux E. U. Eglises et races. *19.3 :* Tito. Emigration de l'est allemand. Stratégie et Suez. Après Staline. U. S. et U. R. S. S. Enfants illégitimes.

J. V.

The Listener, 26.3-16.4.53. — *Séries :* La reine Mary (26.3-2.4). Musique; Des auteurs parlent de leur premier roman (26.3-16.4). *26.3 :* France-G.-B. Canada-G.-B. Le cas Bohlen. Malthusianisme. Parlement et privilège. Enfance délinquante. Livres de printemps. *2.4 :* Le christianisme dans le monde. Elections sud-africaines. Kenya. L'impérialisme. Un parc à Melbourne. Protestantisme et roman moderne. Lois sur la diffamation. Procédés en génétique. *9.4 :* E. U. et offensive de paix. Groenland. Discussion sur la fédération centre-africaine. Villes neuves. Gogol. Quand on publie une correspondance. Poèmes. Tête et symbole. *16.4 :* L'Otan a quatre ans. France-Allemagne. Coût de l'Etat-providence. Hellénisme et monde moderne. La Résurrection. Le Lancashire et l'avenir. Le culte du mal. Retour en Russie 1918.

The Poetry Review, April-June 53. — Poèmes et articles consacrés en partie à la reine Elisabeth II. La traduction en vers. Discussion de Dylan Thomas. La poésie lyrique allemande.

Nine, Summer-Autumn 52. — Elle se maintient malgré les difficultés, et elle est toujours, au moins en partie, axée sur un thème : ici, la poésie japonaise, qui donne lieu à plusieurs articles et poèmes. D'autres poèmes dignes qu'on les lise aussi. Deux articles nourris sur le critique Empson et sur les romans de Charles Williams, contemporain trop peu connu hors d'un cercle distingué.

The Dublin Magazine, April-June 53. — Poèmes. Offense de la poésie. Griffin, romancier romantique irlandais. L. Hearn. Nouvelle.

Etudes anglaises, février 53. — Everyman, par R. W. Zandvoort. Trois notes sur les Brontë, par V. Dupont. Deux études récentes sur Shakespeare (F. L. Schoell). Editions savantes d'Outre-Atlantique et d'Outre-Manche (P. Legouis). Melville devant la critique (J. Simon). Dekker (M. T. Jones-Davies). G. Eliot et *Jean Santeuil* (J. P. Hulin).

The Kenyon Review, Spring 53. — Poèmes. Une nouvelle. Le point de vue de l'art. Falstaff et J. D. Wilson. Musique du vers miltonien. Hawthorne. Le théâtre.

The Hudson Review, Winter 53. — Poèmes, dont un de A. Tate. Nouvelles. Critique et philosophie. Les sonnets de Shakespeare. Lettres de Paris et de Broadway.

Confluence, March 53. — Un grand thème : la diffusion des idées dans les masses (2e partie) et ses moyens; la diffusion des idéologies (1re partie). Ont pris part à la discussion des Français, des Américains, un Anglais, un Italien, un Indonésien.

Intersection, Spring 53. — Nouvelle revue littéraire, publiée à Cleveland, Ohio, et destinée à remettre en contact plus étroit les lettres et la vie.

Reçu : *Britain To-Day*, March and April 53.

J. V.

CIVILISATION ANTIQUE

MUSIQUE ET CIVILISATION. — Toute esquisse de la civilisation antique contient une lacune inévitable : on ne peut songer à faire tenir à la musique la place qu'elle avait dans la civilisation disparue. Nous savons qu'elle jouait dans la vie grecque un rôle considérable : les sanctuaires retentissaient d'hymnes ou de péans; la littérature ne pouvait se passer d'elle : le drame, ce genre si proprement grec, contenait de longues parties chorales qu'accompagnait la flûte et parfois la cithare, ou bien, tandis que l'acteur déclamait, la musique soulignait sa diction. Comme la religion se mêlait à tous les actes de la vie, les étapes essentielles de la vie privée, les grandes actions politiques et militaires comportaient des cérémonies où la musique était le facteur essentiel. Nous possédons des chansons de métiers dont la cadence réglait les mouvements des mariniers ou des fileuses. Les philosophes anciens, quelle que fût par ailleurs leur doctrine, ont souligné le rôle éminent de la musique dans la cité de leur temps et lui donnent une place de choix dans leur cité idéale. La musique est malheureusement faite de sons et les sons se dispersent. Les érudits modernes ne l'atteignent plus qu'à travers trois sortes de documents, tous les trois bien insuffisants : les inscriptions ou les papyrus nous font connaître de menus débris de notation musicale; les arts figurés, et notamment la céramique, nous livrent certains aspects de son expression plastique qu'est la danse; enfin la scansion des poésies chantées permet de retrouver le rythme qui réglait la mélodie. Cette dernière voie d'accès serait la plus

directe si les métriciens et les théoriciens n'étaient de bonne heure intervenus pour codifier et transformer en principes ce qui dépendait d'abord de l'instinct. Aussi doit-on accueillir avec faveur le livre du R. P. Martin (1), familier des chorales modernes et lui-même compositeur, qui a tenté de faire sentir comme une chose vivante, comme un organisme que parcourt un « mouvement vital », la poésie chantée d'autrefois.

Je veux retenir de son étude deux constatations qui intéressent l'histoire de la civilisation. D'abord l'intime solidarité de la musique et de la parole et, par là, l'accord des rythmes au sujet traité. Même dans les poèmes à forme fixe le poète, qui est en même temps un musicien, sait obtenir des effets différents suivant le mode de répartition des mots dans le vers. Dès Homère, l'hexamètre dactylique rend, suivant les cas, des expressions de rapidité ou de lourdeur, s'accélère ou s'appesantit, se prête aussi bien à la description du cheval fringant qui s'élance au galop qu'à la peinture du lourd rocher qui dévale vers la plaine. Les poèmes de Sapho ne sont qu'en apparence superposables et dans chaque poème les strophes ne sont pas interchangeables; la poétesse infléchit le rythme dans le sens de la pensée qu'elle exprime; le poème *A l'amie perdue* rappelle tantôt par le rythme trochaïque la danse légère de la compagne aujourd'hui absente, tantôt fait place aux spondées qui traduisent avec insistance les lourdeurs de l'éloignement et la détresse des cris poussés dans la nuit. Le rythme — et sans doute aussi la mélodie — ne se réduit pas, comme la métrique, à un schéma mathématique, il note les sentiments, les pauses et les soupirs du poète; musique et paroles composent un ensemble indivisible. Le second fait est la relation des arts musicaux aux arts plastiques : il est, à vrai dire, des époques où le lien se devine mal; mais la fin du Ve siècle nous en présente un exemple frappant : le style libre qui fleurit alors dans la céramique attique à figures rouges a sa correspondance exacte dans les fioritures, les chromatismes, les roulades des auteurs de tragédies ou de dithyrambes; les mêmes termes pourraient définir le style éclatant de Meidias et les strophes aux multiples effets du nome de Timothée. Le mot *rythmos* en grec moderne ne désigne-t-il pas, tout aussi bien que la cadence d'une mélodie, le style d'une statue ou d'un vase?

Il en résulte que la musique, outre sa valeur propre, est susceptible de nous ouvrir la meilleure voie d'accès à la compréhension

(1) Emile Martin, *Essai sur l'évolution des rythmes dans la lyrique grecque monodique*, Paris, Klincksieck, 1952; 1 vol. in-8° de 366 pages.

d'une civilisation; en ce qui concerne la civilisation grecque, j'entrevois trois ordres d'informations.

Elle contribue d'abord à dresser le portrait des mœurs à une époque donnée. Je viens de dire son importance dans la société grecque à la fin de la guerre du Péloponnèse; mieux qu'aucun autre genre elle nous apprend jusqu'où alla, dans cette époque agitée, le désir de la nouveauté, le goût d'ébranler tous les schèmes admis, toutes les lois existantes, de remettre tout en discussion. Il en va des lois politiques comme des principes musicaux; les ébranlements de la constitution athénienne partent du même esprit qui porta Euripide ou Timothée à ces multiples innovations qui attirèrent les sarcasmes d'Aristophane. Un autre exemple nous est offert par l'Eolide à la fin du VII[e] siècle; ici, le témoignage des autres arts nous fait presque entièrement défaut; le tableau de la civilisation se tire essentiellement des fragments d'Alcée et de Sapho; on y voit le mélange des éléments grecs et orientaux composer une civilisation raffinée, abandonnée à la mollesse et au plaisir. Nul doute que l'analyse approfondie des rythmes, — comme nous y invite le P. Martin, — ne vienne fortifier cette impression d'exotisme que nous apportent déjà les paroles.

Ne se limitant pas à des tableaux immobiles, la musique permet de préciser les liens qui rattachent chaque période à la suivante. De même qu'en philosophie, les problèmes traités par chaque génération sont ceux de la génération précédente dont elle tâche de faire progresser la solution, ainsi les musiciens reçoivent de leurs devanciers des techniques et des méthodes qu'ils s'efforceront d'améliorer. Le P. Martin a bien mis en lumière ce que l'art d'Alcée et de Sapho doit à celui d'Archiloque; ce qui est chez ce dernier une invention rythmique personnelle, née du désir de se manifester tout entier dans son chant, devient chez les poètes de Lesbos « la forme naturelle d'inspiration » dans laquelle ils mettent à leur tour leur propre personnalité. De même les rythmes d'Anacréon ont exercé une influence sur Corinne laquelle passe pour avoir servi de modèle à Pindare. Ainsi, au moment où la lyrique monodique s'étiole et meurt, elle se survit dans le genre qui connaîtra durant tout le V[e] siècle, grâce à la tragédie, une vogue ininterrompue : la lyrique chorale, plus spectaculaire, plus liée aux mouvements d'ensemble des festivités. La rythmique nous assure de la continuité entre l'archaïsme et le classicisme.

S'il s'agit enfin d'aborder le problème difficile des origines de la civilisation, s'il s'agit de préciser les influences diverses qui ont contribué à l'élaboration de ce qui devint la Grèce, la musique nous offre son fil conducteur. C'est sans doute qu'elle permet,

mieux que les autres arts, de déceler, sous les formes savantes, les thèmes populaires dont elles sont issues. Le P. Martin a attribué beaucoup de valeur à ce qu'il a appelé la « cellule rythmique », entendez le rythme élémentaire d'où les formes plus complexes se développèrent; or il se révèle que beaucoup de ces cellules rythmiques se ramènent à des suites très simples, à des rythmes de travail, à des formules usuelles dont les mots ont déterminé la forme; le péan, l'hyménée sont définis par les invocations de *iè paian, hymen ô hyménée* qui ouvrent le chant victorieux ou nuptial; ainsi la musique permet d'atteindre les couches profondes du peuple grec. Son secours n'est pas moindre si l'on s'enquiert des influences qui ont modelé à ses origines la pensée grecque. La métrique est soumise suivant les cas à deux principes difficilement conciliables : le principe d'une longue égale à deux brèves et le principe de l'isosyllabisme qui requiert pour chaque vers un nombre constant de syllabes; il est tentant de reconnaître dans le premier système, qui n'a pas de parallèle en indo-européen, un souvenir de la rythmique égéenne et la plupart des auteurs font effectivement venir de Crète des formes de danses comme l'hyporchème. Les principes opposés eussent été apportés, au début du second millénaire, par les envahisseurs indo-européens.

Il convient donc de réagir contre le demi-effacement où les lacunes de notre information nous ont contraints de laisser la musique grecque. Dans la plupart des manuels de civilisation, on la traite en parent pauvre; si elle figure, c'est en appendice de la poésie. La réalité nous est apparue tout autre. C'est au chapitre des arts qu'il en faudrait traiter; car elle était le premier d'entre eux et venait en première ligne dans l'éducation athénienne; avant d'écrire des drames, Sophocle chantait le péan de victoire à Salamine.

Fernand Chapouthier.

Jacques Perret, *Virgile, l'homme et l'œuvre* (Connaissance des lettres), Boivin, Paris, 1952; 1 vol. in-12 de 190 p. — Qu'il est loin le temps où Jules Lemaître pouvait en manière de paradoxe soutenir que la beauté de la IVe Eglogue de Virgile reposait en dernière analyse sur un contresens! Et quel chemin parcouru même depuis Bellesort sous le patronage de qui M. Perret place son volume! Libre à chacun de recomposer à son gré le travail poétique d'un auteur, que les déficiences ou les fantaisies des scholiastes, ses biographes, dérobent pour une part à notre curiosité. Faute de documents n'avons-nous rien de mieux à faire qu'à dérouler la série des images ou des idées, qui sont supposées avoir nourri et guidé le créateur, sans autre ambition que de développer son rêve? L'humanisme des modernes se résigne mal à ces approximations, à ce flou qui enchantait une critique qui voulait être à la fois impressionniste et poétique. Mais que les rêveurs se rassurent! Les savants ne se flattent pas encore de

cerner le visage de Virgile d'un trait indélébile. Et ils savent encore, quand ils sont hommes de goût, écrire sur Virgile en une langue parée de cette grâce brillante qui séduisait Horace dans les œuvres de son ami. Le volume de M. Perret satisfera les exigences des doctes et fera le plaisir des délicats. Le lecteur y trouvera réunis tous les éléments d'un Essai sur Virgile. Le cadre de la collection forçait l'auteur à présenter un bilan : seul le spécialiste peut mesurer l'étendue de ses sacrifices et la difficulté du choix. Son rôle ne s'est pas borné à faire un tri dans les récentes découvertes, à isoler le solide de l'incertain et l'acquisition durable de l'hypothèse à la mode. Il a pris parti et son petit livre, si dense, est beaucoup plus qu'un « Etat présent », il est un guide pour la recherche. On discutera certes quelques-unes de ses préférences, son adhésion à l'hypothèse de P. Maury sur l'architecture secrète du recueil des Bucoliques, son identification de l'enfant de la IVe Eglogue — toujours lui ! — avec le jeune Marcellus, neveu et héritier présomptif d'Auguste, pour ne citer que quelques doutes qui continuent d'opposer les « grammairiens ». Mais ces réserves ne diminuent pas le respect qu'inspire cet ouvrage, fruit d'une longue familiarité avec le poète et témoignage d'une profonde piété. Il rejoindra sur les rayons de la bibliothèque de l'homme cultivé l'étude de Mlle Guillemin, déjà recommandée aux lecteurs de la Revue, et s'abritera à l'ombre de la volumineuse thèse de Mlle Desport sur le carmen virgilien : deux noms entre bien d'autres qui manifestent la vitalité des études poursuivies en France sur le poète dont la Gaule peut revendiquer pour une part la paternité. — PIERRE GRENADE.

Paul Perrochat, *Pétrone, le Festin de Trimalcion, commentaire exégétique et critique* (Publication de la Faculté des Lettres de l'Université de Grenoble), 2e éd., Paris, Presses Universitaires, 1952; 1 vol. in-8° de XXII + 147 p. — Pour Pétrone aussi notre pays tient une bonne place dans le bilan des recherches de ces dernières années. M. Perrochat prolonge une tradition qui a eu en E. Thomas un initiateur et en A. Ernout un maître. Le succès de ce commentaire en première édition en mesure l'intérêt. L'auteur l'a enrichi de toutes les trouvailles de l'érudition contemporaine. L'ouvrage paraît à son heure après que la publication en Italie de trois commentaires coup sur coup a renouvelé la « question de Pétrone » et réveillé les passions non moins que les scrupules des savants qui débattent sans se lasser depuis longtemps de l'identité de l'auteur. C'est de son temps que discutent les modernes. Roman de mœurs néroniennes, disait-on d'habitude. Ouvrage postérieur d'un siècle prétend-on aujourd'hui. Ce n'est pas le lieu d'examiner les pièces du procès. Mais on devine que le problème ne peut plus être éludé, surtout après certaines conversions des tenants de la thèse traditionnelle à une hypothèse qui demeure, croyons-nous, un « beau risque », à en juger par la résistance des historiens, sans parler d'éminents philologues (ainsi encore tout récemment Devoto dans une conférence faite à Paris). Une analyse spectrale du texte, la découverte d'allusions, les parallélismes littéraires ou archéologiques permettront d'en décider. Les faits de langue à eux seuls n'y suffisent pas. Aussi bien M. Perrochat, à qui rien de ce qui paraît sur Pétrone n'échappe, combine-t-il les données de tous ordres : à défaut des illustrations que le lecteur curieux trouverait dans le commentaire de A. Maiuri, spécialiste des questions pompéiennes, il a réuni tous les éléments nécessaires à l'intelligence d'un épisode haut en couleurs du roman, dont la richesse même est déroutante. Aucun esprit cultivé ne pourra se dispenser de tenir ouvert sur sa table son commentaire s'il veut éclairer la traduction savoureuse que nous a procurée A. Ernout dans la collection des Belles-Lettres. Que n'avons-nous pareil outil de travail et pareil guide pour tout le roman! Car l'œuvre de ce grand seigneur blasé et ironique nous offre une chance unique de pénétrer derrière le décor des fêtes néroniennes dans le milieu des parvenus et des mauvais garçons et d'embrasser du regard les raffinements du luxe et du goût dans une société que nous connaissons surtout par les images violentes de la satire latine et par les tableaux enrubannés de rhétorique des moralistes. Par Pétrone nous touchons sur le vif l'immoralité romaine à travers la gaze légère d'un style qui ressemble à ces étoffes de soie dont se drapaient les courtisanes et qui faisait dire à Juste Lipse que son auteur était un modèle de pureté dans l'impureté. — PIERRE GRENADE.

ORIENT

HUMANISME ORIENTAL (1). — C'est une chance que j'apprécie, d'avoir sur sa table plusieurs livres qui, traitant de grandes choses, tiennent plus même qu'ils ne promettent; en voici trois ou quatre dont les questions soulèvent réellement des mondes.

Les grands philosophes de l'Orient, — ces mots veulent déjà beaucoup dire, et pourtant après eux vient encore autre chose qu'ils ne disent. Je sais combien il est difficile d'ajuster un titre suffisant à un ouvrage qui rayonne sur plusieurs directions importantes; mais peut-être le lecteur n'est-il ici pas assez averti qu'il ne s'agit pas seulement de systèmes produits par quelques cerveaux célèbres, il s'agit davantage de ce qui, au cours des millénaires, fut pensée ou croyance de multitudes d'hommes dans une immensité de pays.

Et ce qu'évidemment on ne peut pas annoncer sur une couverture est qu'on va se trouver devant la personnalité la plus originale et l'intelligence la plus apte à organiser librement ses vastes connaissances. Or, le sujet est de ceux où presque trop d'intermédiaires aujourd'hui s'empressent à satisfaire une curiosité du public occidental elle-même un peu hâtive; on sait quelles séductions multiples jouent désormais du côté du domaine spirituel de l'Inde, notamment. Il n'en est que plus nécessaire de mettre à part les auteurs qui, comme celui-ci, repensent par eux-mêmes, discernent et pénètrent, — et surtout jamais ne *suivent*.

La pensée orientale a trouvé chez nous quelques historiens qui méritent confiance : le manuel de Grousset reste fort utile, celui de Guénon a ses axes de visée, chez Masson-Oursel les larges mailles de l'exposé retiennent quantité d'idées fécondes; la récente traduction de Glasenapp par A. M. Esnoul est précieuse, et peut se compléter par l'ouvrage plus spécial d'Otto que j'ai signalé ici. Mais le domaine est infini; dans *Diogène*, L. Renou, analysant l'*Histoire de la philosophie indienne* publiée depuis 1922 (en anglais) par Surendranath Dasgupta, montre combien il restait de maîtres et d'écoles à tirer de l'ombre.

La qualité et la portée de l'étude de Tomlin tiennent à l'idée

(1) F. Tomlin, *Les grands philosophes de l'Orient* (Payot). — Louis Fischer, *La vie du Mahatma Gandhi* (Plon). — C. W. Ceram, *Des dieux, des tombeaux, des savants* (Calmann-Lévy). — *La civilisation iranienne*, préface d'Henri Massé, introduction de René Grousset (Payot).

vivante qu'il s'est faite de son entreprise et à la vitalité dont il l'anime constamment; les détails sont frappants par le choix et la quantité, mais bien plus parce qu'ils entrent dans une construction de vastes ensembles humains. La conception générale est celle-ci : les grandes doctrines en Orient ne sont pas nécessairement enfermées dans des écrits ni accréditées par des signatures, elles sont vécues par des groupes et élaborées par des traditions; on n'en demandera pas la substance seulement aux recueils classés et aux philosophes de carrière, mais on les complétera ou suppléera à l'aide de tous les documents qui témoignent pour la vie spirituelle des peuples. Littérature, oui, mais d'abord une Sagesse qui fut vivante. Ainsi, le plus long chapitre du volume, et l'un des plus nouveaux, sera consacré à l'Egypte, où nous ne saisissons que peu de traits de peu de figures individuelles; mais, là, trois ou cinq fois millénaires, des fragments de papyrus, quelques lignes sur des murs de tombeaux, nous font toucher aux premières explications peut-être que des hommes se sont données de la vie et des dieux. Avec un tel point de départ, on va refaire, à travers Babylone et Israël, l'Iran, l'Inde, la Chine, l'Islam, des voyages qui composent comme une histoire générale de l'esprit.

Aux bienfaits d'une si large méthode s'ajoutent ceux d'un caractère assez rare dans un temps imbu de sa supériorité sur tous les autres : Tomlin débute en refusant d'adopter une attitude de mépris envers tous ces morts dont nous séparent des siècles et ces étrangers dont nous distinguent des kilomètres; il ne laissera passer aucune occasion de regimber contre certains préjugés sociologiques : chaque fois qu'il peut coincer le poncif de la prétendue mentalité primitive, il lui règle son compte. Enfin! on ne s'étonnera pas si pareille audace dilate le cœur d'un poète depuis longtemps persuadé que la fameuse « mentalité pré-logique » n'est guère autre chose que le génie poétique. Voici donc un savant des plus authentiques peu certain, lui aussi, qu'en s'éloignant de ces illogismes au grand bénéfice des normalisations industrielles, l'humanité ait fait une admirable opération. Mais je crains de le compromettre en insistant, car où ira-t-elle, cette humanité, si doctrinaires et artistes se mêlent, un jour, de ne plus penser conforme?

Et, après tout, pourquoi ne pas insister? Les fort difficiles systèmes de la Chine et de l'Inde, entre autres, ne sont si bien compris dans leur profondeur que parce que la méthode scientifique est accompagnée à chaque pas décisif par un *sense of humour* discret, intraitable, et infaillible. On ferait une anthologie, et récréative, et, comme dit Rabelais, utile à la république,

avec les formules prodiguées au passage. Il n'y a vraiment qu'à se baisser pour récolter les vérités subversives : la perte de la capacité visionnaire n'est pas un honneur pour l'esprit (p. 115); si le message du second Isaïe n'est pas considéré comme un événement historique, « alors l'histoire n'est qu'une chose morte et toutes les valeurs de notre civilisation reposent sur une illusion » (125); en dépit d'explications naturistes chères à certains mythologues, le polythéisme des Védas est sans doute « une manière très raffinée de s'écarter de l'animisme et du totémisme populaire » (159); justification des Upanishads contre le reproche de ne faire « aucune place à l'« action » dont les autres hommes, terrifiés de rester face à face avec leurs propres réflexions, farcissent leurs heures vides » (165). C'est que « l'Inde et l'Orient ne sont pas dépourvus d'une doctrine d'action », celle-ci trouvant sa « judicieuse et noble apologie » dans la Bhagavad-Gîtâ elle-même (176); ce qui n'empêchera pas de maintenir chaque doctrine à son rang et de montrer que bouddhisme et védantisme, en préparant l'accession à l'Absolu par la destruction du Moi, ne peuvent qu'« expédier ensuite un zéro vers l'infini ».

Que toutefois renoncement aux passions ou révolte contre le mal soient tenus à juste titre comme l'action la plus violente, ceci suppose une expérience personnelle de la vie intérieure, qui n'est pas un mauvais chemin pour comprendre les théoriciens de l'esprit. L'auteur, en effet, observe que, à l'encontre de l'opinion reçue, c'est l'agnosticisme qui jouit d'un confort tranquille dans le désespoir, tandis que la foi ouvre une période de problèmes, de difficultés et de tourments; chez les « sages de la forêt » hindoue se « révèle un état de tumulte mental qui a duré non pas le temps d'une vie, mais bien des siècles » (185).

Dans un compte rendu rapide, je me borne à ces quelques citations, l'exemple de l'Inde faisant apparaître de quelle façon notions acquises et réflexions nouvelles se combinent pour vivifier et renouveler un sujet capital : le rôle qui revient à la pensée orientale, à ses porte-parole, à ses fruits, et dans l'aventure de l'humanité et dans l'explication de l'esprit humain. Contribution de premier ordre à un humanisme universel, dont on comprend mal qu'il puisse encore tarder.

Mais peut-être plusieurs formes de convictions lui ont jusqu'ici manqué. Tomlin ne feint-il pas de croire qu'on a désormais renoncé à « considérer les hommes comme le produit des circonstances économiques où ils vivaient »? Il en déduit cette petite remarque : « Nous nous rendons compte maintenant que ce que les gens pensent est d'une grande importance : ce qui explique

toutes les mesures que prennent les conducteurs d'hommes pour influencer l'opinion publique. »

●

Telle est la bibliographie relative à Gandhi qu'on pourrait craindre une saturation. On est activement surpris de constater, en lisant Louis Fischer, qu'il restait beaucoup à dire, et du plus urgent à faire comprendre. J'avoue avoir commencé par me méfier de l'attrait que la figure du Mahatma exerce sur les journalistes américains; mais non, on n'avoisine ni le reportage photographique ni la Christian Science.

L. Fischer, venu de Russie, est quelqu'un dont on lit parfois, dans la presse asiatique de langue anglaise, les correspondances les plus intelligentes sur les événements de Chine. Sur le saint de l'Inde il s'est renseigné avec une minutie dont la loyauté va presque au fétichisme; mais ce qui compte est que, d'une énorme information, presque rien sous sa plume ne reste superflu ni insignifiant. Je ne puis que conseiller cette lecture à qui veut connaître réellement l'intimité du personnage, les événements, les mobiles, les évolutions. Fischer est parfois moins à son aise avec sa documentation historique ou philosophique qu'avec l'exploration des faits concrets et contemporains; par exemple, est-ce à lui, est-ce au traducteur, qu'on doit imputer des lapsus tels que ceux-ci : « ...le Bhagavad Ghita (*sic*) et quelques *autres* Oupanichads... » (p. 87), — « ...éperonné, pendant la *seconde partie du XIX*e *siècle*, ...par Raya Rammohan Roy... »? De longues et banales considérations sur la Gîtâ sont d'une science un peu jeune : un « poème exquis »! Point plus menu : je me demande si, vers 1888-90, même en Angleterre, on jouait beaucoup au bridge (et non plutôt au whist) (p. 32).

Mais le cas Gandhi, dans sa particularité, est bien caractérisé; on y voit, une fois de plus, que les vrais mystiques sont avant tout des gens d'action, et cet exemple peut illustrer certaines pages de Tomlin. Ceux qui ont vu Gandhi en gardent une image conforme à celles que retient Fischer : un sublime entêté que rien ne fera démordre; ce qui n'excluait pas une sorte de timidité initiale. Deux détails, entre autres : cet Hindou devait rapprendre le sens de son propre pays en retraversant l'expérience de plusieurs occidentaux d'abord séduits par l'Inde, Thoreau, Ruskin, Blavatzky, surtout Tolstoï; — par rare exception ici, la confession

sexuelle, qui joue un rôle important (comme pour Tolstoï encore), a d'autant plus d'intérêt qu'elle évite à la fois l'hypocrisie des faux aveux et le cynisme satisfait : à quand ce progrès pour l'Occident?

•

La traduction du livre allemand de Ceram vient à point pour achever d'éclairer les premières parties de celui de Tomlin : par deux de ses chapitres sur quatre, et ce sont les plus neufs, ainsi que par ses conclusions, il évoque les prodiges mais aussi les retards avec lesquels l'Occident a déterré les antiquités de l'Orient. On s'étonne que le roman naturel des fouilleurs de cités ensevelies n'ait pas tenté plus tôt la chronique. On n'oublie pas qu'une date a été marquée par le livre où Marcel Brion a retracé ces grandes histoires, du point de vue savant; Ceram est, lui, un enthousiaste qui s'est renseigné avec passion pour communiquer sa flamme; c'est la péripétie, stupéfiante en effet, qui le stimule; il réussit à ne pas dramatiser en général une réalité qui n'aurait pu qu'en être diminuée (par places seulement, est frôlée une limite après laquelle on pourrait se rappeler le goût avoué de l'auteur pour le cinéma).

Un autre sujet de surprise est que l'idée de fouiller le sol ait à peine précédé, au XVIII[e] siècle, et par hasard, celle de déchiffrer les langues, et que, d'autre part, la liaison spontanée de ces deux opérations ait fait connaître les archaïsmes orientaux avant ceux de la Grèce, Khorsabad et Ninive avant Troie et aussitôt après Egine, Tell el Amarna avant Cnossos. C'est dommage que le présent travail n'ait pu accorder qu'une mention furtive aux découvertes majeures de Mohendjo-Daro pour l'Inde, ignore celles de Ras-Shamra pour la Phénicie, les trouvailles de Touen-Houang. Il n'a prétendu traiter de toutes ni tout dire de chacune.

Les qualités de présentation sont très séduisantes; on ne lâche pas la lecture, une fois qu'on l'a commencée : c'est là un effet que les missions savantes ne sont pas trop habituées à obtenir. Toutefois l'intérêt n'est pas accentué aux dépens de l'information. Il y aurait eu peu de chose à faire pour que celle-ci fût sans défaut. Que la bibliographie d'un écrivain allemand soit surtout composée de références allemandes, c'est un petit faible dont bien peu se gardent; quand il s'agit de Napoléon, le brillant essai de Ludwig paraît tout de même une autorité un peu courte; quand

il s'agit de Champollion, la conséquence est de taire quelques traits significatifs; pour l'Amérique précolombienne il aurait été serviable d'indiquer par exemple au lecteur français le déjà vieux *Manuel* de Beuchat qui, à défaut d'études plus récentes, peut fournir une base de travail.

En revanche, il arrive à Ceram de laisser passer l'occasion de rendre justice à tel de ses compatriotes : il ignore le rôle décisif joué dans l'aventure de Botta par Mohl, venu de Stuttgart et Tubingen au Collège de France; il nomme comme Français, à plus d'une reprise, le Hambourgeois Oppert, qui suivit un chemin analogue. Cependant il use encore de la terminologie de propagande où l'indo-européen a été maquillé en indo-germanique. On ne saurait dire que l'Exposition du Crystal Palace en 1854 a révélé à l'Europe les monuments assyriens, puisque ceux de Khorsabad étaient au Louvre depuis 1847. Quant à confondre Eugène Burnouf avec son cousin Emile (p. 218), c'est une peccadille que n'ont pas toujours évitée des spécialistes eux-mêmes.

Le cadre de la publication ne promettait pas une encyclopédie, mais une anthologie des vocations de fouilleurs. Elle fera songer sur des événements trop peu connus qui sont venus changer les instruments de l'histoire et les dimensions de la connaissance.

●

Tout au contraire, c'est réellement une encyclopédie de poche que constituent les chapitres réunis sous le titre de *La civilisation iranienne*. Ils reproduisent, sauf exception, un cycle de courtes mais très pleines causeries données à la Radio pendant une récente année, dans la rubrique « Heure de la culture française » par une sélection d'historiens, linguistes, archéologues, ethnologues. L'ensemble est introduit par Grousset, et par Henri Massé, qui dut avoir grande part à son organisation et qui signe quelques-unes des études les plus importantes; celles-ci, au surplus, s'éclairent, pour tout ce qui concerne la littérature, par sa très précieuse *Anthologie persane* que j'ai déjà signalée. Ici, des raccourcis substantiels répondent à tant de questions, ou les préviennent (voyez, entre autres, les trois pages de Benveniste sur « les langues anciennes de l'Iran », ou les pp. 151-164 de H. C. Puech sur les complexes problèmes du manichéisme) que le lecteur, après ne pas s'être pardonné d'ignorer ces choses, ne se pardonnera pas de les retenir avec moins d'agilité que chaque auteur n'en a mis à les lui révéler.

Raymond Schwab.

L'Orient et sa tradition, par *Alfred Le Renard* (Ed. Dervy). — Les intentions annoncées auraient pu faire craindre une entreprise de syncrétisme ésotérique; en réalité, on trouve ici des exposés objectifs des principales doctrines asiatiques; ils ont l'intérêt d'être conçus du point de vue de la croyance locale, étant appuyés sur l'analyse de sa littérature fondamentale; ce n'est pas un travail critique, au sens premier du mot, puisqu'un tel principe exclut sciemment la discussion; l'intervention de l'esprit occidental se marque par un besoin et une faculté d'organiser logiquement des systèmes proliférants. — R. S.

Vivekananda tel que je l'ai vu, par *Nivedita* (Albin Michel, Coll. « Spiritualités Vivantes »). — L'image de Vivekananda deviendra-t-elle beaucoup plus vivante pour les lecteurs de ce témoignage que pour ceux de Romain Rolland? Certaines attitudes, anecdotes, paroles, sont de nature à retenir l'attention; emportent-elles l'hésitation, et pourquoi l'ensemble laisse-t-il une impression de grisaille? N'écrit pas qui veut des *fioretti*. On sent très bien, à son émotion, que « sœur Nivedita » a trouvé dans le « Swami » son prophète, la réciproque paraît moins frappante. — R. S.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

UNE DANSEUSE PHILOSOPHE. — Qu'une danseuse se plaise dans la société des philosophes, et qu'elle prenne plaisir à leurs disputes comme la Thaïs d'Anatole France, comédienne qui « se montrait dans les jeux et ne craignait pas de se livrer à des danses dont les mouvements, réglés avec trop d'habileté, rappelaient ceux des passions », c'est une chose assurément peu commune. La gymnastique du corps, à l'ordinaire, ne va pas de pair avec celle de l'esprit. Mais qu'une danseuse devienne elle-même philosophe, et qu'elle essaye par ses écrits de contribuer au progrès et à la propagation de la science de la sagesse, c'est de toute évidence un cas rarissime et peut-être unique, pour lequel conviendrait mieux ce titre : « *La* danseuse philosophe. » M. Légier-Desgranges, de qui nous avons déjà signalé les trouvailles dans ces chroniques, ayant rencontré ce cas en quelque sorte phénoménal dans les dossiers qu'il explore avec beaucoup de bonheur, s'est empressé de le signaler aux membres de la société *Le Centre de Paris*, vouée à la petite histoire des Ier, IIe et Xe arrondissements de la capitale.

Claire-Marie Mazzarelli, née à Paris en 1731, était la fille d'une Française de bonne petite bourgeoisie et d'un Italien de Rome, qui, après avoir exploité à Versailles un commerce d'épicerie spécialisé dans les produits d'Italie, tint le café de la Comédie italienne, rue Mauconseil, près des Halles. Ce négoce, où il n'eut pas le temps de déployer ses talents, enrichit du moins sa veuve, femme qualifiée d' « extrêmement attentive et ménagère », qui fit élever sa fille au couvent comme une petite personne de

qualité, et lui donna des maîtres de langues, de musique, d'instruments et de danse. Si bien que lorsqu'en 1743 une danseuse vint à planter là, sans avertissement le sieur Dehesse, maître de ballet, la petite Claire-Marie put la remplacer — c'est bien l'occasion de le dire — au pied levé.

Peu importe qu'elle ait été danseuse à gages pendant quinze mois, comme l'affirment les uns, ou que prêtée gracieusement par sa mère, comme le soutiennent les autres, elle n'ait fait que figurer dans les ballets. Le fait est que c'est bien comme danseuse qu'elle parut sur la scène, et qu'elle s'y fit remarquer à quatorze ans par un jeune officier de dix années plus âgé qu'elle, le comte de Beauvau qui en devint amoureux, et très à court d'argent, emprunta de fortes sommes à la veuve Mazzarelli. Celle-ci, ayant délaissé la limonade, se reposait alors, laissant son capital travailler pour elle. Pour tout dire, elle était devenue prêteuse, et en l'espèce n'hésita pas à faire des placements à fonds perdus, avec le secret espoir de voir un jour sa fille comtesse, et à la mort de l'éventuel beau-père, marquise. La passion du jeune Beauvau pour la petite Mazzarelli dura sept années et ne s'éteignit qu'avec sa vie, et bien que dans ses lettres il appelât Claire-Marie « sa petite femme » et la veuve Mazzarelli « Madame et chère belle-mère », jamais il ne réalisa son rêve, ni surtout celui de la mère de la jeune, jolie et spirituelle danseuse.

Il était écrit, cependant, que Mlle Mazzarelli entrerait par un détour dans cette aristocratie où sa beauté, son esprit et son éducation soignée lui donneraient occasion de faire bonne figure et qu'elle serait marquise. Elle avait acquis quelque célébrité à Paris par ses charmes. A trente-deux ans, elle songea à conquérir une réputation plus durable en devenant auteur, et au lieu de débuter par quelques bluettes, décida de frapper d'entrée un grand coup. Elle s'attaqua à *l'Eloge de Sully*, mis au concours en 1763 par l'Académie française, mais son discours ne fut pas imprimé assez tôt pour qu'elle pût prendre part à la compétition.

Dans le milieu mi-littéraire, mi-galant qu'elle fréquentait, elle rencontra un certain Charles-Louis-Auguste Cosquer de la Vieuville, marquis de Saint-Chamond, comte de Vienne et autres lieux, baron du Lyonnais, ancien colonel du régiment d'infanterie de son nom, qui n'hésita pas à l'épouser et détermina du coup sa vocation. L'année qui suivit son mariage, elle offrit au public : *Le philosophe par amour, ou lettres de deux amants passionnés et vertueux*, récit accommodé au goût du jour de son propre roman, qui fut accueilli par Diderot avec des remarques sur le passé de l'auteur plus que désobligeantes, injurieuses.

Ce début peu engageant ne la découragea pas. La même année, elle publia sous son nom de jeune fille un conte de fées à intentions philosophiques intitulé *Camédris.* Le héros, qui ressemble à M. de Saint-Chamond avant son mariage, est un étourdi, un impertinent, qui a fait mille sottises en se glorifiant de les accomplir, qui a dissipé son bien avec des coquines et s'est fait moquer de lui. Il ne sera heureux qu'avec une épouse, et la fée Astérie, qui a tous les traits de Claire-Marie Mazzarelli, se résout à prendre l'apparence d'une mortelle pour le sauver.

Les appréciations, cette fois, furent assez diverses. Le censeur royal déclara que dans cette bagatelle, la morale était adroitement semée, et qu'on y reconnaissait la main des grâces. Un critique estima que les productions de l'auteur honoraient son cœur et son esprit. Grimm, après avoir rappelé que cet auteur était « de son métier, demoiselle fort aimable » (mais chez qui se réfugiait donc la galanterie du XVIII[e] siècle?) se bornait à dire que *Camédris* n'avait ni queue ni tête.

Toujours la même année, la marquise publia un *Eloge de Descartes,* accompagné de notes savantes qu'on attribua à un juriste de ses amis, et sur qui s'exerça de nouveau la mordacité de Grimm. « On trouve, à la tête de cet éloge, dit-il, le portrait de Descartes en taille-douce, et c'est ce qu'il y a de mieux. » L'ouvrage suivant suscita plus d'indulgence de sa part. Il faut convenir que le bas-bleu s'y trouvait aussi plus dans son élément. Il s'agissait de la correspondance de deux dames de qualité sur la rivalité qui opposa, en 1767, les sœurs Saint-Val, danseuses de l'Opéra, à Mlle Vestris, nouvelle venue dans le corps de ballet. Le style paraissait défectueux, mais le fond assez juste, bien qu'il s'apparentât à un pavé de l'ours. Les puissants protecteurs de Mlle Vestris firent exiler les sœurs Saint-Val pour qui l'auteur avait pris parti.

La naissance d'un fils tempéra les ardeurs littéraires de la marquise de Saint-Chamond, alors âgée de trente-cinq ans. Elle attendit quatre années pour faire jouer une comédie en trois actes : *Les Amants sans le savoir*, qui fut représentée le 6 juillet 1772 sur le théâtre du palais des Tuileries. Il s'en dégage cette morale optimiste que les étourdis finissent toujours par devenir raisonnables, et que les femmes tendres sont les plus vertueuses. Diderot écrivit que cette pièce n'était qu'une enfilade de jolies petites conversations bien polies, bien élégantes, bien faibles et bien froides et telles à peu près qu'elles se passent dans le monde. Pour toute critique, la vertueuse (?) Mme d'Epinay rappela que l'auteur avait été autrefois « fille entretenue ».

A la suite de cet échec, Mme de Saint-Chamond attendit dix ans

pour publier sous le titre *Jean-Jacques à M. Servan*, une défense des idées de Rousseau, qui constitue son meilleur ouvrage, paraît-il. Elle avait alors cinquante-trois ans.

Elle allait avoir, pendant la Révolution, et malgré ses relations d'amitié avec Hérault de Séchelles, l'occasion de pratiquer d'une façon plus positive cette philosophie qu'elle s'était ingéniée à cultiver en serre et à proposer dans des œuvrettes. Car son fils, lieutenant à Royal-Cravatte ayant réjoint en 1791 l'armée de Condé, elle fut soupçonnée avec son mari de vouloir émigrer. Le marquis qui se comporta comme un étourneau, fut incarcéré en province, puis envoyé à la Conciergerie et après avoir été relâché, réemprisonné à La Force. La ci-devant marquise après avoir été enfermée à la Bourbe, autrement dit Port-Libre, l'ancienne abbaye de Port-Royal de la ville, échappa de peu à la guillotine avec son mari, et vécut jusqu'à l'âge de soixante-treize ans, c'est-à-dire suffisamment pour philosopher véritablement, et sans doute avec toute l'amertume qui convient à ce genre d'exercice mental.

Robert Laulan.

Noms de rues. — A propos de la rue des Poissonniers à Saint-Denis-sur-Seine, nous avons relaté dans notre dernière chronique les méfaits dus à l'ignorance autant qu'à la sottise des débaptiseurs de voies publiques. M. Robert Fawtier en a signalé un nouveau cas, dont il a pensé qu'il intéressait particulièrement l'Académie des Inscriptions.

Deux voies publiques de l'agglomération parisienne portaient le nom d'Ernest Renan. L'année dernière la municipalité d'Issy-les-Moulineaux a débaptisé l'avenue Ernest-Renan, qui longeait le mur du séminaire immortalisé par l'auteur des *Origines du Christianisme*. Dans une de ses dernières séances, le conseil municipal de la ville de Paris vient de décider à son tour de débaptiser la rue Ernest-Renan, située dans le XVe arrondissement. Désormais, a fait remarquer M. Fawtier, il n'y aura plus à Paris, qui se vante d'être la capitale de l'intelligence, de rue portant le nom de celui qui, pendant un demi-siècle, a personnifié l'intelligence française. Aussi a-t-il demandé à l'Académie de faire une démarche auprès du Préfet de la Seine pour éviter à la Ville-Lumière ce ridicule. L'Académie, consultée à mains levées, s'est prononcée en faveur de cette intervention, à l'unanimité moins une voix.

Est-il besoin de rappeler que Renan était *aussi* de l'Académie française?

NATURE

DE L'AMAZONE A L'HIMALAYA. — Au mois d'avril dernier, l'explorateur Bertrand Flornoy donnait au public parisien la primeur d'un film retraçant son plus récent voyage au pays de l'Amazone. Passionnant document où le côté sonore était spécialement enrichi par des chants et des danses enregistrés à l'aide d'un magnétophone que les Indiens du convoi eurent à trans-

porter durant des semaines. Précieux message de lumière et de son venu de cet immense territoire — immense non par ses dimensions, puisqu'il est mesurable, mais par la somme de rêves, d'entreprises, d'efforts de pénétration, de révélations naturelles, qu'il a suscités parmi les hommes au visage pâle, chez tous les altérés d'inconnu. L'Amazone! Un des sanctuaires pendant longtemps inviolé d'une planète vierge, plaines liquides aussi vastes que des bras de mer, en marche dans des forêts insondables, cette *Selva*, la Forêt par excellence, qui occuperait presque les trois quarts de la superficie de notre Europe!

Des vastes énigmes que le globe terrestre a jamais proposées à la soif aventureuse de l'Homme : l'Afrique centrale, les deux pôles, l'Amazonie, c'est assurément l'Amazonie qui s'avère la plus attirante et la plus généreuse pour l'enrichissement du patrimoine scientifique.

Dès l'installation des conquérants espagnols sur le Nouveau Monde, une fièvre de possession à la fois matérielle et intellectuelle s'empara des esprits éclairés de l'Europe. On a dit avec raison que la découverte de l'Amérique est autant le fait des naturalistes, des ramasseurs de plantes, des collectionneurs de bêtes petites ou grosses, des géologues, que celui des navigateurs et des conquérants militaires. En plein XVIe siècle, aux heures mêmes où Rabelais invente Gargantua et Pantagruel, la Cour d'Espagne offre un curieux tableau qui mêle la prodigalité envers le Savoir à l'obscurantisme religieux. L'histoire européenne du pays de l'Amazone est déjà inséparable de cette grande et terrible époque, dominée par des souverains superbement ouverts à la Science, et par une Inquisition qui ne laissait agir les savants que sous son redoutable contrôle. Les temps que nous vivons ont étrangement montré des répliques de cette dualité.

Parmi les innombrables pionniers qui ouvrirent la voie aux explorateurs modernes, se place l'homme qui donna son premier nom au fleuve appelé depuis l'Amazone : Francisco de Orellana. Le capitaine de Orellana fit partie d'une expédition envoyée par Pizarre dans ces régions encore fabuleuses. Un circuit fantastique le conduisit finalement devant le fleuve, sur lequel il navigua pendant toute une année, et cette épopée trouva un historiographe à la hauteur de la tâche en la personne d'un moine, Gaspar de Carvajal, chapelain de l'expédition, et véritable héros comme son chef.

C'est dans le récit de Carvajal qu'on voit figurer ces descendantes modernes des guerrières antiques qui habitaient l'Asie Mineure, et dont la reine, Penthésilée, fut tuée, dit-on, par

Achille. Les Amazones américaines ont légué leur nom actuel à toute la contrée où elles régnaient, et au grand fleuve primitivement appelé « Orellana ».

Empruntons à un livre récent du voyageur Victor W. von Hagen : *Le Continent vert des Naturalistes* (1) un extrait de la description de ces Amazones par Gaspar de Carvajal :

« On doit expliquer tout d'abord que ces Indiens sont les sujets et les tributaires des Amazones. Ayant été prévenus de notre venue, ils étaient allés prier celles-ci de leur venir en aide. Dix ou douze d'entre elles avaient accepté, et nous les avons vues parmi eux. Elles combattaient au premier rang comme des femmes capitaines, et se battaient avec un tel courage que les Indiens n'osaient pas tourner le dos pour fuir. Dès que l'un d'eux tentait de le faire, elles le tuaient d'un coup de bâton juste devant nos yeux. C'est pour cette raison que les Indiens ont résisté si longtemps.

« Ces femmes sont très blanches et très grandes. Leurs cheveux sont très longs et nattés, ou attachés autour de la tête. Elles sont très robustes et vivent nues, mais leurs parties intimes sont couvertes. Elles ont en main leur arc et leurs flèches, et combattent chacune comme dix Indiens. »

Un des Indiens est fait prisonnier, et le capitaine l'interroge. « Le capitaine lui demanda alors quelles étaient ces femmes qui étaient venues les aider à nous combattre. Il s'agissait, expliqua-t-il, de femmes qui habitaient l'intérieur du pays, à sept jours de voyage de la côte. Son chef Couynco était leur vassal, et c'était pour cette raison qu'elles étaient venues jusqu'à la rive pour diriger leurs sujets.

« Répondant à d'autres questions, il lui dit qu'elles n'étaient pas mariées (...). Le nombre de ces femmes était très grand, et il connaissait soixante-dix de leurs villages, dont il cita les noms à ceux d'entre nous qui étaient présents (...). Le capitaine lui demanda alors si ces femmes avaient des enfants. L'Indien lui répondit qu'elles en avaient. Comme le capitaine s'étonnait qu'elles pussent devenir enceintes, étant donné qu'elles n'étaient pas mariées, et qu'aucun homme n'habitait avec elles, il lui expliqua qu'elles fréquentaient de temps à autre des Indiens. Lorsque le désir les en prenait, elles rassemblaient une grande horde de guerrières et partaient en guerre contre un très grand chef dont les terres ne se trouvaient qu'à une faible distance de

(1) Traduction Françoise Oberthur et André Couture (Durel, éditeur, Paris).

leurs régions. Elles ramenaient alors de force des hommes, et les gardaient auprès d'elles aussi longtemps que cela convenait à leur caprice (...). Lorsque le moment était venu pour elles d'avoir leurs enfants, si elles donnaient naissance à des enfants mâles, elles les tuaient ou les envoyaient auprès des pères; mais au contraire, s'il s'agissait d'enfants du sexe féminin, elles les élevaient en grande pompe, et les instruisaient dans l'art de la guerre.

« Parmi ces femmes il y avait une souveraine qui tenait sous sa loi et sa juridiction toutes les autres. Elle était connue sous le nom de Conory. »

Les Amazones américaines ont sans doute disparu, mais en dépit de l'inlassable travail d'exploration dont elle est l'objet depuis ces époques lointaines, l'Amazonie garde encore jalousement bien des secrets. Il n'y a pas longtemps que les véritables sources du roi des fleuves sont connues; leur fixation géographique a du reste donné lieu, comme la plupart des découvertes, à des controverses relatives à la priorité. Un des plus marquants visiteurs de cette contrée fut, au XIXe siècle, le docteur Crevaux. Il y fit deux voyages, et c'est au cours du second, en 1878, qu'il étudia sur place le curare, seulement signalé avant lui. Le curare, dont les indigènes se servaient pour empoisonner leurs flèches, tire son principe actif de l'écorce de la liane *curari*, que Crevaux put voir en fleur. Le secret lui en fut révélé par ses amis « sauvages », gens au demeurant assez pacifiques et accueillants, n'en déplaise à Carvajal et à ses amazones. Le malheureux voyageur n'en devait pas moins finir tragiquement au cours d'une mission postérieure, mais beaucoup plus bas sur la carte, dans la région du Paraguay, assassiné par la féroce tribu des Tobas, au bord du Rio Pilcomayo. Et je ne me rappelle jamais sans émotion cette vitrine du Musée de la Marine où tout enfant je contemplais les modestes reliques, instruments et cahiers de notes, de cette victime du devoir scientifique.

C'est à la suite de son second voyage dans l'Amazone que Crevaux avait ramené avec lui son plus fidèle compagnon de route, un nègre du nom d'Apatou, pour lui faire les honneurs de la capitale. Je me remémorais ce détail en apprenant qu'il en a été tout récemment de même pour un des auxiliaires de l'équipe Maurice Herzog sur l'Himalaya, lors de la conquête de l'Annapourna : le Sherpa Ang-Tharkey. L'Histoire tourne en rond. Lui aussi a visité la Cité-Lumière. Reste à savoir si Apatou et Ang-Tharkey, en leurs cervelles rudimentaires, n'ont pas trouvé que

les capitales européennes étaient de pauvres termitières à côté de celles de chez eux!

Le « toit du monde » vient de tomber de ma plume. Le toit du monde fait tache d'huile depuis un certain nombre d'années dans l'âme des ascensionnistes. Chaque nation à son tour envoie une équipe, ou plusieurs, mesurer son endurance à des sommets jusqu'à présent inaccessibles. On annonce pour cette saison diverses missions largement financées par leurs gouvernements respectifs : onze alpinistes allemands et autrichiens sont en route vers le massif du Nanga-Parbat et ses 8.117 mètres, une des montagnes les plus meurtrières, qui a déjà coûté la vie à 31 personnes. Quant à l'Everest ou Gaurisankar et ses 8.840 mètres, ils n'ont qu'à se bien tenir avec l'expédition britannique qui s'apprête à leur donner l'assaut.

Qui dit mieux? Nous avons suivi, nous suivons par le récit, le film, l'écrit, ces entreprises où l'Homme n'obéit plus à d'autre levier que l'orgueil de vaincre la matière aveugle avec les forces qui la commandent : le rocher, la neige, le vent, la tempête, la pesanteur, rien de ce qui fait la joie d'aller, de voir, d'apprendre, d'apporter aux siens ce qu'on a vu et appris. Des luttes surhumaines pour le seul triomphe d'une idée : changer le nain en titan, se dépasser, signifier à la Nature qu'on peut lui résister par un gaspillage approprié de force musculaire, de potentiel nerveux, de temps et d'argent. Et pour quel résultat? La petite gloire d'être sur un écran le seul — ou le premier.

Quel abîme quand on compare les héros de l'Amazone et ceux de l'Himalaya! Quel ample sujet de méditation que ce simple parallèle entre deux aspects d'une même discipline humaine! Discipline mise d'une part au service de la communauté, de l'autre orientée sur le seul prestige de l'individu. Ni la pierre, ni la glace, ni l'informe ne nous apprendront rien de plus que ce que nous savons déjà, d'un Homme physiquement déshérité et qui aspire à se leurrer lui-même. L'alpinisme, puisqu'en l'occurrence il s'agit de lui, est la plus surprenante fiction sportive des temps actuels. Son succès vient de ce qu'il nous fait oublier le peu que nous sommes; mais sommes-nous si riches que nous puissions mettre au même niveau les héros aux mains vides, et ceux qui grossissent le patrimoine humain?

Je sais que ce raisonnement, maintes fois répété, ne convertira que ceux qui sont déjà convaincus, qu'il est vain de vouloir extirper un mal qui a toutes les apparences de la bonne santé, et dans un tel débat je ne puis que demander à quiconque voudra un peu réfléchir d'opter dans l'intimité de son cœur entre

l'Amazone et l'Himalaya. J'ai dit mon choix. Mais je crois entendre un humoriste — ou un sage? — me répondre : « Je vote pour les deux. »

Marcel Roland.

Buffon, par un groupe de spécialistes : Roger Heim, Léon Bertin, Franck Bourdier, E. Genet-Varcin, Georges Heilbrun, Jean Pelseneer, Jean Piveteau (Editions du Muséum d'Histoire naturelle, aux Publications françaises, Paris). — Ouvrage considérable par la présentation et la qualité, sur un homme dont la vie et l'œuvre ont déjà fait l'objet de maintes analyses. Il est de nouveau ressuscité ici, non pas dans un complexe plus ou moins romancé, comme il est d'usage, mais par tranches si l'on peut dire, et sous ses principaux aspects : l'homme d'affaires, le savant, l'écrivain, etc... Méthode un peu sèche et dépouillée peut-être, mais qui a l'avantage de ne rien devoir à la fantaisie, et de ne rien laisser dans l'ombre, de cette grande figure. Cet ouvrage, enrichi de lettres inédites, de portraits et de dessins, apporte une excellente contribution à la Science et à l'Histoire. — M. R.

De la Fourmi à l'Eléphant, et Histoires de chiens, par *Elian J. Finbert* (Amiot-Dumont, éditeurs, Paris). — Ces deux livres sont chacun précédés d'une introduction où l'auteur nous expose avec sa perspicacité habituelle comment il situe la Bête dans l'échelle des valeurs intellectuelles du monde. Il la connaît bien pour l'avoir étudiée dans la vie même, puisqu'il fut chamelier en Orient et gardien de troupeaux dans les montagnes de France. Rien n'est indifférent de ce qu'il nous rapporte, de ses observations personnelles ou des anecdotes qu'il a recueillies sur les animaux. Son livre des chiens est spécialement riche en documents sur leur psychologie. De belles illustrations ajoutent à l'intérêt de ces deux ouvrages. — M. R.

PHILOSOPHIE

CONNAISSANCE DE HEGEL. — *La Phénoménologie de l'esprit*, traduction et notes (édit. Montaigne, 2 vol., 1939-1941); *Genèse et structure de la Phénoménologie de Hegel* (édit. Montaigne, 1947); *Introduction à la philosophie de l'Histoire de Hegel* (M. Rivière, 1948), tels sont les importants ouvrages déjà publiés par M. Jean Hyppolite, l'un des jeunes maîtres qui ont le plus efficacement contribué, après la seconde guerre mondiale, à ce renouveau de faveur dont jouit actuellement Hegel en France.

Il n'est point, selon nous, *néo*-hégélien, mais purement hégélien. Il dit, dans son plus récent ouvrage, *Logique et Existence* (1) : « On peut prolonger la philosophie hégélienne dans deux directions différentes : l'une d'elles conduit à la déification de l'humanité; l'autre, que nous avons suivie, (...) conduit au savoir de soi de l'Absolu à travers l'homme » (p. 231).

(1) Un vol. de 150 pp. in-8° carré, de la Collection « Epiméthée », dirigée par Jean Hyppolite. Presses Universitaires de France, Paris, 1953. Prix : 700 francs.

Or, cette seconde voie est bien, semble-t-il, la seule qui corresponde à la doctrine authentique de Hegel.

Dans les trois parties de *Logique et Existence* (à savoir : Langage et Logique; la pensée spéculative et la réflexion; les catégories de l'Absolu), que nous propose-t-il, sinon un clair exposé de la doctrine?... Entendons-nous : *clair* ne signifie pas *facile*. Le système de Hegel est déconcertant, si éloigné du sens commun que toute simplification ne saurait convenir. La clarté, chez Jean Hyppolite, vient de l'expression. Il a re-pensé, si je puis dire, « en français » — et ce n'est pas un mince mérite — la philosophie la plus ardue... A coup sûr, il faut lire lentement, sans aucune défaillance d'attention, car toute phrase, ici, est maillon d'une longue chaîne. Du moins, le vocabulaire est-il d'une étonnante précision. Pas de jargon. Le minimum de mots « spéciaux »...

Nous croyons apercevoir enfin une autre raison à cette bienfaisante impression de clarté. C'est que l'auteur a pour dessein majeur de bien comprendre — et faire comprendre — l'hégélianisme. Tandis que divers penseurs, quelle que soit leur valeur à d'autres égards, ont surtout appliqué leur ingéniosité à *tirer* de Hegel une doctrine en accord avec leurs propres préférences ou avec leurs préoccupations. Ce qui les conduit, quand ils présentent le système, à en rendre insaisissable l'*unité* profonde et l'ordonnance rationnelle.

Or, cette ordonnance, cette unité, faute de quoi l'ensemble demeure incompréhensible, quiconque se refuse plus ou moins délibérément à les respecter devrait ne point se réclamer de Hegel. Car lui emprunter telle ou telle inspiration sans le nommer serait plus acceptable que de fausser les perspectives. De bonne heure, après sa mort, maint prétendu disciple l'a *interprété* à sa guise. Il y eut, selon l'expression consacrée, une « droite » et une « gauche » hégéliennes. Plus récemment, nous avons connu des interprétations dans le sens religieux aussi bien que dans le sens d'un athéisme décidé. Un néo-hégélien éclectique crut bon, quant à lui, « d'opérer un *tri* entre ce qui est vivant et ce qui est mort dans la doctrine ». Toute cette agitation, ces conflits d'idées montrent du moins quel prestige Hegel a exercé et continue d'exercer...

On a très souvent comparé son système à quelque immense édifice. Et même ceux qui se sentent comme perdus au milieu de cette vertigineuse architecture de concepts en admirent les proportions, la magnificence. Vouloir y résider, c'est autre chose. Plus d'un ne s'y trouverait point à l'aise...

Les critiques contre l'hégélianisme n'ont pas manqué, depuis

les plus violentes, voire les plus injustes, jusqu'aux plus nuancées. (Cf. notamment, pour ces dernières, Léon Brunschvicg, *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, t. II, pp. 382-395 et 423-425.) En tout cas, ce qui importe, en face d'une prodigieuse tentative de l'esprit humain, c'est d'en discerner la véritable signification. Ce n'est guère commode parfois. Félicitons-nous, par conséquent, d'y pouvoir mieux accéder, grâce aux travaux et aux analyses pénétrantes de Jean Hyppolite.

Sur un des points récemment controversés (interprétation de Hegel dans le sens d'un humanisme naturaliste) nous lisons (pp. 24-25) un passage que nous avons plaisir à reproduire :

« Cette conscience de soi universelle qui se trouve elle-même comme conscience de soi, comme sens ultime de l'être, ou plutôt comme identité dialectique de l'être et du sens, la religion chrétienne en avait le pressentiment quand, selon une modalité encore sensible (mais tout n'est-il pas donné dans l'expérience humaine?), elle annonçait que : « la nature divine était la même que la nature humaine et que c'était cette unité qui, dans la religion révélée, était donnée à l'intuition ». Mais cette intuition est encore une aliénation, un être étranger au sens, ou un sens qui n'est pas sens de soi. C'est pourquoi Hegel peut dire : « Dieu, ou l'Absolu, n'est accessible que dans le pur savoir spéculatif, et est seulement dans ce savoir et est ce savoir même. » L'Absolu est donc ce savoir même comme savoir absolu, dans lequel la substance se présente comme sujet, l'être intégralement comme sens et le sens comme être. *Mais cela ne signifie pas que l'Absolu disparaît et qu'il ne reste qu'un Humanisme, comme on dit* (2). Dans la *Phénoménologie*, Hegel ne dit pas l'homme, mais la conscience de soi, et les interprètes modernes qui ont traduit immédiatement ce terme par l'homme ont faussé quelque peu la pensée hégélienne. Hegel est resté encore trop spinoziste pour qu'on puisse parler d'un humanisme pur, celui-ci ne s'achève que dans l'ironie sceptique et la platitude. C'est bien sans doute dans le savoir humain qui s'interprète et se dit, qu'apparaît le Logos, mais l'homme ici n'est que le carrefour de ce savoir et de ce sens. L'homme est conscience et conscience de soi, en même temps qu'être-là naturel, mais la conscience et la conscience de soi ne sont pas l'homme, elles disent en l'homme l'être comme sens, elles sont l'être même qui se sait et se dit. On peut seulement ainsi comprendre que la philosophie hégélienne aboutisse au moins autant à une logique spéculative qu'à une philosophie de l'histoire... »

(2) Dans ce passage, c'est moi qui souligne.

Je ne m'excuse pas de cette un peu longue citation. En même temps qu'elle fournit un utile éclaircissement, elle montre dans quelle langue nette et sobre s'exprime l'auteur. On chercherait en vain d'autres termes (meilleurs) pour traduire une pensée difficile, certes, mais intelligible. Au surplus, dans ces quelques lignes, on distingue tout un panorama — en réduction — de la philosophie hégélienne.

Achille Ouy.

Œuvres complètes de Jules Lequier, publiées par *Jean Grenier*. Formant les 33e et 34e cahiers de la collection « Etre et Penser » (Cahiers de Philosophie). Un beau vol. de XXII-555 p. in-8° carré. Editions de la Baconnière (Dépositaire en France : Maison du Livre français, 4, rue Félibien, Paris). Neuchâtel, 1953. Prix : 20 fr. (suisses). — En une belle édition, soigneusement établie, voici les œuvres complètes de Jules Lequier. Jean Grenier s'est chargé de réunir et revoir les textes. Nul n'était mieux désigné pour cette pieuse besogne. Sa thèse (*La philosophie de Jules Lequier*. Paris, Belles Lettres, 1936), si hautement appréciée dans les milieux philosophiques, ses articles de revues (*Rencontres*, Lausanne, nov. 51; *Rev. de Théol. et Philos.*, Lausanne, janv.-mars 52), les *inédits* qu'il avait déjà publiés (chez Vrin en 1936), lui étaient autant de titres à nous présenter les œuvres complètes de celui qu'il nomma « un grand philosophe inconnu et méconnu »...

Pendant longtemps, Lequier n'a été vu, si l'on peut dire, qu'à travers Renouvier. Or, Renouvier, cependant pénétré d'admiration pour son ami, a laissé dans l'ombre ce qui, aux yeux de B. Jacob et de Jean Grenier, « constitue l'essentiel de la philosophie de Lequier : à savoir sa structure religieuse ». « Lequier avait pour dessein avoué de fonder le catholicisme sur un principe qui ne serait pas seulement historique, mais philosophique : celui de la liberté. » En somme, « contrairement à l'opinion accréditée par Renouvier, l'axe de la pensée de Lequier est la croyance religieuse ». Si l'on en doutait, la publication des œuvres complètes nous le prouverait. Personnellement, à la lecture de maintes pages, il nous semblait aborder bien plutôt les cogitations d'un théologien que celles d'un philosophe. Notamment dans le curieux *dialogue du prédestiné et du réprouvé;* mais aussi dans *Esau et Jacob*, le *problème de la prescience*, les *mystères chrétiens*... La liberté est, pour Lequier, un dogme fondamental du catholicisme. « La prodigieuse influence exercée par Hegel, au début du XIXe siècle, rendait nécessaire une réaction en faveur d'une religion qui repose sur un Dieu personnel et incarné. » C'est ce que Jean Grenier a établi dans sa thèse de 1936, en même temps qu'il montrait comment Lequier rapproche la nature divine de la nature humaine (en introduisant, en Dieu même, la durée). « Précurseur de H. Bergson, Lequier s'était bien aperçu que la liberté véritable a besoin de la succession imprévisible. C'est ainsi qu'il espérait trancher le nœud gordien des rapports de la prescience et de la liberté. »

Il nous semble que Jean Grenier est bien inspiré en refusant de pousser trop loin les analogies, suggérées par d'autres auteurs, entre Lequier et Kierkegaard. Il s'en explique, d'ailleurs (p. X et XI). Mais ce qui nous paraît tout à fait important, c'est (p. XII) de signaler l'interférence, chez Lequier, entre deux courants : un courant rationaliste et un courant fidéiste (ou existentialiste). Rançon d'une pensée bien *vivante* et ardemment sincère. Cela explique, en tout cas, les interprétations divergentes que l'on a pu tirer de ses écrits. Sur ce point comme sur d'autres, l'avertissement rédigé par Jean Grenier en tête des œuvres de Lequier aidera beaucoup à l'intelligence des textes successifs.

Etudes blondéliennes (N° 2). Directeurs : *Jacques Paliard* et *Paul Archambault*. Un vol. de 170 p. gr. in-8°, avec fac-simile en hors-texte. Presses Universit. de France, Paris, 1953. Prix : 500 fr. — Ce fascicule comprend deux parties : d'abord, des *inédits* de Maurice Blondel; ensuite, des études sur son œuvre et sur sa pensée. Les

inédits, tirés des Archives d'Aix, consistent en des notes plus ou moins élaborées, qui, en raison de leur date de rédaction, fixent, sur certains points, des moments intéressants de la pensée de l'auteur. On y trouve, en particulier, la préoccupation constante (dès 1895, donc avant toute controverse) de revoir le premier texte de *l'Action*. Quant aux études sur Blondel, elles comportent : *l'élan spirituel selon H. Bergson et selon Maurice Blondel* (texte de Jacques Paliard, avec introduction par Emile Brehier); *Blondel et la philosophie contemporaine* (H. Duméry), étude suivie d'une importante note bibliographique. Enfin, le texte de deux conférences du regretté Paul Archambault : *Vue d'ensemble sur l'œuvre de Maurice Blondel.* Ajoutons, à ce propos, que Maurice Carité a consacré, au début de la 2e partie du fascicule, quelques pages émues à la mémoire de P. Archambault.

La Foi philosophique, par *Karl Jaspers.* Trad. de l'allemand par Jeanne Hersch et Hélène Naef. Un vol. de 250 p. in-16. Plon, Paris, 1953. Prix : 480 fr. — Un recueil de six conférences : la notion de foi philosophique; Credo philosophique; l'Homme; Philosophie et Religion; Philosophie et anti-philosophie; la Philosophie devant l'avenir...

Nulle part, peut-être, la pensée du célèbre philosophe allemand ne s'est exprimée avec plus de précision, de netteté que dans ce recueil, — d'ailleurs remarquablement traduit. Admirateur de Kierkegaard et de Nietzsche, il les juge cependant et observe que ni l'un ni l'autre n'ont atteint leur but : éveiller véritablement les hommes. Ils ont été à la fois les victimes et les prophètes de leur temps. Tous deux ont apporté la plus profonde vérité, mêlée à des idées étranges. On ne doit pas les prendre pour modèles. Et pourtant, « aucune philosophie, à l'avenir, ne pourra se développer authentiquement sans avoir cherché à comprendre ces deux grands esprits jusque dans leur source originelle ». Ce thème (développé dans la sixième conférence) aide à mieux comprendre encore la *position* de Jaspers.

Le Marteau et la Tenaille (Du schisme du monde au rythme de Dieu), par *René Duvillard.* Préface de Gustave Thibon. Un vol. de la collection « Problèmes et Doctrines ». 176 p. in-12. Edit. E. Vitte, Lyon et Paris, 1953. Prix : 480 fr. — Sous ce titre volontairement opaque (dont l'explication nous est donnée p. 41), une suite de pensées, de remarques, parfois intéressantes, parfois profondes, mais trop souvent mêlées de métaphores saugrenues et d'étranges symboles. Dans une préface aussi généreuse que clairvoyante, M. G. Thibon écrit : « Ce livre est un extraordinaire mélange de données scientifiques, de raisonnements philosophiques, de créations poétiques et d'intuitions religieuses. On y sent toute la ferveur et, en même temps, toute l'indétermination de la jeunesse. Il tient de l'éruption plus que de l'architecture. Il y a là, certes, une nuance de confusion. Mais aussi une promesse de fécondité. » Et c'est bien vrai. Si elle manque de mise au point et de claire simplicité, l'étude de R. Duvillard ne manque pas de richesse.

L'incohérence universelle (Les Logiques du réel et les lois de la nature), par *Georges Matisse.* Un vol de la Bibl. de philos. contemporaine, 256 p. gr. in-8°. Presses Universit. de France, Paris, 1953. Prix : 1.000 fr. — M. Georges Matisse a entrepris depuis quelque quinze ans (aux Presses Universitaires) la publication d'une œuvre d'ensemble, formant trois sections. Les deux premières (*La philosophie de la Nature; Le Rameau vivant du Monde*) comprenaient chacune trois volumes. Le dernier groupe s'ouvre aujourd'hui (sous le titre général : *L'incohérence universelle*) par un livre consacré aux *Logiques du réel* et aux *Lois de la Nature.*

Examinant tout d'abord les notions de discontinu et de continu, l'auteur montre que l'affirmation de la continuité des phénomènes ou des corps se résout en une procédure de l'entendement. Elle n'est ni vraie, ni fausse. Elle est une méthode adoptée; et, comme toute méthode, elle peut seulement être d'un emploi plus ou moins commode, plus ou moins fécond, selon les cas envisagés. D'autre part, il distingue soigneusement les deux notions de continu analytique et de contenu géométrique : elles ne peuvent s'identifier, car dans le premier il y a multiplicité sans cohésion; dans le second, unité. Le chap. II pose, ensuite, le problème du Monisme et du Pluralisme : discutant, sur le plan scientifique, le pour et le contre, il en arrive à conclure que les deux positions antinomiques se résolvent finalement en de pures spéculations métaphysiques, donc sans démonstration possible. Même question, et, au fond, même réponse dans

l'opposition (chap. III) entre point de vue « global » et point de vue « élémental ou partitif ». L'un n'est pas plus « vrai » que l'autre.

Les événements naturels ne procèdent pas avec la clarté et la simplicité que l'esprit tendrait à leur attribuer. Aujourd'hui s'imposent des Logiques spéciales ou Logiques du réel (chap. IV et V). Il faut, pourrait-on dire, du « sur mesure » et non plus de la « confection »; donc, il sied de construire « autant de Logiques particulières que de sciences spéciales, d'après les êtres ou les phénomènes dont elles traitent ». L'auteur analyse, de façon détaillée, cette nécessité, en illustrant son propos par maints exemples. Il est amené par là même (chap. VI) à dire son sentiment sur *les lois de la nature*, et sur ce que Boutroux appelait leur *contingence*. « Ce que nous considérons comme nécessaire et général ne fait que caractériser un minime domaine, et lui est propre. Le monde réel, dans sa variété et ses manifestations imprévues, déborde de toutes parts nos plus hardies conceptions. Inversement, tout ce qui est concevable n'est pas nécessairement existant ou *vrai* (c'est-à-dire constatable, vérifié par l'observation ou l'expérience)... » Enfin, dans le dernier chapitre de ce volume, est abordé le problème des notions d'ordre, d'ordination, de classification. Le paralogisme dénoncé par M. G. Matisse consiste à croire que nos commodes abstractions et généralisations expriment le fond même du réel.

Ce livre, comme les six qui le précèdent, aura le retentissement qu'il mérite. N'en doutons pas. Le titre général (*L'incohérence universelle*), voire quelques rudes boutades contenues dans la *Préface* ne doivent point faire supposer je ne sais quel scepticisme radical, touchant la science. C'est seulement une invitation à beaucoup de prudence et à beaucoup de modestie.

La théorie psychanalytique des névroses, par *Otto Fenichel*. T. I : Le développement mental; les névroses traumatiques et les psychonévroses; T. II : Les psychonévroses (suite et fin); évolution et thérapeutique des névroses; bibliographie; index. Deux vol. de la Bibl. de psychanalyse et de psychologie clinique (dirigée par Daniel Lagache, professeur à la Sorbonne). Deux vol. formant en tout 836 p. gr. in-8°. Presses Universit. de France, Paris, 1953. Prix : 1.200 fr. chaque vol. — Soigneusement traduit de l'anglais par MM. Schlumberger, Pidoux, Cahen et Fain, voici un *traité* de grande importance, à tous égards. Près de vingt ans d'enseignement de la psychanalyse dans divers Instituts ou Centres d'instruction, tant en Europe qu'en Amérique, ont convaincu le Professeur Otto Fenichel que, pour seconder cet enseignement, il était nécessaire d'avoir une *Somme* méthodique des doctrines psychanalytiques. L'éminent psychiatre s'est donc attaché à rédiger une telle « Somme » avec un souci de clarté, d'exactitude, de cohésion tout à son honneur.

Deux parties, dans le premier volume : d'abord, des *considérations préliminaires* (*A*. Introduction à la psychanalyse et à la théorie des névroses; le point de vue dynamique, économique et structural; la méthode de la psychanalyse. *B*. Le développement mental, ses débuts; le moi archaïque; le développement des pulsions; la sexualité infantile; le Surmoi). En seconde partie, *la théorie psychanalytique des névroses* (*A*. Névroses traumatiques; *B*. Psychonévroses; le conflit névrotique; *C*. Psychonévroses; mécanisme de formation des symptômes et formes cliniques des névroses)...

Le tome II continue et achève l'étude des psychonévroses : symptômes, formes cliniques (suite de C). Perversions et névroses impulsives; la dépression et la manie; la schizophrénie. Puis *D*. Elaborations secondaires des symptômes; *E*. Combinaisons de névroses traumatiques et de psychonévroses; enfin, *F*. Evolution et thérapeutique des névroses).

La bibliographie est importante, puisqu'elle va de la page 711 à la page 772. Encore est-elle limitée aux travaux de langues anglaise et allemande. L'Index alphabétique (pp. 773 à 830) facilitera beaucoup l'utilisation de l'œuvre comme instrument de travail.

« Ceux qui ne croient pas à la psychanalyse », dit l'auteur, « ne seront pas convaincus par la lecture de notre ouvrage; mais ils auront une idée *exacte* de ce que sont les leçons de la psychanalyse... » C'est en effet le plus élémentaire compliment que l'on puisse adresser à cette magistrale, consciencieuse et méthodique étude d'ensemble.

Cybernétique et Société, par *Norbert Wiener*. Un vol. de 296 p. in-16 jésus. Edit. des Deux Rives, Paris, 1953. Prix : 650 fr. — Chacun sait que le mot *Cybernétique*, créé par Ampère pour désigner l'art de gouverner, a été repris (ou forgé de nouveau) par l'éminent

Professeur N. Wiener, qui lui a donné un autre sens : « Ensemble des problèmes ayant trait à la communication, au contrôle et à la Mécanique statistique, aussi bien dans la machine que chez l'être vivant. » C'est, en gros, à partir de 1942 que ce genre d'études a été sérieusement entrepris. L'intérêt provoqué par la Cybernétique dans les milieux scientifiques du monde entier est considérable : sociétés, congrès — où figurent les personnalités de premier plan — en témoignent. « Durant de nombreuses années », dit l'auteur, « j'ai étudié les techniques de *transmission*. Aussi ai-je été amené à concevoir et à examiner diverses machines dont certaines ont prouvé leur étrange aptitude à imiter le comportement humain, éclairant aussi quelque peu sa nature. Elles ont même démontré leur extraordinaire capacité de substituer leur comportement au nôtre, en de multiples circonstances où nous sommes lents et inefficaces... » Loin d'exalter le machinisme et d'exagérer l'importance des belles découvertes auxquelles il a fortement contribué, le Professeur Wiener consacre son livre à ce que nous pourrions appeler la défense des valeurs humaines. Utiliser la machine, mais n'en pas devenir l'esclave. Georges Duhamel, chez nous, n'a jamais dit autre chose. Mais certains ont cru, ou feint de croire qu'il condamnait la machine. Si l'ouvrage du Professeur Wiener est un peu touffu, si les digressions y sont fréquentes, nous aurions tort de nous en plaindre : n'étant pas ordonné, composé comme un discours, il a le charme et l'intérêt d'une libre conversation, instructive, riche d'idées et de suggestions. Le titre utilisé naguère par Paul Valéry : « Regards sur le monde actuel », pourrait, ici, servir de sous-titre !

Signification humaine du travail, par *Jean Vialatoux*. Un vol. de 208 p. in-8° couronne. Les Edit. Ouvrières, Paris, 1953. Prix : 360 fr. — « La société humaine », disait récemment S. S. le Pape Pie XII (Message de Noël 1952), « n'est pas une machine. Et il ne faut pas la rendre telle, même dans le domaine économique. Bien au contraire, il faut utiliser sans cesse l'apport de la personne humaine et de l'individualité des peuples comme un point d'appui naturel et primordial d'où il faudra toujours partir pour assurer la satisfaction permanente des besoins, en biens et en services matériels ordonnés à leur tour en vue de l'élévation des conditions morales, culturelles et religieuses... » Au moment où M. Jean Vialatoux, professeur aux Facultés théologiques de Lyon, composait son livre, il allait en quelque sorte au-devant de ce vœu. Aussi bien s'inspirait-il tout naturellement de l'idéal chrétien.

Psychologie et Morale du Travail, problèmes posés par la division du travail (exposé et discussion de la théorie d'Adam Smith, puis de celle d'Emile Durkheim); morale de la profession; philosophie du travail, tels sont les thèmes successivement traités.

Les trois chapitres et leurs subdivisions sont construits comme autant de *leçons* magistrales. Le souci de l'information exacte, la précision des analyses critiques n'y font jamais obstacle à l'élévation des sentiments et des idées.

L'émotion, la volonté et le courage, par *Edgard Forti*. Un vol. de XII-264 p. gr. in-8°. Bibl. de philosophie contemp., Presses Universitaires de France, Paris, 1952. Prix : 900 fr. — L'auteur résume lui-même ainsi le plan de son ouvrage : Dans les deux premières parties, l'analyse psychologique essaie de définir les traits essentiels de l'émotion et plus largement de la spontanéité, puis les considère dans leur rapport dialectique avec l'effort de contrôle et de reprise volontaire. Une étude caractérologique (...) opère pour chacune de ces deux parties le passage à la psychologie concrète. En ce qui concerne les tendances, l'étude concrète est du ressort de la psychologie individuelle et une fois posée cette troisième coordonnée de la méthode psychologique, nous avons pu mettre en relief, entre elle et la caractérologie, des liens étroits de dépendance mutuelle... La quatrième partie élargit l'étude en introduisant le facteur courage qui nous amène à considérer l'activité, la spontanéité et la reprise volontaire sur un plan plus proche de l'affrontement au réel et plus proche aussi de la personne. Nous avons essayé d'appliquer au courage l'utilisation coordonnée des trois méthodes psychologiques en l'envisageant successivement sous l'angle de l'analyse, de la caractérologie et de la psychologie individuelle.

REVUE

Diogène. Revue trimestrielle (publiée sous les auspices du Conseil International de la Philos. et des Sciences humaines; et avec l'aide

de l'UNESCO), 150 p. environ, gr. in-8°. Gallimard, Paris, 1953. Prix: 200 fr. — Dans le premier numéro de cette Revue (nov. 52), sont publiés des textes aussi intéressants que variés. Citons notamment : Communication animale et langage humain (Em. Benveniste); Liberté et Autorité (Karl Jaspers); les Leçons de l'Histoire (Gilbert Marray); de la Psychologie génétique à l'Epistémologie (Jean Piaget); la Poésie en Europe, de 1900 à 1950 (Cecil M. Bowra); tendances récentes de la Linguistique (Alf. Sommerfelt), etc. Diverses notes et d'importants comptes rendus d'ouvrages complètent cet ensemble.

Bulletin analytique (Philosophie) du Centre National de la Recherche Scientifique. Vol. VI, n° 4 (1952), 18, rue Pierre-Curie, Paris, Ve. — Nous avons eu déjà l'occasion de dire combien, sous la direction de M. le Professeur Raymond Bayer, assisté de huit chefs de rubrique, ce bulletin présente d'intérêt. Il tient au courant de tout ce qui s'est publié, en France et à l'Etranger, résumant avec une claire concision le contenu de chaque ouvrage. A partir du premier numéro de 1953, la section *Sociologie* pourra être livrée dans un fascicule à part, et faire l'objet d'un abonnement séparé.

Revue de Psychologie des Peuples. 8e année, n° 1 (1er trimestre 1953). — Le rayonnement de cette irremplaçable publication, animée par Abel Miroglio, n'a cessé de s'amplifier. Cela n'a rien qui puisse nous surprendre. Au contraire. Il faudrait, pensons-nous, que *toute* bibliothèque (bibliothèques de facultés, bibliothèques municipales, bibliothèques de lycées) tînt à honneur de faire figurer la collection entière de cette Revue sur ses rayons. Car c'est, en réalité, une sorte d'*Encyclopédie* de la psychologie des peuples. Autre chose, par conséquent, qu'un « périodique », même excellent. Notons, au sommaire, pour le premier numéro de 1953 : Nuances régionales du catholicisme en France (Gabriel Le Bras); le catholicisme en France et en Allemagne (P. Lenz-Medoc); Protestant français et protestant brésilien (Em. G. Leonard); Aspects du luthérianisme en Allemagne et hors d'Allemagne (P. Jundt); La chrétienté orthodoxe et ses divers aspects nationaux (P. E. Kovalewski), etc... (Boite postale 258, Le Havre. Abt : 700 fr. pour la France. C.C.P. Rouen 907-79).

S. E. T. (Structure et Evolution des Techniques). Revue de documentation (2, rue Mabillon, Paris, VIe). 4e année. N° 31-32 (mai-déc. 52). — Noté au sommaire une remarquable conférence du Professeur Gaston Bachelard sur la Vocation scientifique et l'âme humaine. Puis : Intérêts commerciaux chez les ouvriers (Doctoresse F. Baumgarten-Tramer, de l'Univ. de Berne); L'organisation des recherches de sciences comparées (L. Cuffignal, Insp. général de l'Instr. publ.); Connaissance analytique et synthèse scientifique (U. Zelbstein, Ing. Doct.); Informations : activité scientifique et technique. Revues, sociétés, conférences. Textes d'analyses d'annonce et pré-annonce, etc.

Biblioclub. Revue de Culture humaine (Mensuelle). Editions J. Oliven, 65, av. de La Bourdonnais, Paris, VIIe. Réd. en chef : France Oliven. N° de mars 1953. Un extrait d'Alain (Propos d'un Normand). Une intéressante causerie d'Emile Moussat sur la Linguistique. Divers articles (psychologie, éducation, idées médicales nouvelles, etc.).

GAZETTE

Le livre du jour : « Les Caves du Vatican ». — *M. André Gide vient de publier, pour quelques amis, en 2 volumes à tirage limité sur papier de chandelle, un singulier roman auquel il donne le nom de* sotie *et qui, en effet, par un savoureux mélange de farce et de mysticisme, de coquins et de coquebins, de lurons et de curés, est bien dans le goût de certaines œuvres médiévales. M. Claudel a déjà maudit ces* Caves du Vatican *où couve une inquiétante odeur de soufre et de sacrilège. Il est certain que l'auteur y cède à un besoin d'irrespect, sinon scandaleux, du moins étonnant : s'il est un esprit commun à toutes ses œuvres antérieures, c'est bien l'esprit de quête et d'inquiétude, celui-là même que définit le mot de Pascal dérisoirement inscrit en épigraphe au quatrième livre des* Caves *: « Et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant. » Or, par une révolution extraordinaire, le nouvel ouvrage de M. Gide est d'un homme absolument* dénué de scrupules; *il ne semble même pas vouloir s'y venger de ce qui a pu jusqu'ici l'attacher ou le séduire, ni procéder à quelque règlement de comptes à la manière de M. de Voltaire piétinant furieusement dans* Candide *une philosophie naïve qui avait le tort d'avoir été longtemps la sienne... Non, rien de vindicatif dans cette sotie, mais une allégresse, un entrain qui portent la marque du divertissement, d'un changement de route sans regret comme sans rancune. Je m'en voudrais d'en dire davantage aux lecteurs de cette revue, d'autant que M. Gide, désireux peut-être de se faire pardonner certaines infidélités, a bien voulu faire tenir au* Mercure de France *quelques pages inédites de son livre. « Je les ai retranchées, m'écrit-il, aurais-je dû les sacrifier? Faites-en tel usage qu'il vous paraîtra bon. » Je les publie donc sans autre commentaire. Il s'agit d'extraits du journal rédigé par Gaston Blafaphas, personnage épisodique de cette sotie, depuis le départ de son ami Amédée Fleurissoire, que l'affreuse nouvelle de l'incarcération du pape précipite en direction de Rome.*

Journal de Gaston Blafaphas.

Alerte! Ordre dans mon âme!

Jeudi. *Ce matin, le très cher Amédée est parti, seul. Il n'a pas voulu qu'on l'accompagnât à la gare. Ne pas éveiller l'attention, surtout! Le secret est la condition première de l'heureux succès de*

cette croisade. L'infortuné! quels périls l'attendent, et quelles embûches! Comment s'y prendre, par où commencer? Jeté dans cette ville inconnue, guetté par les conspirateurs maçonniques. trouvera-t-il une aide, et, chargé d'une si lourde mission, ailleurs qu'en soi quelque soulas? Ah! je tremble... Que mes prières, ami, ne te manquent jamais!

Trouvé Arnica tout éplorée, comme elle se forçait d'achever sa tasse de chocolat, une tartine à peine entamée. « Courage, ma bonne amie », lui ai-je dit en lui offrant un élixir, préparé par mes soins cette nuit-même en prévision d'une défaillance de ses forces. « Et buvez, je vous prie, à chaque repas, une cuillerée de ce cordial, vous vous en trouverez bien. » Elle me prit les mains, les serra sans mot dire, mais que son regard, Dieu! levé sur moi était éloquent! Elle se moucha. « Songez, Gaston, que depuis vingt ans nous n'avions jamais passé un jour l'un sans l'autre! Cette séparation si imprévue, si brusquée, me déchire. De funestes pressentiments m'assiègent. Amédée reviendra-t-il jamais? » Je protestai avec force, traitai ses craintes de chimériques, mais un trouble inexprimable m'agitait soudain : les dangers auxquels était exposé Amédée, voici que je les considérais comme mortels, et j'avais beau me raisonner, me remontrer l'absurdité de cette idée, sur mon cœur pesait, insistante, la menace.. et la pression n'en était pas purement douloureuse, un mal équivoque plutôt, et comme un bien empoisonné... Je souris, mal à l'aise. « Dieu vous le rendra bientôt, soyez tranquille! » Sur ces mots j'ai pris congé d'Arnica. J'ai regagné mon laboratoire et me suis plongé dans le travail. De la pâte à carton, que je connais bien, mes recherches s'orientent depuis quelque temps vers la pâte alimentaire; en ce domaine, je crois avoir mon mot à dire, et plus qu'un mot, tout un poème... La plastique des pâtes est encore dans l'enfance.

Jeudi, minuit. *Passé la soirée avec Arnica. J'avais pu me procurer une grande carte de l'Italie, et nous avons noté ensemble le chemin et les étapes du voyage d'Amédée. Arnica a retrouvé un vieux* Guide du Pèlerin Romain. *Elle était tourmentée de l'hôtel où il descendrait à son arrivée : personne pour l'accueillir, pour le diriger. J'ai affirmé que la Providence y veillerait. Arnica, je ne sais pourquoi, voit toutes ces rues de Rome peuplées de coupeurs de bourses. « Redoutez plutôt, ai-je dit, les espions du faux Saint-Père. — Mais rien ne signale Amédée à leur malignité? — Le grand point, ai-je répondu, est de n'avoir l'air de rien. » Nous avons alors gardé le silence, considérant cette difficulté. Enfin elle a soupiré : « Heureusement qu'il est bien effacé, bien discret... » Je lui ai lu quelques pages sur le Château Saint-Ange et l'ai laissée un peu plus calme, je crois.*

Vendredi, 5 h. du matin. *Je me suis levé, le cœur battant, et au pied de mon lit j'ai prié, longuement. Je n'ai pas eu froid.*

Vendredi, midi. *Ce matin, Arnica a écrit à Amédée. Elle veut*

qu'il ait une lettre dès son arrivée à Rome. Elle me l'a fait lire. J'ai frémi : « Vous n'y pensez pas! Confier à la poste des pages aussi compromettantes! » Elle semblait étonnée. « Supposez que cela tombe entre les mains de nos ennemis : ils comprendront tout, c'en sera fait de sa mission! » Je la vis accablée : « Brûlez cette lettre, repris-je, et contentez-vous de laisser parler votre cœur. Pas d'allusions à la chose, ou du moins en usant d'expressions si générales... » Arnica prit une autre feuille, écrivit quelques lignes. « Il faut, dit-elle, qu'il aille voir à Naples le cardinal San Felice, l'abbé Mure me l'a conseillé. — Bon, mais n'ajoutez aucune précision. » La lettre finie, je suis parti et l'ai jetée à la boite. Je suis en paix : dans toute la mesure de mes forces, veiller au salut de ce bon ami, voilà mon devoir imprescriptible, et le seul moyen de faire échec au démon qui, depuis hier, insidieusement...

Vendredi soir. *La comtesse de Saint-Prix est venue me voir. Sa générosité, en cette affaire, est admirable. Mais il m'est bien difficile d'en prendre ma part... Je lui ai promis d'écrire sans retard à Lévichon, afin d'obtenir de lui quelques fonds. Mais son dernier envoi est encore récent, et que pourra-t-il faire? Pour moi, mes expériences me coûtent cher et je ne sais si les pâtes me paieront de mes peines.*

Eté ensuite chez Arnica, à qui j'ai raconté cette visite. Elle s'est indignée : « Qu'est-ce que soixante mille francs, au prix de la vie qu'Amédée risque à chaque instant? » Ah! pourquoi avoir ramené cette idée funeste? J'avais presque réussi à la chasser de mon esprit... Tout le temps de notre entretien, je me suis senti environné d'un nuage noir. Arnica s'est aperçue de mon malaise. J'ai allégué mes recherches, un excès de travail, et je suis parti en faisant bonne figure. Hélas! dans ma vie si pure, si unie, pourquoi ce trouble désormais, et cette fascination du mal?

Samedi matin. *Rêve affreux, cette nuit, rêve immonde... je dois cependant trouver la force de le coucher sur le papier, et de considérer la pente honteusement où je glisse. J'ai vu Amédée... ah! comment l'écrire? qui serrait entre ses bras une femme... toute nue, une étrangère qui lui prodiguait des mots tendres en une langue inconnue, et à les voir pécher ensemble j'éprouvais un sentiment atroce qui ressemblait à — oui, disons-le, à la joie! Je me suis réveillé haletant, et, comme dévasté par une lucidité surnaturelle, je distinguais, flamboyants à travers les images de mon rêve, les mots du proverbe cruel : Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage! Ah! démon! la prière même ne m'en a pas délivré. Aller me jeter aux pieds de l'abbé, tout de suite!*

Samedi midi. *L'abbé m'a conseillé le repos.*

Samedi soir. *Passé l'après-midi à la pharmacie. J'espérais quelque distraction de la visite des clients. Un employé de la gare, qui souffre d'un méchant furoncle, est venu se faire panser. Tandis que j'appliquais le taffetas : « Ainsi M. Fleurissoire est en voyage? »*

Géné, j'ai fini par marmonner que c'était pour affaires. L'autre a poursuivi : « Je pense bien que vous devez avoir à Marseille de gros clients. — Oui, M. Lévichon ne pouvait se déplacer, vous comprenez, et moi, avec mon père malade... — Bien entendu! Mais on voit bien que M. Fleurissoire n'a pas l'habitude des longs parcours, sans quoi il n'aurait pas pris des troisièmes. » Comme je faisais l'étonné : « Mais oui, figurez-vous! il m'a même recommandé de ne pas me tromper. — Vous savez, ai-je dit, c'est un original, je ne sais quelle lubie l'a pris. — C'est égal, en troisième... » Il hochait la tête, et moi je baissais le nez, tout à mon travail, enroulant avec soin la bande. Sur le pas de la porte, il a répété : « Vous direz ce que vous voudrez, en troisième, je n'en reviens pas! » Il a bien dit je, *c'est sûr, c'est évident, mais j'ai entendu* on, on n'en revient pas. *Je suis passé derrière le comptoir, pour essuyer mon front ruisselant. Cela ne peut pas durer, il faut que je fasse quelque chose...*

Samedi, 11 h. du soir. *Je rentre de chez Arnica. Chère amie, chère âme, comme auprès d'elle je me retrouve! C'est à la solitude, aux tentations de la solitude qu'il me faut échapper. Livré à moi-même, je m'abandonne à une perspective monstrueuse, bientôt un espoir, peut-être... Mais la compagnie d'Arnica n'est-elle pas elle-même une tentation? Amédée, tout mêlé qu'il est à nos propos, à nos pensées, est absent. Je n'entre plus dans cette maison comme l'hôte familier, heureux et plaisant, d'un couple sans histoire. Je ne pouvais aimer Arnica sans aimer Amédée, aujourd'hui j'ai l'impression de venir faire ma cour... Elle m'a dit : « Votre présence me console. » Pourquoi faut-il que ma tendresse, insensiblement, glisse des consolations aux condoléances? et que mon cœur qui déborde ne trouve pas dans l'absence de quoi le contenter?*

Dimanche midi. *Longtemps réfléchi, ce matin, avant la Messe, à l'engagement par quoi Amédée m'offrit de se lier, le jour où Arnica choisit entre nous deux, et à mon acceptation tacite. Il y avait dans cette promesse quelque chose d'héroïque, me semblait-il, un sacrifice extraordinaire de l'amour à l'amitié. Je me demande à présent si nos sentiments étaient aussi purs... Amédée n'a pas hésité à faire à sa femme la pire injure. Dans cette chaste réserve, que de mépris, que de cruauté! Et moi, en y consentant, à quel odieux désir n'ai-je pas cédé! le désir de réserver des droits qu'Arnica ne me reconnaissait pas! Comment autrement interpréter ce que je dois bien appeler notre complicité dans le crime? Notre commune approbation d'une conduite si opposée aux principes du mariage chrétien, que je me demande même comment Amédée, à son confesseur... Qui sait si le malheureux n'en a pas été réduit à dissimuler... Ah! qu'avons-nous fait? Mon premier soin, dès son retour, doit être de le délier de sa promesse, et... si jamais il ne revient pas, d'en effacer sans tarder les désastreux effets. Ce sera réparer... Mais Satan ne me souffle-t-il pas ces pieuses résolutions? Qui m'éclairera, mon Dieu?*

Dimanche soir. *Après-midi avec Arnica. Descendus lentement jusqu'au Gave, nous avons longé quelque temps ses eaux vives, bouillonnantes, image de mon âme en tumulte, tandis que mon amie s'appuyait à mon bras. Nous ne parlions guère. Croisé de nombreux couples, accompagnés de leurs enfants endimanchés. O tourment...*

Retour de promenade, Arnica s'est assise devant son secrétaire; elle avait besoin d'écrire à Amédée, car la comtesse de Saint-Prix, à la sortie de la Messe, lui a annoncé que le comte de Baragliou s'en allait assister à Rome à un congrès et solliciterait une audience du Saint-Père (?). Elle attend beaucoup d'une entrevue du comte et d'Amédée après l'audience : l'un et l'autre, sur des données positives, pourront analyser la situation. Elle m'a invité à joindre quelques mots à sa lettre. Trop troublé, trop incertain de mon cœur, je n'ai pu que prier Amédée de m'aider dans mes travaux en se renseignant sur le système qu'ils emploient là-bas pour faire le trou dans le macaroni. Quelle pitié! et cette absurde rougeur...

Lundi, minuit. *Tout le jour au chevet de mon père. Etourdi de fatigue. Quelles alarmes! J'avais déjà brossé mes vêtements de deuil. Bonheur de ne penser à rien qu'à soutenir une vie qui défaille. Sauvé une fois de plus. Ce soir, rétabli, il me regardait... que vais-je imaginer?*

Mardi soir. *Soupé avec Arnica. La bonne Amélie avait mis tous ses soins à flatter l'appétit de sa maitresse toujours alanguie. La garbure, la poule au pot étaient succulentes, j'ai largement usé du Jurançon. Après le café, notre humeur était gaie, pour la première fois depuis le départ... Arnica se demandait si Amédée saurait se faire comprendre en Italie. J'ai assuré qu'un Français qui a appris le latin se tire toujours d'affaire là-bas. Alors elle m'a pris au mot : « Comment diriez-vous ceci? et cela? », et j'ai dû baragouiner en langage macaronique. Elle me taquinait, je me suis écrié : « Il y a au moins une chose que je sais parfaitement dire en italien*
— Ah! laquelle? » Articulant avec une emphase comique, j'ai prononcé : « E pericoloso sporgersi. » Je lui ai expliqué, nous avons ri un moment. Douce, douce intimité! Encore aucune nouvelle d'Amédée.

Mercredi matin. *Il me faut noter l'intense sentiment de bonheur qui m'occupe depuis hier soir et qui cette nuit me tenait même éveillé. On me dira : c'est le Jurançon! Bien vulgaire raison, pourtant, d'un état inconnu, inqualifiable... Mais qu'est-ce que j'ai? et qu'est-ce qui a pu se passer? Les questions qui me gênent restent cependant sans réponse; la solution n'est pas en moi, elle ne peut venir que du dehors, et Dieu, sur la voie de fer qui est la nôtre, ne nous laisse jamais tomber sans recours. Mais il est des vœux qui ne peuvent être formulés, et encore moins exaucés! Ah! voir clair, voir clair! ce bonheur m'aveugle, sans doute.*

Mercredi soir. *Trouvé Arnica soucieuse, cet après-midi. Est-ce*

l'orage dans l'air? Dans le jardin même, où je l'entraînai, on respirait plus mal encore. Le soleil semblait noyé de poussière, les arbres ne faisaient pas d'ombre. Nous sommes rentrés au petit salon. Elle finit par dire : « Mais pourquoi Amédée n'écrit-il pas? c'est tout de même alarmant, non? — Vous savez, pas de nouvelles, bonnes nouvelles », ai-je répondu en souriant. A peine avais-je parlé que le sens équivoque de cette banale formule m'apparut, et que je me sentis frappé au cœur. Ce bonheur, depuis hier... est-ce que je ne me félicitais pas de cette absence de nouvelles, est-ce que je ne vivais pas de cette attente mortelle? « Dieu vous entende! », me dit alors Arnica, et mon angoisse grandit, tant les mots les plus usés me faisaient peur, riches de menaces, d'applications troublantes : si Dieu m'écoutait, hélas! mes vœux, quels seraient-ils vraiment? Je voulus bavarder, dériver dans un flux de paroles ce sombre courant de pensées. Je me lançai dans les plus folles suppositions quant à l'activité multiple de notre ami, trop occupé, requis par de trop pressants devoirs pour trouver le temps de nous écrire, et naviguant entre mille périls. Je m'emportais, j'amoncelais les obstacles sur les pas d'Amédée. J'avais commencé par expliquer son silence, je finissais par l'y condamner! Arnica m'interrompit, effrayée : « Mais Gaston, que voulez-vous dire? » Je frissonnai... toujours cette ambiguïté des mots les plus simples! Que voulais-je dire, en effet, et voulais-je le dire? Disais-je un héros, ou disais-je une victime? Ma réponse fut embarrassée; il fallait, dis-je, voir les choses en face, ce n'était la saison ni de s'affoler ni de se bercer d'illusions. Arnica finalement me donna raison. Je l'accompagnai ensuite jusqu'à Saint-Martin, où elle désirait aller prier. Chaleur d'orage.

Mon père va décidément beaucoup mieux. Il m'a fait rougir, en me plaisantant sur mon empressement auprès de « Madame veuve Provisoire »...

Jeudi, 2 h. *La foudre! « Amédée décédé circonstances mystérieuses. Prévenez Arnica. Service funèbre samedi Rome. Julius. »*
Allons! indescriptible...

5 h. *Rentré. Aussi bien que possible. Pleuré ensemble. Partons ensemble tout à l'heure. Mon Dieu, que pouviez-vous faire de nous trois?*

[*Ici prend fin le journal de Gaston Blafaphas. Le bonheur n'écrit pas.*]

André Gide p. c.-c. HENRI COTTEZ.

Le Grand Prix National des Lettres. — *Il y a des prix de découverte, il y a des prix de consécration. Un Grand Prix National des Lettres ne peut être qu'un prix de consécration. Sous un régime où l'Etat est censé être le pilote qui gouverne dans le*

courant, et non pas le courant lui-même, l'Etat n'a pas à imposer de découvertes, ni même à faire des découvertes. D'ailleurs un écrivain peut être reconnu par ses pairs comme hors de pair et en même temps, sinon ignoré du grand public, du moins par lui confondu dans une masse dont Mécène s'honore en le distinguant.

Lorsqu'il s'aventure dans les passes périlleuses du mécénat, l'Etat ne peut guère se permettre de se tromper, ou de se laisser entraîner trop avant dans l'erreur. Cela ferait tout de suite un beau fracas. Il faut croire que la Direction générale des Arts et des Lettres s'acquitte avec un tact singulier du rôle qu'elle a eu l'audace d'assumer : personne ne l'injurie. Il est vrai que Mécène s'est prémuni contre le soupçon, et même, à tout risque, contre ses propres entraînements. Si dans le jury l'administration de notre patrimoine spirituel est représenté par Jacques Jaujard, directeur général des Arts et des Lettres, qui le préside, par Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque nationale, par Pierre Descaves, administrateur de la Comédie-Française, par Jacques Duron, chef du Service des Lettres, l'Académie française l'est par Georges Duhamel, Emile Henriot, François Mauriac et André Maurois, l'Académie Goncourt par Gérard Bauer et Roland Dorgelès, la critique par Robert Kemp et Thierry Maulnier; et le directeur du Figaro, *Pierre Brisson, représente sans doute l'opinion publique et le contrôle de la presse, comme il se doit dans une démocratie bien tempérée. Cette fois, en fait, Pierre Brisson s'était excusé, comme Roland Dorgelès, comme François Mauriac.*

Le reste du jury s'étant réuni le 8 *mai, son vote étant publié le* 13, *M. André Cornu, qui le proclame, a eu le loisir de préparer l'éloge d'Henri Bosco — ou plutôt la notice tout objective — qu'il lit dans le salon dont les hautes fenêtres donnent sur les tilleuls bien tondus et les perspectives d'une élégance un peu abstraite du Palais-Royal. Quel plus juste site imaginer pour un Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts? Mais Henri Bosco lui-même manque. Il réside au Maroc. La présence du lauréat n'est pas requise. La règle est d'ailleurs qu'à un futur lauréat on ne demande même pas de se porter candidat. On ne lui demande rien d'autre que d'avoir, par une œuvre d'expression française, contribué à l'illustration des lettres françaises. Les photographes de la presse et du cinéma sont bien là. Mais c'est une tradition maintenant établie, et une des originalités de ce prix, qu'ils n'ont pas de lauréat à se mettre sous l'objectif.*

Valéry Larbaud l'an dernier. L'année d'avant, — la première — Alain. Il allait mourir trois semaines plus tard. C'est André Maurois et Julien Cain qui s'en furent le trouver, dans la petite maison du Vésinet, parmi les oiseaux et les fleurs de mai, non pas seulement pour l'informer, mais pour lui demander d'accepter. On raconte qu'en s'y rendant les deux messagers n'étaient pas trop rassurés. On dit aussi qu'il se laissa convaincre en considérant les liens qu'il

y avait entre le Prix et l'Education nationale. Jusque-là il n'avait encore consenti qu'une sorte d'armistice aux officiels de l'Enseignement (relisez donc le récit de sa dernière classe, signé J.-H. Sainmont, dans le numéro d'hommage de la N. R. F., c'est un des meilleurs textes du recueil). Cette fois, et par ce gage, il leur octroyait la paix.

En acceptant il surprit et même scandalisa quelques-uns. Comme si l'irréductible avait cédé. Mais Alain en savait plus long qu'eux. Il était le premier à savoir que désormais il n'avait plus rien à redouter des honneurs. Après s'être toute sa vie défendu contre eux avec l'attention sourcilleuse d'un homme qui connaît les moindres ressorts de leurs pièges, il était déjà hors du monde où cette défense a un sens.

Les mêmes, aujourd'hui, s'effarouchent. Ils entendent parler de comités, de plaques qu'on va inaugurer, de places publiques qu'on va dédier à sa mémoire. Ils flairent des discours officiels qui se mijotent. Et ils se rappellent une sauvagerie implacable, et ils se demandent si le temps n'arrive pas où il faudra crier à la trahison. Ils auraient certes raison, — s'ils ne se cramponnaient à un fantôme. C'est le fantôme de leur propre jeunesse. L'œuvre est maintenant détachée d'eux comme de lui. Elle a quitté leurs rives, elle est engagée dans la grande navigation posthume. Pour approcher les générations succédantes, elle s'éloigne d'eux. Elle a changé d'ordre. Elle est passée de l'ordre temporel à l'ordre de la postérité. Et la personne même d'Alain a comme elle changé d'ordre, passant de l'ordre de l'existence individuelle à l'ordre de la commémoration. Oubliera-t-on ses propres leçons sur la commémoration, sur culte et culture? Voilà ce que pouvait déjà signifier, en mai 1951, l'hommage accepté; avec un tout petit peu d'avance sur les événements — mais lui-même ne s'y trompait pas.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 0050
Dépôt légal : 2e trimestre 1953.

CRITIQUE

REVUE GÉNÉRALE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Directeur : GEORGES BATAILLE

CRITIQUE publie des études sur les plus importants ouvrages français et étrangers traitant des questions suivantes : *Littérature, Beaux-Arts, Philosophie, Religion, Histoire, Théorie politique, Sociologie, Économie, Sciences.*

Rédigée par les meilleurs spécialistes, CRITIQUE s'adresse à tous les intellectuels à qui elle apporte chaque mois un condensé fidèle de la culture mondiale.

●

Sommaire du N° 72 *(MAI 1953)*

Prix de vente au numéro		**180 frs**
TARIF D'ABONNEMENT	6 mois	1 an
France et Union Française	**1.000 frs**	**1.900 frs**
Étranger.	**1.200 frs**	**2.300 frs**

LES ÉDITIONS DE MINUIT

7, rue Bernard-Palissy — PARIS (VIe) — Tél. : LITtré 17-16

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).